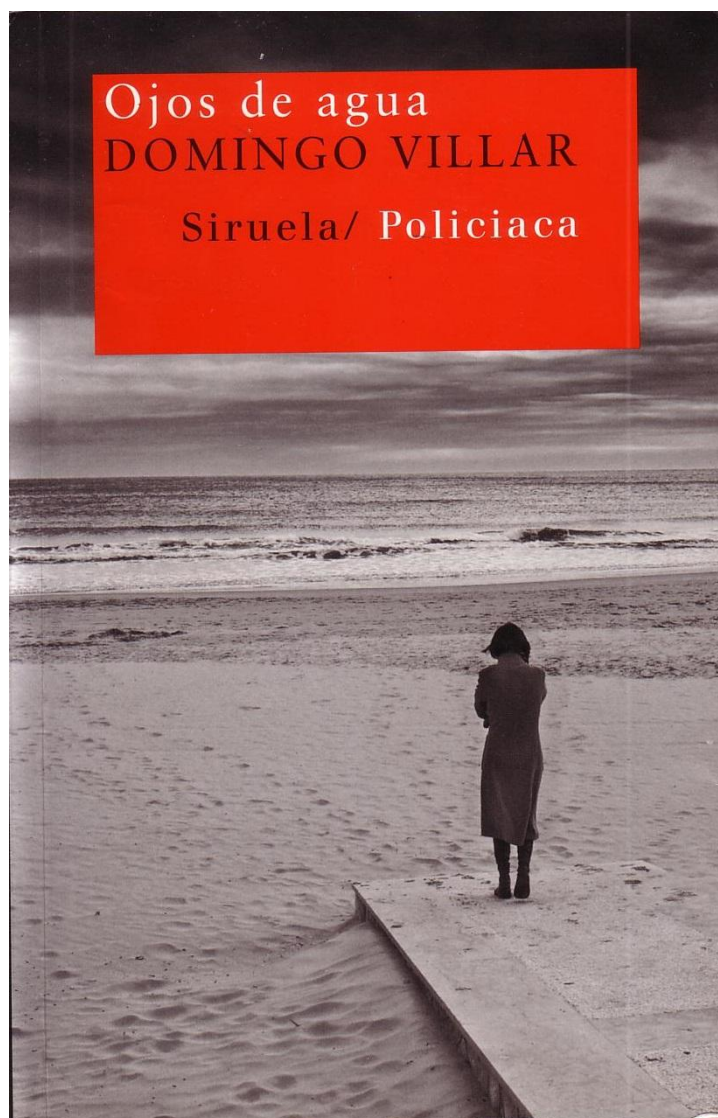


MASTER 2 Métiers de la Traduction  
UFR Lettres, Langues et Sciences Humaines  
Université d'Angers

## Ojos de agua / Le Saxo de verre



LE PEUTREC Morgane  
Tutrice : SCHRAMM Danielle  
Directeur de mémoire : DELGADO Aurora  
Présidente du jury : CONTAMINA Sandra

Année universitaire  
2014-2015



## ENGAGEMENT DE NON PLAGIAT

Je, soussignée, Morgane LE PEUTREC, déclare sur l'honneur être pleinement consciente que le plagiat de documents ou d'une partie de documents publiés sous toute forme de support, y compris internet, constitue une violation des droits d'auteurs. Par conséquent, je m'engage à citer toutes les sources utilisées à la rédaction de ce mémoire.

# Remerciements

Je remercie Madame Danielle Schramm, qui a accepté d'être ma tutrice pour ce travail. Merci pour le temps accordé, pour ses conseils, ses appréciations et son engagement.

Je remercie ma mère pour sa véritable trouvaille qu'est le titre de ce mémoire et son investissement volontaire en tant que première lectrice.

Je remercie mon père pour son aide concernant tous les termes techniques autour de la loi et de la juridiction.

Je remercie Pauline V., Emilie G. et Maureen T. qui, fortes de leur rôle de lectrice, m'ont relue et m'ont apportée d'autres conseils.

Je remercie enfin toutes les personnes qui voudront bien lire mon mémoire en espérant qu'ils ressentent l'envie de connaître la fin de cette histoire.



# Sommaire

A. <u>Introduction</u> .....	6
I. Présentation générale .....	7
a) L'auteur	
b) Le roman	
c) Une fiction dans la réalité	
II. Découverte et construction du corpus .....	9
a) La découverte	
b) La construction du corpus	
III. La traduction .....	13
a) Le titre	
b) Le corpus	
IV. Difficultés et solutions .....	16
a) Les chapitres et leurs définitions	
b) Les temps verbaux	
c) Les adaptations culturelles	
d) Les notes de bas de page	
V. Le mot de la fin .....	23
B. <u>Traduction</u> .....	24
C. <u>Annexe</u> .....	203
D. <u>Bibliographie</u> .....	236
I. Ouvrages .....	237
II. Sites Internet .....	238

# **INTRODUCTION**

## I- Présentation générale

### a) L'auteur

Domingo Villar, natif de la petite ville galicienne de Vigo, est un critique culinaire pour la radio et collaborateur de plusieurs revues gastronomiques. Par ailleurs, il utilise son temps libre à l'écriture de scénario pour la télévision et le cinéma. Il fait ses débuts en tant qu'auteur en 2006, avec son premier roman galicien *Ollos de auga*, récompensé par le prix Frei Martin Sarmiento. Son premier livre, appartenant au genre du roman policier, met en scène l'inspecteur Leo Caldas et son adjoint Rafael Estévez. Suite au succès de ce premier roman, l'auteur traduit lui-même, alors, son œuvre en espagnol : *Ojos de agua* et obtient alors le Premio Sintagma en 2007.

Trois ans plus tard, il publie un deuxième roman des aventures de Caldas, *La playa de los ahogados*, (*A praia dos afogados* en galicien), traduit en français en 2011 par Dominique Lepreux, sous le titre *La plage des noyés*.

Une troisième aventure est actuellement en cours d'écriture et qui paraîtra en Espagne devrait se faire en octobre 2015, sous le titre *Cruces de piedra*.

### b) Le roman

*Ojos de agua* nous relate l'histoire de Leo Caldas, un inspecteur solitaire et timide qui collabore, sans grand enthousiasme, avec un programme radiophonique. Il est accompagné par Rafael Estévez, son adjoint venu de Saragosse, brutal, sans-gêne et qui éprouve des difficultés à comprendre les Galiciens et leur ironie. Ce couple étrange et singulier est alors chargé d'enquêter sur le meurtre d'un jeune saxophoniste, Luis Reigosa, et sera conduit la nuit dans les tavernes et les clubs de jazz.

Ce roman se distingue, entre autre, par la modernité de l'arme du crime. Alors que dans les premiers romans policiers, les meurtriers utilisaient la pendaison, le couteau, le poison, ou le classique revolver, Domingo Villar semble adapter l'arme de son roman en fonction de la société actuelle, c'est-à-dire plus cruelle et moins humaine. Ce procédé nous fait tout de suite penser à l'horreur que l'on peut lire et voir dans les médias de nos jours, et nous fait nous demander jusqu'où peut aller la barbarie.

c) Une fiction dans la réalité

Non content de nous offrir un nouveau récit, c'est par amour de sa région et de sa ville que Domingo Villar nous fait découvrir Vigo via *Ojos de agua*.

Si beaucoup d'auteurs construisent un décor de toutes pièces, ce qui est notamment le cas des auteurs de roman de science fiction, Domingo Villar ne fait pas que s'inspirer de sa ville, il l'utilise entièrement. Chaque déplacement effectué par Caldas ou d'autres personnages sont comme des visites guidées faites au lecteur. L'auteur tantôt nous fait longer le port, tantôt nous amène flâner dans le vieux bourg. Chacun des lieux cités dans le roman apporte sa réalité au récit et l'écrivain ne manque pas de nous donner indirectement son avis sur les quelques endroits évoqués, en l'intégrant dans des passages narratifs :

*« [...] on y avait construit une tour de vingt étages qui cassait l'harmonie initiale que l'île avait conservée jusqu'ici. »*

*« La plupart des appartements de ce prodige mauvais goût [...] »*

*« [...] un tel attentat urbanistique. »*

Ou en l'attribuant à ses personnages :

*— Vous savez ce que j'aime le plus dans cette tour, inspecteur ?*

*— Que d'ici on ne voit pas la tour ?*

De cette façon, les authentiques paysages urbains et ruraux galiciens apportent leur existence propre à la narration. La réussite de ce roman ne réside pas seulement dans la création d'un bon récit, mais aussi dans la découverte d'un lieu et de son peuple.

## **II- Découverte et construction du corpus**

### **a) La découverte**

J'ai fait la découverte de ce roman il y a trois ans, en troisième année de licence que j'ai effectuée en Espagne, comme étudiante Erasmus. Une de mes professeurs de l'université de Vigo avait conseillé aux français de son cours, pour découvrir un peu la littérature locale, de lire Domingo Villar. C'est en suivant ses conseils que j'ai donc acheté son premier roman. J'ai immédiatement été transportée par ce livre. Le style tout en simplicité de l'auteur et son naturel dans sa façon d'écrire m'ont éblouie. À travers son récit, j'ai ressenti l'attachement qu'il éprouve pour cette région et cette ville. Cette manière de nous montrer Vigo à travers ses yeux donne une toute autre dimension à ce lieu. Par ailleurs, j'ai aussi beaucoup apprécié la particularité qu'ont tous les chapitres de commencer, non pas par un numéro et/ou un titre, mais par un nom commun et les différentes définitions et sens qu'on lui attribue. D'autant plus que les mots qui débute chaque chapitre ne sont pas choisis au hasard : l'auteur les a soigneusement sélectionnés pour qu'ils aient un rapport avec l'ensemble du chapitre ou avec un moment précis dans ce dernier. Ce détail, qui a néanmoins son importance, a représenté un certain nombre de difficultés durant la traduction ; des problèmes dont j'expose les solutions plus précisément dans le point IV de l'introduction.

### **b) La construction du corpus**

Afin de former les quatre-vingt pages du corpus, j'ai dû évidemment relire le roman pour sélectionner et découper les meilleurs passages, sans oublier de varier les styles et, en même temps, de montrer les particularités narratives, présenter une partie des personnages et donner envie au lecteur d'en connaître un peu plus. La difficulté de la construction d'un corpus dans un roman policier est de choisir plusieurs éléments mais sans dévoiler la fin de l'enquête, ni le nom de l'assassin. Je devais donc présenter les éléments principaux : l'inspecteur (le plus important), l'adjoint, la victime, l'arme du crime, les premiers indices, quelques lieux et quelques personnages secondaires.

Le roman de mon mémoire se distingue aussi par la grande présence de dialogue (seuls le premier et le dernier chapitre n'en ont pas) et il m'était alors impossible de soustraire les dialogues du corpus, sans quoi il aurait été décousu et dénué de sens. Je dois admettre que la quantité notable de dialogue dans le roman m'a enthousiasmée : je me suis sentie toujours

plus à l'aise dans la traduction de ce style, peut-être grâce à la spontanéité, l'humour et le sarcasme qui règnent dans les prises de parole de plusieurs des personnages.

Pour mon corpus, j'ai opté pour un « encadrement » ; c'est-à-dire que j'ai, comme pour la totalité du roman, utilisé le premier et le dernier chapitre. Ils sont à la fois liés et opposés. Plus précisément, le premier chapitre est celui qui nous présente implicitement la victime et les derniers instants de sa vie, le tout en une seule page, avec le mot « obscur » et ses définitions. Ce nom est lié à la fin de la vie de Luis Reigosa, donc lié à la mort et au côté sombre de l'enquête à venir. Aussi, le chapitre « obscur » s'oppose aux premiers mots du roman : « lumière » et « éclat », pour mettre l'accent sur l'obscurité dans laquelle vont plonger soudainement la victime et le lecteur. Mais ce nom se rapporte aussi à l'obscurité du dehors, une « obscurité » qui cachera le crime.

Le dernier chapitre, quant-à lui, aussi en une seule page, nous montre l'inspecteur dans les rues de la ville, l'enquête terminée. Le mot qui domine est « clair », pour indiquer que tout est fini et que la lumière a été faite sur cette histoire, même si on lit les premiers mots « pluie » et « onze heures » qui font référence à la nuit.

Finalement, ces chapitres se terminent tous deux par les quatre premières phrases d'une chanson d'Ella Fitzgerald, *The Man I Love*, une similitude qui nous indique que toutes choses commencent, se terminent un jour, et recommencent, qu'il n'y a jamais vraiment de fin. Je voulais donc conserver cette idée de miroir et de désaccord à la fois en les incluant dans mon corpus.

La suite de l'extrait choisi suit plus ou moins le fil conducteur du récit.

Le deuxième et le troisième chapitre présentent au lecteur l'inspecteur Leo Caldas, puis son adjoint, Rafael Estévez. On est ici exposé directement aux caractères des deux personnages principaux et on découvre que malgré leur opposition, ils doivent travailler ensemble. Cette discordance entre Caldas et Estévez me paraissait intéressante pour la traduction car je devais alors alterner une façon de traduire, de rédiger, avec une autre lorsque l'un ou l'autre prenait la parole, pour conserver la façon de parler et le caractère propre à chacun : la politesse de Caldas et la brutalité d'Estévez.

Le quatrième chapitre est majoritairement narratif. Je les mis dans mon corpus pour deux raisons : la première pour contrer un peu les dialogues des deux chapitres précédents et varier les styles de lecture ; la deuxième car il est, pour moi, un chapitre de mouvement, c'est-à-dire que les personnages principaux se déplacent dans Vigo pour aller sur les lieux du

crime, et c'est à ce moment précis qu'on commence à découvrir la ville natale de l'auteur. Il illustre parfaitement ce que j'expliquais précédemment sur cette « visite guidée » littéraire que nous fait Domingo Villar ; lorsque Caldas se déplace, le lecteur le fait aussi et apprend à connaître Vigo.

Le chapitre cinq, toujours dans le sens de lecture, est celui de la découverte du corps de la victime, ici Luis Reigosa. Un moment des plus importants dans un roman policier, et, en toute logique, il m'était impensable de ne pas intégrer cette partie à mon corpus ; c'est, d'ailleurs, très souvent à ce moment-ci que l'histoire commence vraiment. On y fait aussi la connaissance de deux personnages secondaires qui auront une certaine importance dans la suite du livre : l'agent Clara Barcia et le médecin légiste Guzmán Barrio.

Le sixième chapitre de mon corpus ne suit plus l'ordre du roman mais reste malgré tout dans la logique de l'histoire. Comme le quatrième, je lui ai trouvé deux arguments à l'instaurer. Concernant le récit, il s'agit du premier interrogatoire et il me paraissait intéressant de mettre des passages composés de termes techniques, ici autour d'une enquête et de la justice, cela m'a forcée à effectuer des recherches et demander autour de moi les bons mots pour traduire au mieux.

Par exemple, un agent espagnol qualifie son arme de « *pistola reglamentaria* » alors que celle d'un agent français est « *une arme de service* ».

Aussi, d'un point de vue culturel, l'interrogatoire se passe entre Estévez, et sa brutalité, et une galicienne et son ambiguïté. On voit que l'auteur insiste volontairement sur une des particularités du peuple galicien, en faisant que son personnage s'exprime de façon nuancée, comme le font les habitants de Vigo :

« — *Environ –nuança-t-elle.* »

Ou encore :

« — *Ça dépend. Quelques fois oui et quelques fois non.* »

Le chapitre sept, comme le cinq, fait partie des essentiels dans un roman de ce genre : on y apprend quelle a été l'arme du crime, à quel point ce procédé est barbare et quels sont ses

effets. Là encore, des termes techniques m'ont quelque peu ralentie dans la traduction (je ne donnerai pas d'exemple ici pour ne pas dévoiler l'arme du crime avant la lecture), il y a une poignée de mots médicaux très spécifiques que j'ai dû rechercher longuement pour savoir si ce qui était raconté était vrai ou purement fictif.

Le chapitre suivant est celui des premiers éléments de l'enquête, celui d'un endroit d'où peut démarrer Leo Caldas. On y rencontre aussi un autre personnage secondaire, qui se démarque par son sarcasme et son culot. Je voulais installer un peu d'humour dans le corpus et m'essayer à la traduction de l'ironie, savoir si j'étais capable de rendre en français le comique d'une situation en espagnol. Ce chapitre comporte aussi un court passage sur le vin, un clin d'œil qu'a voulu faire l'auteur quant à ses années de critiques gastronomiques et d'œnologie, un passage dans lequel il vante quelque peu la qualité du vin galicien, comme une personne vanterait les mérites de sa région.

J'ai choisi le neuvième chapitre plus loin dans le roman, au beau milieu de l'enquête, afin de ne pas tout dévoiler et laisser planer quelques doutes. Ce chapitre, je ne l'ai cependant pas choisi au hasard : il est en lien avec la musique, le jazz et la victime (un saxophoniste, rappelons-le). Il est aussi important dans la mesure où le lecteur en apprend beaucoup plus la personnalité de Luis Reigosa, dont on savait peu de chose jusqu'à présent, grâce à un dialogue entre Leo Caldas et deux amis de la victime. Ce passage – et le chapitre quatre – ont une certaine importance pour ce qui est de la traduction du titre pour laquelle j'ai opté (point que je développe plus tard dans le III). Ce chapitre n'est pas entier, j'y ai effectué des découpes pour ne conserver que les parties importantes pour moi : un passage de description du vieux bourg et d'un bar, et le dialogue où l'on découvre plusieurs éléments sur le défunt saxophoniste.



### III- La traduction

#### a) Du titre

De manière générale, la lecture d'un roman passe de prime abord par le titre. Selon les genres, il doit être accrocheur et correspondre à ce qui nous attend. Pour le roman que j'ai choisi, *Ojos de agua* signifie littéralement « des yeux d'eau ». En espagnol, il y a un rapprochement entre les yeux bleus clairs de la victime et le décor maritime de l'histoire. Le titre insiste principalement sur cette première caractéristique de Luis Reigosa, ses yeux bleus hypnotisant sont cités plusieurs fois dans le roman, notamment pour l'effet qu'ils procurent sur Leo Caldas.

*« — Je n'avais jamais vu des yeux pareils —l'inspecteur désigna le visage de Reigosa—. Tu ne les trouves pas irréels ?*

*— Si —appuya le docteur Barrio—, tellement, que j'ai cru un instant que c'était des lentilles de contact, mais ils sont naturels. Il avait les yeux de cette couleur, comme s'ils étaient faits d'eau. »* (cf chapitre Découverte).

*« Les yeux bleus du musicien mort, presque transparents quand on les contemplait au naturel, devenaient gris très clair sur la photo en noir et blanc. »* (ch chapitre Découverte).

J'ai conclu que la traduction littérale était parfaitement impossible. Je n'envisageais absolument pas de traduire le titre par « des yeux d'eau », qui pour moi faisait plus penser à un titre de roman d'amour qu'à celui d'un roman policier. J'ai rapidement pensé à « des yeux bleus océans », mais là encore, il faisait davantage penser à un roman à l'eau de rose et ne convenait pas du tout. Je devais donc détourner, voire créer, un nouveau titre qui soit aussi accrocheur que le titre espagnol et qui garde cette correspondance entre le bleu, l'eau et la transparence liés aux yeux de Luis Reigosa.

J'ai tout d'abord réalisé des tableaux et des listes de ce qui était le plus présent dans le roman. J'ai écrit tout ce qui me venait autour de Luis Reigosa : ses yeux profonds, intenses, la musique, le saxophone, le jazz et la mort. Puis tout ce qui était proche de Leo Caldas, comme l'enquête, le calme et la patience, le dévouement et son opposition totale avec Rafael Estévez.

Enfin j'ai noté ce qui se rapportait à la Galice, c'est-à-dire la mer, le port, l'omniprésence de Vigo et sa découverte. À force de réflexion et de lien, j'ai enfin trouvé des potentiels titres :

- Le blues du saxophoniste : le blues pour la musique et le jazz, et le saxophoniste pour la victime.
- Juste un dernier blues : toujours en lien avec la musique mais en insistant plus la mort.
- Blues : insistance seule sur la musique et la victime, mais manquant cruellement d'originalité.

Au bout du compte, aucun de ces titres ne me convenaient réellement et ne me paraissaient ni accrocheurs, ni appropriés pour ce roman. J'ai alors demandé quelques conseils extérieurs pour m'aider à m'orienter, pour me donner quelques pistes ou des éléments auxquels je n'avais pas pensé. C'est ma mère qui a une idée de titre qui a immédiatement répondu à tous les critères : Le Saxo de verre.

Ce titre, d'un point de vue du rythme, s'imbriquait parfaitement : les deux titres, espagnol et français, sont composés de cinq syllabes, sont courts et ont le même impacte – je l'ai testé sur plusieurs personnes de mon entourage.

O-jos - de - a-gua : cinq syllabes.

Le - sa-xo - de - verre : cinq syllabes.

Le saxophone se réfère à la fois à l'instrument, mais aussi à la musique et à la victime. Jamais une fois dans le roman Luis et le saxophone ne sont dissociés. Cet instrument est celui du jazz et du blues, des musiques qui se démarquent parfois par leur tristesse et leur plainte, donc ici liés à la mort de Luis Reigosa. Il est en abrégé pour conserver le rythme et pour éviter la lourdeur d'un titre trop long et qui n'irait pas si le mot était entier ; mais aussi pour montrer qu'il manque à ce mot sa fin, comme il manque à Luis Reigosa la fin de sa vie.

Le verre renvoie à la matière fragile et délicate, et se rapproche, par la même occasion, de la mort. Le verre, par sa transparence, se rapporte aux yeux bleus de Luis, si clairs qu'ils semblent transparents comme du verre. En allant chercher plus loin, dans la confection, le verre est une matière faite à partir de sable, donc ici en lien avec la mer, l'eau et le décor de Vigo.

*Le Saxo de verre*, accrocheur et mystérieux, correspondant avec tout le roman, est alors, grâce à ma mère, devenu le titre français de ma traduction.

#### b) Du corpus

J'ai commencé la traduction de ce roman dès le choix du corpus, à la lecture. Au fur et à mesure de la sélection des extraits, je me fixais sur les passages comportant des difficultés, comme ceux qui décrivent un lieu dans la ville, le port, la tour Torralla, etc., ou ceux qui font appel à des termes spécifiques autour de la justice et de la médecine. Lorsque le corpus fut entier, je l'ai fait parvenir à ma tutrice, Madame Danielle Schramm, par mail pour qu'elle en prenne connaissance, en lui précisant que j'enverrai les quarante premières pages en deux parties. J'ai commencé par faire une pré-traduction des douze premières pages, puis j'ai laissé « reposer » quelques temps pour me détacher légèrement de l'histoire, afin de revenir plus aisément et avec du recul, sur ma traduction. J'ai envoyé ces douze pages à Danielle Schramm, puis j'ai poursuivi la traduction jusqu'à la page quarante. Après avoir reçu les premières remarques de ma tutrice, je les ai incluses à ma traduction, pour éviter qu'elle ne revienne sur les mêmes choses plusieurs fois. J'ai continué la traduction de mes quatre-vingt pages, en alternance avec un travail saisonnier ; cela n'a pas été simple de cumuler un travail physique et intellectuel pendant ces mois-ci, j'ai dû faire preuve d'organisation, et ai parfois mis le mémoire de côté quand le travail me prenait trop de temps. Cependant cela m'a été bénéfique, car j'ai pu « oublier » un peu le récit et quand je suis revenue à la traduction, avec les nouvelles remarques de ma tutrice sur les dernières pages, j'ai changé de méthode de traduction. Jusqu'ici je traduisais directement sur l'ordinateur et me relisais également sur écran, une erreur car beaucoup de fautes d'orthographe, de conjugaisons et autres coquilles m'échappaient. Je suis donc passée à la traduction sur papier, puis je faisais la relecture en entrant le tout dans l'ordinateur. J'ai remarqué un grand changement dans mon avancée : non seulement je progressais plus vite, mais je faisais aussi moins d'erreurs. Lorsque les quatre-vingt pages ont été traduites et relues, je les ai faites relire et revoir par quelques personnes de mon entourage afin d'avoir leur avis, pas sur la traduction, mais sur la qualité du français et la lecture en générale. Puis j'ai terminé la traduction par une ultime relecture générale en y incluant les notes de bas de page au fur et à mesure (que je détaille dans le point IV).

## IV- Difficultés et solutions

### a) Les chapitres et leurs définitions

Comme cité plus tôt, tous les chapitres ont la particularité de commencer par un nom commun, suivi de leurs différentes définitions et idées associées. Si la plupart des dix mots n'ont pas posé de réels problèmes à la traduction ni pour leurs définitions, j'ai, néanmoins pour d'autres, passé plus de temps à trouver un mot différent. Car si le mot a son importance, les définitions en ont tout autant, pas seulement par rapport au nom, mais aussi par rapport à ce que contient le chapitre correspondant. Pour traduire au mieux tous les mots, et les faire correspondre avec chaque chapitre en français, j'ai dû d'abord effectuer une recherche de tous ces noms pour vérifier l'exactitude des définitions, et ce dans plusieurs dictionnaires, que cela soit dans le dictionnaire en ligne de la Real Academia Española, que dans mon dictionnaire unilingue espagnol papier El Pequeño Espasa, Espasa-Calpe, Madrid, 1989.

Il m'a semblé donc que les définitions avaient plus d'importance dans la correspondance avec le chapitre que le nom commun. Pour traduire, j'ai donc préféré, en premier, m'occuper de la traduction des définitions, pour ensuite trouver le mot commun français à toutes ces idées, et vérifier enfin que ce mot convienne bien au chapitre. Je me suis un temps demandée si, comme pour le reste du récit, je devais éviter les réécritures. Le roman étant une œuvre originale, il est certain que je ne pouvais rien changer à l'histoire, cependant, ce n'est pas le cas pour les mots et les définitions, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas inventés par l'auteur. Par soucis de respect du chapitre global, j'ai dû changer deux définitions dans les chapitres Sintonía et Retraer, pour qu'ils correspondent au chapitre ; puis n'étant pas une création de l'auteur, j'ai préféré adapter les définitions d'une langue à l'autre, plutôt que de risquer d'inventer une nouvelle définition ou un sens et, par conséquent, créer des faux sens.

En me basant sur la Real Academia Española (RAE), le Centre National des Ressources Textuelles et Littéraires (CNRTL), et sur le dictionnaire Larousse, les chapitres Oscuro, Ambigüedad, Juglar, Hallazgo, Solvente et Claro ne m'ont pas posé de problème quant à la traduction du mot et de ses définitions. Ces termes, en espagnol comme en français, ont les mêmes racines et sens attribués dans les deux langues.

En revanche, pour Sintonía, si la première définition ne m'a pas ralentie, cela a été le cas pour les trois suivantes. Sintonía et syntonie ont le même sens profond mais avec une rédaction différente. Voilà pourquoi j'ai dû changer la tournure des définitions :

« 2. *État de systèmes capables d'émettre et de recevoir des ondes de même fréquence.* 3. *Accord de deux circuits oscillant sur une même fréquence.* »  
(définitions que l'on trouve sur le site de la CNRTL).

Pour la définition 4. j'ai hésité entre la supprimer ou l'inventer. Or syntonie n'est en aucun cas une définition ni un synonyme de jingle. Pour pallier ce manque, j'ai rajouté la précision « En radio », pour guider le lecteur français, et généraliser en expliquant que cette syntonie permet la diffusion de la musique :

« 4. *En radio, permet de diffuser la musique d'un programme.* »

Pour le chapitre Veneno, j'ai choisi de le traduire par « poison » plutôt que « venin ». En effet, le terme « venin » en français se rapporte plus à des animaux (serpents, araignées, méduses, etc.) : « *Substance toxique sécrétée par certains animaux* » (cf CNRTL). « Poison », de son côté, se réfère plus à l'empoisonnement par produit chimique, et toujours selon le CNRTL : « *Toute substance qui est susceptible, après introduction dans l'organisme, [...] de perturber certaines fonctions vitales, [...] ou d'entraîner la mort* ».

Pour Desafinar, seule la deuxième définition m'a interpellée. Si en espagnol, « desafinar » signifie dire quelque chose d'inopportun, ou manquer de finesse ; « fausser » n'a pas ce sens en français. Selon le CNRTL, il a aussi le sens de « *manquer d'égards, de justice, envers quelqu'un* ». Ce qui est la base de la définition 2 en espagnol, devient une illustration de la définition 2 française :

« 2. *Manquer d'égards envers quelqu'un en disant, par exemple, quelque chose d'inopportun dans une conversation.* »

Ce qui a été sans le moindre doute ma plus grosse difficulté, si on prend la totalité du corpus, est la traduction de Retraer, tant le mot, que ses définitions, que son rapport avec le chapitre. Ce mot en espagnol possède plusieurs sens selon le contexte. Il me fallait donc trouver un mot, qui comme « retraer » ait plusieurs sens, mais qu'elles conviennent aussi au chapitre et aux définitions. J'ai dû tout d'abord analyser les quatre définitions :

« 1. *Llevar hacia dentro o hacia atrás, ocultar o apartar.* » Idée de rentrer, retirer, extraire et cacher.

«2. *Convencer o disuadir de algo.*» Idée de convaincre de faire, dire quelque chose, revenir sur ses positions.

«3. *Apartarse del trato con los demás.*» Idée de s'écarter, s'effacer, s'isoler.

«4. *Dejar de exteriorizar alguien sus sentimientos.*» Idée de censurer quelqu'un, ne pas le laisser s'exprimer.

Il m'a fallu énormément de recherches et de questions posées à mon entourage pour trouver un mot et un seul réunissant toutes ces notions ; et en utilisant les mêmes procédés que pour Syntonie, j'ai réadapté les définitions pour correspondre au chapitre et à l'idée qui s'en dégageait. J'ai fini par trouver « rétracter » et « se rétracter ». Je devais encore faire un choix entre ces termes, qui ont une légère différence. Finalement, j'ai utilisé les définitions des deux verbes (en m'appuyant sur le CNRTL), comme le fait finalement l'espagnol dans la définition 2, qui se rapporte plus à « retraerse ». Mes définitions sont donc les suivantes :

«1. *Tirer en arrière, rentrer ou dissimuler.* 2. *Changer d'avis sur quelque chose.* 3. *S'effacer par rapport aux autres.*»

La première garde le sens d'extraction, de retrait ; la deuxième à le sens de revenir sur des propos, se dédire ; la troisième a l'idée de s'écarter, de se recroqueviller. Vous noterez que j'ai choisi d'omettre la quatrième définition, car le sens attribué à « retraer » au point quatre n'a pas d'équivalent français, et j'ai alors préféré la suppression à l'invention d'une définition qui ne conviendrait pas à « rétracter ». Les trois premières ne correspondent pas, certes, à cent pourcent aux définitions espagnoles, mais elles ont toutes un rapport avec le chapitre Rétracter.

#### b) Les temps verbaux

Lors d'une traduction entre l'espagnol et le français, les temps verbaux font partie des pièges subtiles à éviter. Si l'usage des temps dans les deux langues est souvent similaire, celui du subjonctif l'est beaucoup moins en français qu'en espagnol. C'est sur quoi j'ai dû opter pour quelques modifications tout au long de la traduction.

« — *Cuando hables con él [...]* » avec un subjonctif présent devient :

« — *Quand tu le verras [...]* » avec un futur.

C'est aussi le cas pour la concordance des temps dans les contextes passés, entre l'imparfait du subjonctif, toujours employé en Espagne, mais abandonné dans les rédactions françaises actuelles.

Parmi mes autres choix, il a celui de la modification du gérondif en verbe au conjugué. Autrement dit, dans les passages comportant des dialogues et des incises, lorsque ces dernières comportaient un verbe au gérondif, j'ai parfois attribué un temps à ce verbe : le passé simple ou l'imparfait, selon le contexte. Une modification que je n'ai, bien sûr, pas faite à chaque fois, mais simplement quand je le jugeais utile, et pour ne pas trahir l'auteur non plus. Quand, pour moi, le passage était rythmé, actif et avec des marques de mouvement, le gérondif m'apparaissait comme inapproprié et « cassait » l'action en cours, et l'effet de certaines paroles.

« —*Buenos días –los detuvo el guarda acercándose al coche.* »

Je transpose ici le gérondif en verbe à l'imparfait de façon à ce que sa parole accompagne son mouvement.

« —*Bonjour –les arrêta le garde qui s'approchait de la voiture.* »

D'autre part, et d'un point de vue personnel, le gérondif a parfois un usage facile. Je ne dis pas que c'est ce que fait l'auteur, mais lors de la traduction je trouvais qu'il était trop présent et rendait les phrases simplistes, en tous cas c'est l'impression que j'avais lorsque je traduisais. Je ne me suis pas, pour autant, autorisée à tout modifier, puisque cela fait partie du style de Domingo Villar, j'ai juste voulu alléger les tournures quand cela me semblait nécessaire.

### c) Les adaptations culturelles

- Les prénoms. Si les deux personnages principaux ont des prénoms pouvant se transposer vers le français, Léo et Raphaël, il aurait fallu cela soit le cas pour tous les prénoms du roman. Un des personnages porte le prénom de Clara, aussi existant en français qu'en espagnol, il ne posait donc pas de problème de traduction non plus. Or les prénoms Guzmán et Dimas n'ont aucun équivalent français. Je me suis alors penchée sur la traduction du deuxième roman de Domingo Villar, *La plage des noyés* (traduit par Dominique

Lepreux), et il s'avère que les prénoms sont restés tel quel. Ce n'est pas par copie que je n'ai pas traduit les prénoms, mais bien parce qu'il en existait deux sans équivalent et pour respecter l'authenticité du décor et du lieu. Le récit se déroulant à Vigo, en Galice et il aurait été mal venu d'y intégrer des prénoms français, ne serait-ce que pour la cohérence.

- La UIDC. Pour ce cas-ci, j'ai eu deux soucis, premièrement de compréhension, deuxièmement d'adaptation puisque je devais le comprendre pour l'adapter ou le traduire. Il s'agit d'un sigle inventé par l'auteur, car je n'ai trouvé nulle part la signification de ces lettres, aussi bien dans les livres, que sur internet ou en demandant à mes professeurs. J'ai supposé, par logique, qu'il devait s'agir d'une « Unidad de Investigación », car ce sigle apparaît lorsque la police scientifique se trouve sur le lieu du crime. Puisqu'il était inventé et propre au récit, je devais, soit en inventer un autre, soit le laisser, soit mettre un équivalent français. Là encore j'ai consulté la traduction de Mme Lepreux, qui a également laissé ce sigle sans traduction. J'ai au départ voulu le remplacer par le sigle utilisé en gendarmerie dans ce même cas, c'est-à-dire la CIC, Cellule Identification Criminelle ; ou par le sigle de l'ASPTS, Agent Spécialisé de la Police Technique et Scientifique. Mais comme pour les prénoms, je ne voulais pas trahir l'invention de l'auteur et j'ai laissé la UIDC, en ajoutant une note de bas de page pour informer le lecteur.

- Mot informel. C'est le cas pour *feísmo*. C'est un terme existant dans le dictionnaire de la RAE avec pour définition : « *Tendencia artística o literaria que valora estéticamente lo feo.* », une tendance artistique ou littéraire qui valorise esthétiquement le moche. Ce terme s'emploie dans le roman pour qualifier la tour de Toralla, mais ce procédé n'a pas traduction française, et il m'a semblé un temps devoir faire un néologisme. « Laidisme » et « vilainisme » me sont vite venus à l'esprit, mais après réflexion, j'ai bien réalisé que même s'il est informel, le mot *feísmo* n'est pas un néologisme et je n'avais pas à créer un autre terme. Ma tutrice m'a proposée d'utiliser une paraphrase, comme « le règne de la laideur », j'ai aussi pensé à « l'art du moche », mais perdre l'essence de ce mouvement me dérangeait un peu. Par soucis de partage culturel, j'ai préféré laissé ce mot non traduit, en italique pour indiquer qu'il n'est pas français et ajouter une note explicative pour le lecteur.

- Références culturelles. À plusieurs reprises dans toute l'œuvre, et principalement dans le chapitre Découverte de mon corpus, Domingo Villar cite tour à tour des ouvrages, des auteurs, des chanteurs de jazz, des saxophonistes, des romans et des tableaux. Ma première obligation a été de chercher une à une l'exactitude de ses références. La première est celle d'un tableau de Hooper, *Habitación de hotel* en espagnol. Avant de traduire je suis allée voir quel était ce tableau, si son peintre était bien celui mentionné et si,



comme il le dit, il se trouve bien au Museo Thyssen de Madrid. Cela s'est avéré et j'ai vérifié la traduction française du titre qui est *Chambre d'hôtel*. Même procédé pour l'ouvrage cité ensuite : *Lecciones sobre la filosofía de la historia* de Georg Wilhelm Friedrich Hegel. Il m'a juste fallu chercher le nom de l'auteur pour trouver instantanément le titre de ce livre en français. Il en va de même pour le roman d'Andrea Camilleri qui apparaît ensuite : *El perro de terracota*. J'ai également entré le nom et j'ai dû traduire mot à mot le titre de l'œuvre pour obtenir sa traduction française exacte : *Chien de faïence* (car je n'avais aucune certitude sur la publication d'une traduction). Quelques lignes en dessous, on lit quatre noms à la suite, sans qu'il n'y ait une précision sur qui ils sont : Montalbán, Ellroy, Chandler, Hammett. J'ai cherché un par un chacun des noms pour découvrir qu'il s'agissait tous de grands auteurs, pas par soucis de traduction, mais pour savoir de quoi il en retournait et à quoi ces gens correspondaient. C'est aussi le cas pour les noms de Sonny Rollins, Lester Young et Charlie Parker ; puis pour ceux de Victor Young et Stan Getz, qui ont interprété différemment le morceau *Stella by Starlight*, que j'ai écouté pour vérifier l'authenticité.

#### d) Les notes de bas de page

Sans nul doute ce qui m'aurait posé le plus de problème si on prend en compte la totalité du travail. Traduire avait en soit sa difficulté, mais devoir « autoanalyser » mes traductions me semblait vraiment ardu, j'ai eu du mal à expliquer mes choix de traduction en dehors du simple fait que cela me venait naturellement ou parce que l'usage français l'exigeait.

Premièrement, j'ai recherché les différents procédés de traduction que j'avais utilisés : comme les modulations de syntaxe : si la traduction littérale d'une phrase espagnole n'était pas incorrecte une fois en français, elle manquait parfois de fluidité.

Chapitre Obscur : “*Quienes acudían a su casa por primera vez hablaban siempre de las vistas, como por obligación.*”

Est alors devenu: « *Ceux qui se rendaient chez lui pour la première fois se sentaient constamment obligés de parler de la vue.* »

Il a aussi les collocations : chaque fois que l'Espagnol emploie « *en su casa* » ou « *en la casa de...* », je traduis de mon côté par « *chez lui* » ou « *chez...* ».

On peut aussi trouver des transpositions, comme dans le chapitre Découverte : l'espagnol possède la relative pluriel « *quienes* », que nous n'avons pas en français, et pour ne

pas trop modifier la phrase, j'ai transposé cette relative pluriel en adjectif démonstratif pluriel « *ceux qui* ».

“[...] *quiénes han estado en un lugar [...]*”  
« [...] *ceux qui ont été ici ou là [...]* »

Pour ce qui est de la coloration, elle a souvent été ma solution lorsque l'auteur utilise « *dijo* » quand un personnage parle. Le « *dit-il* » français n'est pas incorrect mais devient lourd et faible quand il est trop répété, c'est pourquoi j'ai traduit quelques « *dijo* » par des « *declara-t-il* », « *fit-il* », « *lança-t-il* »... mais en conservant quelques « *dit-il* » aussi.

On note aussi la présence d'omission et allègement, notamment quand plusieurs mots espagnols ont une seule traduction français, comme pour « *vaso* » et « *cristal* », qui se traduisent par « *verre* » dans le chapitre Découverte ; ou pour « *informe* » et « *memoria* », qui dans le chapitre Solvable, signifient tous deux « *rapport* ». Vous pourrez trouver le détail de mes démarches dans les notes de bas de page tout au long de traduction.

J'emploie également des explicitations, par exemple dans le chapitre Solvable, le texte nous dit « *su familia irá, entera y feliz* ». Il s'agit là d'un contexte religieux, où le terme « *entera* » ne se rapporte pas à l'entièreté physique de la famille en question (parents, frères et sœurs), mais à l'idée qu'elle ira « *corps et âme* » au ciel.

Pour finir, quelques de notes ne sont qu'à titre informatif pour le lecteur, comme celle parlant du *feísmo*, celles sur la référence faite à Stephen King et à Karl Jaspers. Le lecteur peut alors de son côté faire des recherches plus approfondies s'il veut en savoir plus.

## **V- Le mot de la fin**

Pour terminer cette introduction, je vous dirai que la traduction d'un roman est une épreuve intellectuellement éprouvante, mais tout aussi enrichissante. Traduire cet extrait de roman n'a pas été un simple transfère d'une histoire d'une langue à l'autre, mais une lecture bien différente, au-delà du plaisir de la découverte d'un récit. J'y ai découvert un peuple et sa nature, sa culture et son histoire.

Cependant, j'étais rebutée à l'idée de devoir analyser et argumenter mes choix de traduction. Si pour beaucoup, cela me paraissait évident, naturel ou d'usage, je dois, néanmoins, admettre qu'expliquer mes démarches à certains passages m'a permis de mieux comprendre mes difficultés et ce qui me freinait. Régulièrement, expliquer ces choix m'ouvrait la voie à d'autres possibilités de traduction que je n'avais pas envisagées jusqu'à présent.

Aussi j'ai appris à rédiger pas seulement pour moi, mais pour les autres avant tout, pour que le lecteur français puisse sentir le plaisir dont j'ai fait l'expérience, tant à la traduction qu'à la lecture.

# **TRADUCTION**

**Oscuro.** *1. Que carece de luz o de claridad. 2. Se dice del color que casi llega a ser negro, y del que se contrapone a otro más claro de su misma gama. 3. Desconocido o poco conocido, y por ello generalmente dudoso. 4. Confuso, falto de claridad, poco comprensible. 5. Incierto.*

La línea de luces de la costa, el resplandor de la ciudad, la espuma blanca batiendo en el rompiente... No importaba que estuviera oscuro y la lluvia empapara los cristales. Quienes acudían a su casa por primera vez hablaban siempre de las vistas, como por obligación.

Luis Reigosa escogió un CD del estante, lo colocó en el equipo de música y sirvió las bebidas en unas copas anchas cuyos bordes había frotado antes con la cáscara de un limón. No sospechó que eran las últimas que servía.

Escucharon el bramido del viento cuando bajaron abrazados a la habitación. Desde el salón, Billie Holiday les regalaba *The man I love*.

Someday he'll come along  
The man I love  
And he'll be big and strong  
The man I love.

*Obscur. 1. Qui manque de lumière ou de clarté. 2. Se dit d'une couleur presque noire, et qui s'oppose à une autre plus claire ou d'une même teinte. 3. Inconnu ou peu connu, et généralement douteux. 4. Confus, peu clair, incompréhensible. 5. Incertain.*

La ligne de lumière de la côte, l'éclat de la ville, l'écume blanche battant sur l'écueil... Peu importait l'obscurité et la pluie qui inondait les fenêtres. Ceux qui se rendaient chez lui pour la première fois se sentaient constamment obligés de parler de la vue<sup>1</sup>.

Luis Reigosa prit un CD sur l'étagère, l'inséra dans la chaîne hifi et servit à boire<sup>2</sup> dans de grands verres dont il avait frotté les bords avec l'écorce d'un citron. Il ne se douta pas que c'était les derniers qu'il buvait<sup>3</sup>.

Ils entendirent le vent hurler alors qu'ils descendaient, enlacés, à la chambre. Dans le salon, Billie Holiday leur offrait *The man I love*.

Someday he'll come along  
The man I love  
And he'll be big and strong  
The man I love.

---

<sup>1</sup> Dans cette phrase-ci, « obligación » qui est substantif en espagnol se retrouve participe passé, « obligés », que j'intègre au sujet pluriel grâce à une modulation de syntaxe et une transposition. L'idée de « c'est plus fort qu'eux » et de constance sont conservées et la phrase est plus fluide et sans coupure.

<sup>2</sup> L'usage commun français veut qu'on dise plus souvent « servir à boire », plus naturel et usité, que « servir les boissons » ; la traduction littérale ici me paraissait maladroite. La rédaction est différente mais le sens n'est pas perdu.

<sup>3</sup> Pour éviter la répétition de « servir », qui ne gêne pas en espagnol, j'ai opté pour traduire le deuxième verbe par « boire », le lecteur comprend que cela fait référence aux boissons servies plus tôt.

**Sintonía.** **1.** Armonía, adaptación o entendimiento entre dos o más personas o cosas. **2.** Hecho de estar sintonizados dos sistemas de transmisión y recepción. **3.** Igualdad de tono o frecuencia entre dos sistemas de vibraciones. **4.** Música que señala el comienzo o el final de una emisión.

“Municipales tres, Leo cero.”

Leo Caldas se liberó de la opresión de los auriculares, encendió un cigarrillo y miró por la ventana.

Los niños perseguían palomas por los jardines bajo la vigilancia atenta de sus madres, que hablaban en corro, y de los pájaros, que esperaban a tenerlos cerca para alzar el vuelo.

Se ajustó nuevamente los cascos cuando una mujer llamó para denunciar el pub situado en el bajo de su vivienda. El ruido, decía, en ocasiones les impedía dormir hasta la salida del sol. Se quejaba de los gritos, de la música a todo volumen, de los bocinazos de los coches, la doble fila, los cánticos, las peleas, los orines que regaban las paredes, y los vidrios rotos en el suelo, que constituían una amenaza para su pequeño.

Caldas dejó que la mujer se desahogara, sabiendo que difícilmente podría proporcionarle algo más que consuelo.

**Syntonie.** **1.** Harmonie, adaptation ou entente entre deux personnes ou plus, ou de choses. **2.** État de systèmes capables d'émettre et de recevoir des ondes de même fréquence. **3.** Accord de deux circuits oscillant sur une même fréquence. **4.** En radio, permet de diffuser la musique d'un programme.

« Citoyens trois, Leo zéro ».

Leo Caldas se libéra de l'oppression du casque, alluma une cigarette et regarda par la fenêtre.

Dans le parc, les enfants poursuivaient des pigeons sous la surveillance active de leurs mères qui discutaient en cercle, et de celle des oiseaux, qui attendaient le dernier moment pour s'envoler.

Il remit son casque lorsqu'une femme appela pour dénoncer le bar situé sous son logement. Le bruit, disait-elle, l'empêchait parfois de dormir la nuit. Elle se plaignait des cris, de la musique à fond, des coups de klaxon, des voitures<sup>4</sup> en double file, les chansons, les bagarres, l'urine sur les murs et les bouts de verre sur le sol, qui constituaient un danger pour son petit.

Caldas laissa la femme se défouler, sachant très bien<sup>5</sup> qu'il ne pourrait rien lui apporter de plus que du réconfort.

---

<sup>4</sup> Dans ce cas, je déplace « voiture » pour l'attribuer à la « double file » et non à « klaxon » comme dans le texte original. Il y a bien une légère inversion de sens, on comprend en français que les klaxons se prêtent à tous les véhicules et la double file seulement aux voitures. Cependant dans la tournure générale de la phrase, laisser « double file » seule me semblait incomplet.

<sup>5</sup> Il m'a semblé plus approprié de changer le « difficilement », que j'ai traduit par « très bien ». « Difficilement » est lié à l'action de réconforter et « très bien » à la pensée de Caldas. L'insistance est déplacée mais l'idée de difficulté est intacte.



—Voy a pasar una nota a la policía municipal para que miden los decibelios y comprueben si se cumplen los horarios de cierre – dijo, anotando la dirección del pub en el cuaderno.

Debajo escribió: “Municipales cuatro, Leo cero”.

La sintonía del programa les acompañó hasta que Rebecca colocó sobre el cristal un nuevo cartel rotulado en trazos negros. Leo Caldas dio una calada rápida en su cigarrillo y lo dejó apoyado en equilibrio sobre el borde del cenicero.

—Ángel, buenas tardes –saludó Santiago Losada al oyente que esperaba al otro lado del hilo telefónico.

—Bienvenido sea el dolor si es causa de arrepentimiento –dijo de espacio el hombre, pronunciando claramente cada palabra.

—¿Cómo? –preguntó el locutor, ten sorprendido como Caldas por aquella insólita frase.

—Bienvenido sea el dolor si es causa de arrepentimiento – repitió, con la misma voz pausada que había utilizado en la primera ocasión.

— Je vais faire passer une note à la police municipale pour qu'ils mesurent les décibels et vérifient que les heures de fermeture soient bien respectées –dit-il, en prenant note de l'adresse du bar dans son carnet.

Juste en dessous il écrivit : « Citoyens quatre, Leo zéro ».

La musique du programme les accompagna jusqu'à ce que Rebecca colle sur la vitre un autre papier avec des inscriptions noires. Leo Caldas tira une rapide bouffée de sa cigarette et la laissa en équilibre sur le bord du cendrier.

— Ángel, bonsoir –Santiago Losada salua l'auditeur qui attendait à l'autre bout de la ligne.

— Belle sera<sup>6</sup> la douleur si elle est cause de repentance –dit l'homme lentement et en articulant chaque mot.

— Comment ? –demanda l'animateur, aussi surpris que Caldas par cette phrase insolite.

— Belle sera la douleur si elle est cause de repentance – répéta-t-il avec cette<sup>7</sup> même voix.

---

<sup>6</sup> Cette phrase est une invention de l'auteur et non une citation, je devais alors en créer une aussi. Le mot pour mot est assez efficace ici, sauf pour le début. « Bienvenido » se rapporte à quelque chose d'agréable, qui procure du plaisir ; « beau » (qui procure du plaisir aussi) me semble plus délicat pour la tournure que « bienvenue ». De plus, j'emploie le futur « sera », car en espagnol le verbe est au subjonctif présent suivi d'un « si » montrant que c'est une condition, donc le futur est plus correct.

<sup>7</sup> J'ai voulu procédé ici à un dangereux allègement en transposant un groupe nominal en adjectif démonstratif. J'intègre « voz pausada » à « pronunciando claramente » plus haut : « lentement et en articulant ». Ainsi le lecteur comprend de quelle « style » de voix il s'agit et je ne fais pas de répétition.

—Disculpe, Ángel. Está usted en contacto con *Patrulla en las ondas* –le recordó Losada–. ¿Quiere realizar alguna pregunta al inspector Caldas?

El oyente cortó la comunicación dejando el locutor sin respuesta, maldiciendo para sí.

—A la gente le encanta escucharse por la radio – se justificó ante el policía, aprovechando los consejos publicitarios.

Leo Caldas sonrió pensando que el fatuo Losada tenía bien merecido que le bajasen los humos de vez en cuando.

—A unos más que a otros –masculló.

En otra llamada, un anciano, vecino de un barrio en las afueras de la ciudad, se quejaba porque la luz verde de un semáforo para peatones próximo a su vivienda no permanecía encendido el tiempo suficiente para permitirle cruzar la calle.

Leo anotó la localización del semáforo en el cuaderno. Informaría a la policía municipal.

“Cinco a cero, sin contabilizar la llamada del loco.”

— Pardon, Ángel. Vous êtes en ligne avec *Patrouille sur les ondes* –lui rappela Losada–. Vous avez une question à poser à l’inspecteur Caldas ?

L’animateur maugréa lorsque l’auditeur coupa la communication sans donner de réponse<sup>8</sup>.

— Les gens aiment bien s’entendre à la radio –il profita des publicités pour se justifier devant le policier.

Leo Caldas sourit en pensant que Losada avait bien mérité qu’on lui ferme le clapet de temps en temps.

— Certains plus que d’autres –marmonna-t-il.

L’appel suivant venait d’un vieil homme, vivant dans un quartier en dehors de la ville, qui se plaignait que le feu vert pour piétons, près de chez lui, n’était pas assez long pour lui permettre de traverser la route<sup>9</sup>.

Leo nota l’emplacement du feu dans son carnet. Il en informerait la police municipale.

« Cinq à zéro, sans compter le fou<sup>10</sup>. »

---

<sup>8</sup> J’ai choisi là une modulation de syntaxe, par rapport au « maldiciendo para sí », que j’ai traduit par maugréer (dont la définition explique que c’est quelque chose qu’on fait pour soi, à voix basse). Pour la tournure plus fluide j’ai aussi mis la conséquence « maugréer » avant la cause « coupa la communication ».

<sup>9</sup> Usage français commun : on dira « traverser la route », plutôt que « la rue ».

<sup>10</sup> Omission du mot « appel » pour éviter une répétition et sans perdre le sens.

Pese a tener desactivado el volumen, la pantalla del teléfono móvil del inspector se iluminó sobre la mesa, advirtiéndole de la existencia de llamadas perdidas.

Comprobó que eran tres, todas de Estévez, y decidió no contestar. Estaba cansado y no deseaba prolongar la jornada más de lo imprescindible. Se verían en la comisaría o, con suerte, al día siguiente.

Dio profunda calada que agotó el cigarrillo, aplastó la colilla en el cenicero y se embutió los auriculares para escuchar a Eva, quien relató cómo unas apariciones de carácter sobrenatural, unos espectros abominables, se presentaban en su hogar cada noche de modo sistemático.

Leo se preguntó si Losada no contemplaría crear una sección titulada *Locura en las ondas* donde acoger a los iluminados que con tantas asiduidad contactaban con el programa.

Pudo confirmarlo cuando el locutor subrayó el nombre y el teléfono de la mujer en su agenda.

Algunas llamadas después, finalizaba la emisión ciento ocho de *Patrulla en las ondas*. Leo Caldas leyó el resultado final en su cuaderno de tapas negras: “Municipales nueve, locos dos, Leo, cero”.

Même si le son était désactivé, l'écran du téléphone portable de l'inspecteur s'alluma sur la table, l'avertissant des appels manqués.

Il y en avait trois, tous d'Estévez, mais il ne décrocha pas. Il était fatigué et ne voulait pas prolonger la journée plus que nécessaire. Ils se verraient au commissariat ou, avec un peu de chance, demain.

Il tira une grande bouffée pour terminer sa cigarette, écrasa le mégot dans le cendrier et remit le casque pour écouter Eva, qui racontait comment des apparitions surnaturelles, d'abominables spectres, se présentaient systématiquement chez elle, tous les soirs.

Leo se demanda si Losada ne ferait pas mieux de créer une émission appelée *Folie sur les ondes* où il accueillerait les illuminés qui appelaient le programme avec tant d'assiduité.

Il le confirma quand l'animateur souligna le prénom et le numéro de la femme dans son agenda.

Quelques appels plus tard, l'émission cent huit de *Patrouille sur les ondes* se terminait. Léo Caldas lut le résultat final dans son carnet à la reliure noire : « Citoyens neuf, fous deux, Leo zéro ».

**Ambigüedad. 1.** Posibilidad de que algo pueda entenderse de varios modos o de que admita distintas interpretaciones. **2.** Incertidumbre, duda o vacilación.

El inspector entró en la comisaría y se internó por el pasillo que formaban las dos hileras de mesas. Con frecuencia, caminando entre los ordenadores alineados, había tenido la sensación de encontrarse en la redacción de un periódico en lugar de en una comisaría de policía.

Estévez se puso en pie al verle aparecer y le siguió moviendo su humanidad de más de un metro noventa.

Leo Caldas atravesó la puerta de cristal esmerilado de su despacho y echó un vistazo en las diferentes pilas de papeles amontonadas sobre su mesa. Sabiendo que sólo se trataba de una media verdad, se jactaba de ser capaz de localizar cada cosa en aquel aparente desorden de notas y documentos. Se dejó caer en su silla de cuero negro, cansado tras una larga jornada de trabajo, y suspiró sin saber por dónde empezar.

Rafael Estévez irrumpió disipando sus dudas.

—Inspector, ha llamado el comisario Soto. Quiere que vayamos a esta dirección —dijo, agitando un papel—. Los de la brigada ya están allí.

**Ambiguïté. 1.** Qui a plusieurs sens ou qui admet différentes interprétations. **2.** Incertitude, doute ou hésitation.

L'inspecteur entra dans le commissariat et avança dans le couloir formé par les deux rangées de tables. Souvent, alors qu'il marchait entre les ordinateurs alignés, il avait l'impression de se trouver dans la salle de rédaction d'un journal plutôt que dans un commissariat de police.

En le voyant, Estévez se leva et le suivit de toute son humanité de presque deux mètres.

Leo Caldas passa la porte en verre opaque de son bureau et jeta un coup d'œil sur les différentes piles de papiers entassées sur la table. Même si ce n'était qu'à moitié vrai, il se vantait de pouvoir tout trouver dans ce désordre apparent de notes et de documents. Il s'affala dans son fauteuil de cuir noir, éreinté par une longue journée de travail, puis soupira, sans savoir par où commencer.

Rafael Estévez fit irruption et dissipa<sup>11</sup> ses doutes.

— Inspecteur, le commissaire Soto a appelé. Il veut que nous nous rendions à cette adresse —dit-il, en agitant un papier—. La brigade est déjà là-bas.

---

<sup>11</sup> J'insiste ici sur la progression de l'action. En espagnol l'interruption de Estévez et la dissipation des doutes de Leo sont simultanées. Après réflexion j'ai préféré souligner la cause à effet, car c'est bien au moment où Estévez entre que les doutes se dissipent. Une action en amenant une autre, je déroule l'enchaînement en utilisant deux verbes au passé simple.



—Rafa, entre el comisario y tú no me dejáis ni sentarme.  
¿Alguna información acerca de lo que ha sucedido?

—No. Le he dicho que estaba usted en la emisora con el mamón ese de las ondas y me he ofrecido a ir yo, pero ha preferido que le esperara.

—Déjame ver.

Caldas leyó la dirección, arrugó el papel y lo dejó sobre la mesa.

—Mierda –musitó, cerrando los ojos recostándose en la silla.

—¿No piensa ir, jefe? –preguntó Estévez.

Leo Caldas chasqueó la lengua.

—Espera un poco, ¿quieres?

—Claro –contestó Estévez, todavía poco familiarizado con las maneras de su superior.

Rafael Estévez había recalado en Galicia pocos meses atrás. Su traslado se debía, según se rumoreaba en comisaría a un castigo que alguien le había impuesto en su Zaragoza natal. El agente había aceptado sin especial desagrado trabajar en Vigo, aunque había algunas cosas en las que le estaba costando más tiempo del previsto acostumbrarse.

— Rafa, entre le commissaire et toi, je n'ai même pas le temps de m'asseoir. Des informations sur ce qu'il s'est passé ?

— Non. Je lui ai dit que vous étiez à la radio avec l'autre abruti sur les ondes. Je me suis proposé, mais il a préféré que je vous attende.

— Fais voir.

Caldas lut l'adresse, froissa le bout de<sup>12</sup> papier et le laissa sur la table.

— Merde –ronchonna-t-il, les yeux fermés et calé dans son fauteuil.

— Vous n'y allez pas, chef ? –demanda Estévez.

Leo Caldas fit claquer sa langue.

— Attends une minute, veux-tu ?

— Bien –répondit Estévez, peu familiarisé avec les habitudes de son supérieur.

Rafael Estévez avait été muté en Galice quelques mois auparavant. Son transfert était dû, selon la rumeur du commissariat, à une punition imposée par quelqu'un dans sa Saragosse natale. L'agent avait accepté de travailler à Vigo sans réel mécontentement, même s'il lui avait fallu plus de temps que prévu pour s'habituer à certaines choses.

---

<sup>12</sup> Ces termes ne sont présents dans le texte source, j'ai explicité la taille du papier en question. S'agissant d'une petite inscription j'ai ajouté « bout de » pour rendre compte de la taille de ce papier.

Una era lo impredecible del clima, en variación constante, otra la continua pendiente de las calles de la ciudad, la tercera era la ambigüedad. En la recia mente aragonesa de Rafael Estévez las cosas eran o no eran, se hacían o no se dejaban de hacer, y le suponía un considerable esfuerzo desentrañar las expresiones de vaguedades de sus nuevos conciudadanos.

Su prima toma de contacto con la genuina conducta local había tenido lugar a los tres días de llegar, cuando el comisario Soto le ordenó tomar declaración a un adolescente al que habían sorprendido vendiendo marihuana a sus compañeros de instituto.

—¿Nombre? —había preguntado Estévez, dispuesto a rematar la tarea con prontitud.

—¿Mi nombre? —preguntó el chicho.

—Claro, chaval, no vas a decirme el mío.

—Ya —concedió el joven traficante.

—Pues dime tu nombre.

—Francisco.

El agente Estévez tecleó el nombre del muchacho.

—¿Francisco algo?

—Francisco nada.

—¿No tienes apellidos?

—Ah, Martín Fabeiro. Francisco Martín Fabeiro.

L'une d'elle était la météo imprévisible, en constante variation, une autre les pentes continues des rues de la ville, la troisième était l'ambiguïté. Dans la forte tête aragonaise de Rafael Estévez, les choses étaient ou n'étaient pas, elles se faisaient ou ne se faisaient pas, et il lui fallait un effort considérable pour percer le mystère des expressions vagues de ses nouveaux concitoyens.

Son premier contact avec l'authentique conduite locale avait eu lieu trois jours après son arrivée, lorsque le commissaire Soto lui ordonna de prendre la déposition d'un adolescent surpris à vendre de la marijuana à ses camarades du lycée.

— Prénom ? –avait interrogé Estévez, bien décidé à finir ça au plus vite.

— Mon prénom ? –demanda le garçon.

— Évidemment gamin, tu ne vas pas me dire le mien.

— Ouais –concéda le jeune trafiquant.

— Alors dis-moi ton prénom.

— Francisco.

L'agent Estévez entra le prénom du jeune homme.

— Francisco comment ?

— Francisco tout court.

— Tu n'as pas de nom de famille ?

— Ah, Martín Fabeiro. Francisco Martín Fabeiro.

Rafael Estévez, sentado ante el ordenador, trasladó los apellidos a la pantalla y colocó el cursor en el siguiente espacio en blanco del informe de la declaración.

—¿Domicilio?

—¿Mi domicilio? —preguntó el joven.

Rafael Estévez alzó la vista.

—¿Crees que quiero que me digas el mío? ¿Te parece que hemos venido a jugar a las adivinanzas?

—No, señor.

—Pues a ver si acabamos de una vez. ¿Cuál es tu domicilio?

Estévez hizo una pausa aguardando una respuesta del chico, al que la pregunta parecía exigir una profunda reflexión.

—¿Se refiere a donde vivo normalmente? —consultó al fin.

—¿Tú vendes los porros o te los fumas de seis en seis? Pues claro que me refiero al lugar en que resides normalmente. Se trata de poder localizarte.

—Ah, pues depende...

—¿Cómo que depende? Tendrás una casa, como todo el mundo. A no ser que vivas en la calle, como los gatos.

—No, no señor. Vivo con mis padres.

—Pues dime su dirección —rugió Estévez.

—¿La dirección de mis padres?

—Mira, chaval, que te quede algo bien claro: aquí el que hace las preguntas soy yo. ¿Entiendes eso?

—Sí, señor —balbuceó el joven.

Rafael Estévez, assis devant l'ordinateur, transféra les noms sur l'écran et cliqua dans le champ suivant de la déposition.

— Domicile ?

— Mon domicile ? —demanda le jeune.

Rafael Estévez leva les yeux.

— Tu crois que je veux que tu me dises le mien ? T'as cru qu'on jouait aux devinettes ?

— Non, monsieur.

— Alors finissons-en. Tu habites où ?

Estévez fit une pause en attendant la réponse du garçon, qui apparemment avait besoin de temps pour y réfléchir.

— Vous voulez parler de l'endroit où je vis d'habitude ? — interrogea-t-il finalement.

— Tu vends les pétards ou tu te les fumes six par six ? Bien sûr que je veux parler de l'endroit où tu résides d'habitude. Il s'agit de pouvoir te localiser.

— Ah, ben ça dépend...

— Comment ça, ça dépend ? T'as bien une maison, comme tout le monde. Tu n'es pas un chat, tu ne vis pas dans la rue.

— Non, non monsieur. Je vis avec mes parents.

— Alors donne-moi leur adresse —rugit Estévez.

— L'adresse de mes parents ?

— Écoute mon garçon, que ça soit bien clair : celui qui pose les questions ici, c'est moi. Compris ?

— Oui, monsieur —balbutia le jeune.

—Pues entonces vamos a terminar de una vez, que no tengo toda la mañana. ¿Dónde coño vives? Y dime el lugar en que vivís normalmente, no me vayas a dar la dirección del burdel donde tu padre pasa la tarde el día de cobro.

Tras un silencio, el muchacho se avino a decir:

—¿Quiere la dirección de aquí o de la de la aldea, señor?

—Chaval... —se contuvo Rafael Estévez.

—Verá —se apresuró aclarar el detenido— es que de lunes a viernes estamos aquí en la ciudad, pero los viernes por la tarde cargamos el coche y nos vamos a la aldea. Le puedo dar una dirección o la otra.

El joven acabó la explicación esperando nuevas instrucciones del policía. Estévez le observaba sin pestañear.

—¿Señor?

El agente apartó el ordenador y levantó medio metro del suelo al joven sujetándolo por las solapas de la chaqueta. Echó mano de su pistola reglamentaria y apuntó a la boca del espantado chico.

—¿Ves esta pistola, chaval? ¿La ves, pedazo de mamarracho?

El joven, con los pies colgando en el aire y el cañón a dos centímetros de su cara, asintió angustiado.

— Bien, on va en finir une bonne fois pour toutes, je n'ai pas toute la matinée. Où tu vis, bordel ? Et dis-moi le lieu où tu vis d'habitude, pas l'adresse du baisodrome où ton père passe son après-midi les jours de paye.

Après un silence, le jeune homme dit finalement :

— Vous voulez l'adresse d'ici ou du village, monsieur ?

— Mon garçon... —Rafael Estévez se contint.

— En fait, —s'empressa d'éclairer le détenu— c'est que du lundi au vendredi on est ici, en ville, mais les vendredis après-midi on charge la voiture et on va au village. Je peux vous donner une adresse ou l'autre.

Après son explication, le jeune homme attendit les nouvelles instructions du policier. Estévez le regardait sans broncher.

— Monsieur ?

L'agent poussa l'ordinateur et leva le jeune à cinquante centimètres du sol, le tenant par le revers de sa veste. Il saisit son arme de service<sup>13</sup> et pointa la bouche du garçon effrayé.

— Tu vois ce pistolet, mon bonhomme ? Tu le vois, espèce d'enfoiré ?

Le jeune, dont les pieds pendaient dans le vide et avec le canon à deux centimètres de sa figure, acquiesça effrayé.

---

<sup>13</sup> Littéralement « pistolet réglementaire », les termes équivalents utilisés dans les brigades et commissariats en français sont « arme de service ».



—Pues si no me dices dónde vives de una puta vez te arranco todos los dientes a culatazos y te los meto uno a uno por el culo. ¿Está claro?

La entrada del comisario, que desde detrás del cristal comprobaba la desenvoltura del recién llegado en los interrogatorios, impidió al agente cumplir su amenaza. Sin embargo, no evitó que aquel episodio desencadenase en la comisaría múltiples conjeturas relativas a la vigorosa personalidad de Rafael Estévez, ni que se acrecentaran las habladurías respecto a los motivos por los que había sido destinado a Vigo.

Con el fin de mantenerlo bajo la vigilancia, el impetuoso agente había sido asignado al inspector Leo Caldas. Sin embargo, y a pesar de frecuentar al tranquilo inspector, Rafael Estévez se encontraba desde entonces en un constante estado de alerta. Algo en su interior rechazaba la incapacidad singular de los gallegos para llamar a la cosas por su nombre. Consideraba esta actitud una manía, y se negaba a reconocer que pudiera tratarse de una característica local.

Leo Caldas leyó de nuevo la dirección en el papel: “Dúplex 17/18, ala norte, Torre de Toralla”.

—Vamos antes de que se haga de noche –dijo, poniéndose en pie—. Te va a gustar el paseo.

— Donc si tu ne me dis pas où tu habites, je te fais sauter toutes tes putain de dents et je te les fourre une par une dans le cul. C'est clair ?

L'entrée du commissaire, qui derrière la vitre testait la désinvolture du nouvel arrivant lors des interrogatoires, empêcha l'agent d'aller au bout de sa menace. Mais il n'évita pas que cet épisode se termine au commissariat, en multiples conjectures relatives à la personnalité vigoureuse de Rafael Estévez, ni que les commérages se répandent concernant les motifs qui l'avaient amené à Vigo.

Dans le but de le maintenir sous surveillance, l'impétueux agent avait été assigné à l'inspecteur Leo Caldas, Rafael Estévez se trouvait depuis dans un état d'alerte permanent. Quelque chose en lui rejetait l'incapacité singulière des galiciens à appeler les choses par leur nom. Il considérait cette attitude comme une manie, et refusait de croire qu'il pouvait s'agir là d'une caractéristique locale.

Leo Caldas relut l'adresse sur le papier : « Duplex 17/18, aile nord, Tour de Toralla ».

— Allons-y avant qu'il fasse nuit —il se leva—. On va se promener, ça va te plaire.

**Juglar.** Artista que en la Edad Media recitaba piezas literarias, generalmente acompañándose de instrumentos musicales.

Rafael Estévez entró en el coche silbando una melodía que le acompañaba desde hacía varias semanas. Leo Caldas se recostó en el asiento contiguo, bajó unos centímetros la ventanilla y cerró los ojos.

—Tengo que ir hacia las playas, ¿verdad, inspector? — preguntó el agente, cuyo conocimiento de la compleja geografía local mejoraba pero que aún no se manejaba con soltura entre el denso tráfico de la ciudad.

Caldas abrió los ojos para indicarle:

—Sí, es la isla situada frente al puerto de Canido, el primero después de las playas. No tiene pérdida.

—Ah, esa isla con una torre muy alta. Ya sé dónde es.

—Pues dale —dijo el inspector, cerrando de nuevo los párpados.

A lo largo de la avenida que recorría el litoral, dejaron a la derecha el moderno puerto pesquero, cuyos terrenos se habían ganado al mar en rellenos sucesivos de la ría. Varios barcos regresaban a sus amarres sobrevolados por cientos de gaviotas en busca de alguna sardina para cenar.

**Ménestrel.** Artiste qui, au Moyen Âge, récitait des pièces littéraires, généralement accompagné d'instruments de musique.

Rafael Estévez monta dans la voiture en sifflotant un air qu'il avait dans la tête depuis plusieurs semaines. Leo Caldas se cala dans le siège passager, abaissa la fenêtre de quelques centimètres et ferma les yeux.

— Je dois aller vers les plages, c'est ça inspecteur ? — questionna l'agent, dont la connaissance de la géographie locale complexe s'améliorait, même s'il lui manquait encore de l'aisance pour circuler dans le trafic dense de la ville.

Caldas ouvrit les yeux pour lui indiquer le chemin :

— Oui, c'est sur l'île située en face du port de Canido, le premier après les plages. C'est facile à trouver.

— Ah, c'est l'île avec la très grande tour. Je sais où c'est.

— Alors c'est parti. —L'inspecteur referma les paupières.

Ils laissèrent sur leur droite, le long de l'avenue qui parcourait le littoral, le moderne port de pêche, dont les terrains avaient conquis la mer grâce à des terre-pleins successifs sur la ria. Plusieurs bateaux revenaient s'amarrer, survolés par des centaines de mouettes en quête d'une sardine pour le dîner.

A la izquierda, en la parte opuesta al mar, bordearon el antiguo puerto del Berbés, donde se había iniciado la actividad marinera de la ciudad a finales del siglo XIX. Sus arcadas graníticas, bajo las cuales se descargaba la pesca en otros tiempos, habían sido alejadas de la orilla por las continuas ampliaciones portuarias.

La bajamar rezumaba, y sus aromas intensos se colaban en el vehículo con el aire que entraba por la ventanilla. Rafael Estévez inspiró profundamente. Le agradaba aquel olor penetrante, casi nuevo para él. Contempló el paisaje, la orografía intrincada de las rías que le había seducido desde el principio. La mar que había conocido antes, en los lejanos veranos de su niñez a orillas del Mediterráneo, se ensanchaba hasta perderse en el horizonte. En Galicia, sin embargo, lenguas de tierra verde daban paso a rías de color cambiante protegidas de los embates del Atlántico por islas perfiladas de arena blanca.

Siguiendo la avenida, circularon ante los astilleros que insinuaban el armazón de buques futuros para tomar después la vía de circunvalación, llamada así aunque nada circunvalara, hasta arribar a la altura de las primeras playas.

À gauche, face à la mer, ils longèrent l'ancien port de Berbés, où avait débuté l'activité maritime de la ville à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ses arcades granitiques, sous lesquelles on déchargeait la pêche autrefois, avaient été éloignées du rivage par les incessantes extensions portuaires.

La marée basse dégageait ses arômes<sup>14</sup> intenses qui, en même temps que l'air, se glissaient par la fenêtre du véhicule. Rafael Estévez inspira profondément. Il aimait ce parfum pénétrant, presque nouveau pour lui. Il contempla le paysage : l'orographie de ces rias entremêlées l'avait séduit dès le premier regard. La mer qu'il avait connue, durant les lointains étés de son enfance au bord de la Méditerranée, s'étendait jusqu'à se perdre à l'horizon. Mais, en Galice, des bras de terre verte donnaient naissance à des rias aux couleurs changeantes,<sup>15</sup> protégées des assauts des vagues de l'Atlantique par des îles profilées de sable blanc.

Le long de l'avenue, ils roulèrent près des chantiers navals où se devinaient l'armature des futurs navires prêts à prendre le boulevard circulaire, appelé ainsi même s'il n'encerclait rien, jusqu'à atteindre le niveau des premières plages.

---

<sup>14</sup> « Rezumar » a pour premier sens « suinter », « transpirer ». Or dans ce contexte, « rezumar » se réfère à la marée basse, qui peut pas « suinter », pour l'auteur, néanmoins cette tournure ne me semblait pas poétique. Parmi les synonymes de ce dernier on trouve « exhaler » et « émaner », qui se réfèrent à des odeurs, ici les odeurs de marée basse qui entre dans le véhicule ; d'où mon choix de traduction « dégager », c'est-à-dire les odeurs reconnaissables que dégage la marée basse (ajouté à une modulation de syntaxe pour ne pas perdre de sens).

<sup>15</sup> Ajout d'une virgule. « Couleur » étant masculin en espagnol et féminin en français, comme « ria », la virgule évite la confusion et fait comprendre que ce sont les rias qui sont protégées et non les couleurs.

Tras varias jornadas de lluvia, la tarde benévola había llenado de gente la playa de Samil, y por su paseo de piedra volvían a cruzarse perros, chándales y bicicletas. Sobre la mar, el cielo se teñía del color rojizo que presagiaba el anochecer.

En el campo de fútbol del polideportivo municipal situado junto a la playa se enfrentaban dos equipos infantiles. Por la ventanilla a medio bajar se colaban los gritos con que acompañaban su acecho a la pelota. El coche rodeó el enrejado del recinto y encaró encabritado la curva cerrada que la carretera hacía sobre la desembocadura del río Lagares. La velocidad excesiva lanzó a Leo Caldas sobre el asiento del conductor. Abrió los ojos, se recolocó en su sitio, y permaneció unos instantes observando a los niños. En la siguiente curva, cuando los de la camisola naranja se acercaban a la portería de los de azul, el inspector los perdió de vista. La fuerza centrífuga lo propulsó contra la puerta del vehículo.

—¡Carallo, Rafael!

—¿Qué pasa, inspector?

—¿No puedes conducir como todo el mundo?

Rafael Estévez levantó el pie del acelerador. A los pocos segundos comenzó a oírse el pitido agudo del teléfono móvil de Caldas.

—Es el suyo, jefe -dijo Estévez cuando consideró que había sonado excesivas veces.

El inspector leyó el nombre del comisario en la pantalla de su teléfono y descolgó.

Après plusieurs jours de pluie, la bienveillante après-midi avait attiré les foules à la plage de Samil, et sur ses chemins de pierres se croisaient à nouveau chiens, joggeurs et bicyclettes. Sur la mer, le reflet rougeoyant du ciel annonçait la tombée de la nuit.

Situées près de la plage, deux équipes d'enfants s'affrontaient sur le terrain de football du club omnisport municipal. Par la fenêtre à moitié baissée pénétraient les cris qui accompagnaient la surveillance du ballon. La voiture contourna le grillage de l'enceinte et batailla dans le virage serré que la route formait sur l'embouchure du fleuve Lagares. La vitesse excessive projeta Leo Caldas sur le siège conducteur. Il ouvrit les yeux, se rassit<sup>16</sup>, et observa les enfants quelques instants. Au virage suivant, lorsque les maillots orange s'approchaient du but des maillots bleus, l'inspecteur les perdit de vue. La force centrifuge le propulsa contre la portière.

— Putain Rafael !

— Qu'est-ce qu'il se passe, inspecteur ?

— Tu ne peux pas conduire comme tout le monde ?

Rafael Estévez leva le pied de l'accélérateur. Quelques secondes plus tard la sonnerie aiguë du téléphone portable de Caldas se fit entendre.

— C'est le votre, chef –lança Estévez lorsqu'il considéra qu'il avait trop sonné.

L'inspecteur lut le nom du commissaire sur l'écran du téléphone et décrocha.

---

<sup>16</sup> Pour ne pas répéter « siège » deux fois pour « asiento » et « sitio », j'utilise « replacer », comprenant « place », un synonyme de « siège ».



—Leo, ¿te han dado el mensaje? —el comisario Soto se mostraba tan impaciente como de costumbre.

—Estamos en camino —le confirmó el inspector.

—¿Vas con Estévez?

—Sí —corroboró Caldas—. ¿No tenía que haber venido?

—No tenía que haber nacido —contestó el comisario Soto cortando la comunicación.

El coche avanzó por la sinuosa carretera en recorrido paralelo al perfil de la costa. Tras dejar atrás varias urbanizaciones, alcanzó la playa del Vao. Frente a ella apareció la isla.

Toralla era una isla pequeña. Unas pocas mansiones, playas y naturaleza en menos de veinte hectáreas frente a la zona residencial más exclusiva de la ría. Sin embargo, lo más peculiar de aquel pequeño paraíso era que, durante los años de esplendor del feísmo urbanístico, se había construido en ella una torre de veinte plantas rompiendo la originaria armonía que la isla había conservado hasta entonces.

— Léo, on t'a transmis le message ? –le commissaire Soto était aussi impatient que de coutume.

— On est en chemin –confirma l'inspecteur.

— Estévez est avec toi ?

— Oui –affirma Caldas–. Il n'aurait pas dû venir ?

— Il n'aurait pas du naître –répondit le commissaire Soto avant de raccrocher.

La voiture avançait sur la route parallèle aux sinuosités de la côte. L'urbanisation maintenant derrière eux, ils atteignirent<sup>17</sup> la plage de Vao. En face se dessina l'île.

Toralla était une petite île. Quelques demeures, plages et un peu de nature sur moins de vingt hectares face à la seule zone résidentielle de la ria. Cependant la particularité de ce petit paradis était que, durant les années de splendeur du *feísmo*<sup>18</sup> urbanistique, on y avait construit une tour de vingt étages qui cassait l'harmonie initiale que l'île avait conservée jusqu'ici.

---

<sup>17</sup> Si en espagnol « alcanzó » suit la logique du premier sujet de la phrase « el coche avanzó », j'ai préféré moduler le deuxième sujet en « ils », en faisant référence à Caldas et Estévez. Car si « la voiture avançait » ne pose aucun problème, l'idée qu'elle « atteignit » pour une voiture me semblait étrange, à mon sens, « ils atteignirent » s'adapte mieux à des hommes qu'à une voiture.

<sup>18</sup> Selon la RAE « tendance artistique ou littéraire qui valorise esthétiquement le laid ». Appliqué à la Galice, il qualifie le style architectural et hautement médiocre de la région depuis les années soixante. Je ne l'ai pas traduit par *soucis* d'échange culturel. Étant un terme informel mais existant dans le dictionnaire, je ne pouvais pas faire de néologisme, et j'ai préféré le laisser ainsi, avec une note pour le lecteur qui voudrait en savoir plus, et sans trahir le vrai sens du mot.

Caldas siempre había pensado que, de haberla edificado cinco siglos antes, la visión de aquella mole habría bastado para espantar a Francis Drake y devolverlo con sus filibusteros a Inglaterra.

Abandonaron la carretera y pusieron rumbo al puente de acceso. Estévez detuvo el vehículo a la entrada de éste.

—¿Hay que cruzar el puente, inspector? —preguntó.

—No, vamos mejor a nado —respondió el inspector sin abrir los ojos.

Rafael Estévez, rumiando entre dientes, hizo avanzar el coche por los doscientos metros de puente. Al oeste, el contraluz producía un fulgor dorado sobre la mar que dificultaba la visión. Al este, en cambio, se percibía con detalle la ribera iluminada por un sol casi tendido sobre el agua.

Dejaron a un lado las escaleras metálicas que descendían hasta una playa, la mayor de las dos de Toralla. Las rocas que la protegían, descubiertas por el reflujo de la marea, aparecían veladas por un manto verde de algas.

Una barrera, junto a una garita de vigilancia, cortaba el acceso de los vehículos al resto de la isla.

—¿Esto no es público, inspector? —preguntó Estévez.

—Hasta aquí sí —contestó Caldas.

Un guarda salió de la garita con una libreta en la mano y quiso saber adónde se dirigían. Tan pronto Estévez le mostró la placa, el guarda levantó la barrera franqueándoles el paso.

Caldas avait toujours pensé que si elle avait été construite cinq siècles plus tôt, la vision de cette masse aurait suffi à faire fuir Francis Drake et le renvoyer, lui et ses flibustiers, en Angleterre.

Ils abandonnèrent la route et mirent le cap sur le pont qui y menait. Estévez arrêta le véhicule juste à l'entrée.

— Il faut traverser le pont, inspecteur ? —demanda-t-il ?

— Non, on va y aller à la nage —rétorqua l'inspecteur sans ouvrir les yeux.

Rafel Estévez, marmonnant dans sa barbe, fit avancer la voiture le long des deux cents mètres du pont. À l'ouest, le contrejour créait un éclat doré sur la mer, rendant la vision difficile. À l'est, au contraire, on apercevait les détails de la rive illuminée par un soleil presque posé sur l'eau.

Ils laissèrent d'un côté les escaliers métalliques qui menaient à la plus grande des deux plages de Toralla. Les roches qui la protégeaient, découvertes à cause du retrait de la mer, étaient couvertes d'un manteau d'algues vertes.

Une barrière, à côté d'une guérite de surveillance, empêchait les véhicules d'accéder au reste de l'île.

— Ce n'est pas public, inspecteur ? —demanda Estévez.

— Jusqu'ici, si —répondit Caldas.

Un vigile sortit de la guérite un cahier à la main et demanda où ils allaient. Estévez montra aussitôt sa plaque, le garde leva alors la barrière pour leur dégager le passage.

El coche atravesó el puesto de vigilancia y continuó a lo largo de una pequeña vía, dejando a un lado una hilera de chalets y al otro un bosque de pinos, cuyo fresco aroma se mezclaba, sin ahogarlo, con el de la mar que los rodeaba. Cuando la carretera se bifurcó en dos ramales, tomaron el de la derecha. Bordearon el bosque y apareció ante ellos la torre inmensa, que arrancó a Estévez un silbido de admiración.

—Menudo rascacielos, inspector. Desde lejos no parecía tan grande.

—Espero que tenga buenos cimientos —murmuró Leo Caldas, quien albergaba la convicción de que el suelo firme era el mejor lugar para apoyar unos zapatos.

La mayoría de los apartamentos de aquel prodigio de mal gusto se ocupaban sólo en verano y, bajo la enorme edificación, el estacionamiento estaba casi vacío. Caldas identificó el furgón de la unidad de inspección ocular entre los pocos coches aparcados. Pensó que la cosa debía de ser seria si todavía estaban allí. Al salir del vehículo, Estévez miró la torre. Tuvo que echar atrás el cuello para contemplarla entera. Lanzó otro silbido y se encaminó tras su jefe hacia el portal del edificio.

Las veinte plantas estaban dispuestas en tres alas: norte, sur y este. Leo Caldas calculó que habría alrededor de diez viviendas en cada una de ellas. Pensó que seiscientos apartamentos constituían un negocio inmobiliario demasiado próspero como para denegar la licencia de construcción a aquel atentado urbanístico.

La voiture traversa le poste de surveillance et continua le long d'une petite voie, où se trouvaient d'un côté une rangée de pavillons et de l'autre une forêt de pins, dont le doux arôme se mêlait, sans l'atténuer, à celui de la mer qui les entourait. Arrivés à l'embranchement que faisait la route, ils prirent celui de droite. Ils longèrent la forêt et face à eux apparut l'immense tour, qui provoqua chez Estévez un sifflement d'admiration.

— Sacré gratte-ciel, inspecteur. De loin il n'avait pas l'air si grand.

— J'espère que c'est du ciment de qualité —murmura Leo Caldas, qui avait la conviction que la terre ferme était le meilleur endroit où mettre les pieds.

La plupart des appartements de ce prodige de mauvais goût étaient seulement occupés en été, et, sous l'énorme bâtiment, le parking était presque vide. Caldas identifia le fourgon de l'unité d'inspection oculaire parmi les quelques de voitures garées. Cela doit être sérieux pour qu'ils soient encore là, pensa-t-il. Estévez regarda la tour en sortant du véhicule. Il siffla de nouveau et suivit son chef jusqu'à l'entrée de l'immeuble.

Les vingt étages étaient répartis en trois ailes : nord, sud et est. Leo Caldas calcula qu'il devrait y avoir environ dix logements dans chacune d'elles. Il songea que six cents appartements constituaient une affaire immobilière trop prospère pour refuser la licence de construction d'un tel attentat urbanistique.

Leyó en el papel: «Dúplex 17/18, ala norte».

Se guiaron por el letrero indicador de esa ala, entraron en uno de los ascensores y Caldas pulsó el botón marcado con el número. Al salir del ascensor, el inspector encaró briosamente un pequeño tramo de escaleras. Rafael Estévez le imitó haciendo retumbar el piso.

Identificaron la puerta por el precinto de la unidad de inspección ocular que restringía el paso. Leo Caldas, asiéndolo por un extremo, lo despegó y abrió la puerta. Estévez entró en la casa detrás de su jefe, y antes de cerrar fijó de nuevo al marco el precinto de la UIDC.

Accedieron directamente a un salón amplio con la totalidad de la pared frontal ocupada por un enorme ventanal sin cortinas. La luz irisada de la puesta de sol inundaba la estancia de originales matices rojizos. La perspectiva que se vislumbraba era magnífica: las islas Cíes dominaban el frente, a la izquierda se extendía la costa de una orilla de la ría, y a la derecha la de la otra, la península del Morrazo, que entraba en la mar como una pétrea gárgola.

Rafael Estévez se acercó inmediatamente al ventanal para contemplar mejor el panorama. Caldas no.

La zona de estar comprendía dos sofás y una mesa baja de vidrio. En lugar de una televisión, el espacio situado frente a los sofás estaba ocupado por un moderno equipo de música.

Il lut le papier : « Duplex 17/18, aile nord ».

L'écriteau leur indiqua où se trouvait cette aile<sup>19</sup>, ils entrèrent dans un des ascenseurs et Caldas appuya sur le bouton de ce numéro. En sortant, l'inspecteur grimpa énergiquement les quelques marches. Rafael Estévez, qui l'imita, fit trembler l'appartement.

Ils identifièrent la porte grâce au scellé de l'unité d'inspection oculaire qui barrait le passage. Leo Caldas en saisit une extrémité, le décolla et ouvrit la porte. Estévez entra derrière son chef dans l'appartement, en prenant soin de recoller le scellé de la UIDC<sup>20</sup>.

Ils arrivèrent directement dans un grand salon dont tout le mur frontal était une baie vitrée sans rideaux. La lumière irisée du coucher du soleil envahissait le séjour d'originales nuances de rouge-orangé. Le panorama était magnifique : les îles Cíes dominaient en face, et à gauche comme à droite s'étendaient les deux rivages de la ria, la péninsule du Morrazo qui rejoignait la mer telle une gargouille pierreuse.

Rafael Estévez s'approcha automatiquement de la baie pour mieux contempler la vue. Contrairement à Caldas.

Dans le séjour se trouvaient deux canapés et une table basse en verre. Face aux canapés, au lieu d'une télévision, était placée une chaîne hifi dernier cri.

---

<sup>19</sup> Par une modulation de syntaxe, il me paraissait plus fluide et compréhensible de placer « écriteau » en sujet qui guide les deux personnages pour éviter une phrase maladroite.

<sup>20</sup> Sigle inventé par l'auteur. Équivalent de l'ASPTS de la police : Agent Spécialisé de la Police Technique et Scientifique ; ou de la CIC (prononcez « cique ») de la gendarmerie : Cellule d'Identification Criminelle.



Leo Caldas reconoció varios altavoces en las pequeñas cajas metálicas distribuidas por los rincones de la sala. Unos estantes de obra repletos de discos compactos llenaban la pared posterior.

Adornada en su centro por una cestilla de flores secas y rodeada por cuatro sillas de alto respaldo, la mesa de comedor se ubicaba en la parte más alejada de la ventana. En la pared opuesta a la estantería colgaban dos grabados. Uno representaba un jarrón decorado con escenas amorosas, y el otro el friso de alguna construcción clásica. Junto a las litografías, suspendidos en la misma pared, se alineaban seis saxofones.

Clara Barcia, una de las agentes de la UIDC, recogía las impresiones digitales de unas copas abandonadas sobre la mesa del salón.

—Hola, Clara -saludó, acercándose a ella.

—Buenas tardes, inspector Caldas –contestó la chica irguiéndose—. Estoy terminando de registrar las huellas.

—No te levantes, por favor –Caldas acompañó la frase con un gesto de su mano, y miró a su alrededor—. ¿Qué tenemos?

—Asesinato, inspector –le informó ella—. Bastante feo.

Caldas asintió.

—¿Tú cómo vas?

Leo Caldas remarqua les haut-parleurs dans des petites boîtes métalliques réparties dans différents coins de la salle. Quelques étagères remplies de disques habillaient le mur postérieur.

Décorée au centre par un petit panier de fleurs séchées et entourée de quatre chaises aux dossiers hauts, la table à manger se trouvait dans la partie la plus éloignée de la fenêtre. Sur le mur face à la bibliothèque étaient accrochées deux gravures :<sup>21</sup> l'une représentait un vase décoré de scènes amoureuses, et la seconde une frise d'une quelconque construction classique. Près des lithographies, suspendus sur le même mur, s'alignaient six saxophones.

Clara Barcia, une des agents de la UIDC, relevait les empreintes digitales sur une des coupes abandonnées de la table du salon.

— Salut, Clara –il s'approcha d'elle.

— Bonjour, inspecteur Caldas –répondit la jeune femme en se redressant–. Je termine de relever les empreintes.

— Ne te lève pas, je t'en prie –Caldas accompagna sa phrase d'un geste de la main–. Qu'est-ce qu'on a ?

— Assassinat, inspecteur –informa-t-elle–. Plutôt moche.

Caldas acquiesça.

— Et toi, comment ça avance ?

---

<sup>21</sup> Jonction de deux phrases pour harmoniser la description du mur, pour lier ce mur où sont accrochées les gravures décrites.

—Estoy recogiendo bastantes muestras —dijo, señalando las bolsitas transparentes que había ido colocando en orden al pie de la pared—, pero nunca se sabe.

—¿Estás sola?

—No, hemos venido los cuatro —contestó, refiriéndose al equipo completo de la UIDC—, pero desde hace bastante rato solamente quedamos el doctor Barrio y yo. Él está en la planta inferior, en el dormitorio. Por aquí.

Clara Barcia dejó sobre la mesa la copa que estaba examinando, se puso en pie, y les indicó el camino descendiendo por una escalera de caracol. Leo Caldas la siguió.

—¿Usted no baja, agente? —Clara Barcia se dirigió a Estévez entre los listones de la escalera.

Leo se giró y vio a su adjunto contemplando el panorama desde el mirador del salón. Le sorprendía que el oficial implacable capaz de atemorizar al más duro delincuente pudiera deleitarse como un juglar admirando un paisaje.

Estévez bajó de tres ágiles brincos los peldaños de la escalera y colocó su corpachón tras el del inspector. La agente les facilitó dos pares de guantes de látex.

—¿Dónde está el cadáver? —preguntó Caldas.

— J’ai pas mal d’échantillons –elle indiqua les petits sacs plastiques qu’elle avait alignés en ordre le long du mur–, mais on se sait jamais.

— Tu es seule ?

— Non, on est venu tous les quatre –elle se référa à l’équipe complète de la UIDC–, mais depuis un petit moment, il n’y a plus que le docteur Barrio et moi. Il est à l’étage du dessous, dans la chambre. Par là.

Clara Barcia reposa sur la table la coupe qu’elle examinait, se releva et descendit l’escalier en colimaçon. Leo Caldas la suivit.

— Vous ne descendez pas, monsieur l’agent ? –s’adressa-t-elle à Estévez entre les barreaux de l’escalier.

Leo se retourna et vit son adjoint en train de contempler le panorama depuis la baie vitrée du salon. Quelle surprise que l’implacable policier, capable de terroriser le pire des délinquants, puisse jouir d’un paysage, tel un ménestrel.

Estévez descendit les escaliers en trois bonds agiles et installa sa masse derrière celle de l’inspecteur. L’agent Barcia<sup>22</sup> leur fournit deux paires de gants en latex.

— Où est le corps ? –demanda Caldas.

---

<sup>22</sup> Ajout du nom du personnage féminin. Puisqu’en espagnol, le mot « agente » peut être précédé de « la » ou « el » pour différent le sexe du personnage, ce n’est pas le cas en français. Le mot « agent » ne peut s’écrire avec un -e- final ni être précédé de « la » pour préciser le sexe. C’est pourquoi j’ai ajouté « Barcia » derrière « agent » en français afin de comprendre de quel agent il est question et ne pas confondre avec les deux autres agents masculins présents.

—Aquí dentro, en la cama —contestó Clara Barcia, abriendo la puerta de la única habitación del apartamento.

Rafael Estévez, luchando con los guantes que se resistían a deslizarse sobre sus manazas, abrió la boca por primera vez desde su entrada en la casa.

—¡La madre que me parió!

— Là-dedans, sur le lit – répondit Clara Barcia avant d’ouvrir la porte de la seule chambre de l’appartement.

Rafael Estévez, luttant avec les gants qui refusaient de s’enfiler, ouvrit la bouche pour la première fois depuis qu’il était entré dans la maison.

— Bordel de merde !

**Hallazgo. 1.** Descubrimiento, invento o encuentro. **2.** Lo que se halla, en especial si es de importancia.

El rostro horrorizado del hombre revelaba el sufrimiento que había padecido. Tenía las manos atadas al cabecero con una tela blanca, y su cuerpo desnudo estaba retorcido en una postura forzada. Una sábana lo tapaba desde la cintura hasta los pies.

Leo Caldas arrugó el rostro en un acto reflejo, cerrando las fosas nasales para repeler el golpe fétido de la carne putrefacta. Lo relajó al momento, al percatarse de que el cadáver era demasiado reciente para expeler olor a muerte.

Guzmán Barrio, el médico de la unidad forense que estaba realizando la exploración del cuerpo, se volvió al notar que entraban en la habitación.

—He tenido que comenzar sin vosotros, Leo —dijo señalando el reloj que se adivinaba bajo el guante.

—Lo siento, Guzmán —se disculpó el inspector—. Me han entretenido en la emisora hasta última hora. ¿Conoces a Rafael Estévez? —preguntó, girándose hacia su ayudante.

—Hemos coincidido en alguna ocasión en la comisaría —confirmó el doctor.

—¿Cómo va la disección? —preguntó Rafael.

—Va yendo.

—Ya —dijo Estévez. Luego añadió en voz baja—: Aquí siempre tan explícitos.

**Découverte. 1.** Trouvaille, invention ou rencontre. **2.** Ce que l'on découvre, spécialement si c'est un important.

Le visage horrifié de l'homme révélait la souffrance qu'il avait endurée. On avait attaché ses mains à la tête de lit avec un tissu blanc et son corps dénudé se tordait dans une posture forcée. Un drap le recouvrait de la taille jusqu'aux pieds.

Leo Caldas grimaça, par reflexe, fermant ses fosses nasales pour repousser le choc fétide de la chair en putréfaction. Il se détendit alors, s'apercevant que le cadavre était bien trop récent pour dégager une odeur de mort.

Guzmán Barrio, le médecin légiste de l'unité examinait le corps avant de noter leur apparition dans la chambre.

— J'ai dû commencer sans vous, Leo –il indiqua la montre qui se devinait sous le gant.

— Désolé, Guzmán –s'excusa l'inspecteur–. On m'a retenu à la radio jusqu'à la fin. Tu connais Rafael Estévez ? –demanda-t-il en se tournant vers son assistant.

— On s'est croisé à l'occasion au commissariat –confirma le docteur.

— Comment se passe la dissection ? –questionna Rafael.

— Elle se passe.

— Bien –lança Estévez. Puis il ajouta à voix basse–: toujours aussi clair ici.



El inspector Caldas se acercó a la cama y escrutó las manos del muerto, fuertemente anudadas al cabecero. Eran grandes pero delicadas, y presentaban un tono azulado que contrastaba con los brazos blancuzcos por la ausencia de sangre en la venas. De las marcas profundas en las muñecas se deducía que había intentado desatarse empleando hasta las últimas fuerzas.

—¿Sabemos quién es? —preguntó.

Fue Clara Barcia quien contestó:

—Luis Reigosa, treinta y cuatro años. Natural de Bueu. Se dedicaba a la música de manera profesional. Tocaba el saxofón. Conciertos, clases, todo eso... —explicó—. Vivía solo, tenía alquilado este apartamento desde hace un par de años.

Caldas experimentó un conocido sobresalto interior al escuchar aquella semblanza concisa.

Hasta su incorporación a la policía, el único cadáver que Leo Caldas había visto de cerca era el de su madre en el interior del ataúd. Ni siquiera había pedido verla, se había limitado a asentir cuando alguien sugirió la posibilidad de despedirse de ella.

L'inspecteur Caldas s'approcha du lit et scruta les mains du défunt, fortement nouées à la tête de lit. Elles étaient grandes mais délicates et affichaient une teinte bleutée, qui contrastaient avec les bras blanchâtres, à cause de l'absence de sang dans les veines. Les marques profondes sur les poignets laissaient deviner qu'il avait tenté de se détacher jusqu'à ses dernières forces.

— On sait qui c'est ?

Clara Barcia répondit<sup>23</sup> :

— Luis Reigosa, trente-quatre ans. Natif de Bueu. Il se dédiait professionnellement à la musique. Il jouait du saxophone. Des concerts, des cours, tout ça quoi... —expliqua-t-elle— Il vivait seul, il louait cet appartement depuis un ou deux ans.

Caldas ressentit un sursaut intérieur familial en entendant ce portrait aussi concis.

Jusqu'à son incorporation dans la police, l'unique cadavre que Leo Caldas avait vu de près était celui de sa mère dans son cercueil. Il n'avait même pas demandé à la voir, il s'était limité à un acquiescement quand quelqu'un suggéra la possibilité de lui dire adieu.

---

<sup>23</sup> On sait que le français utilise plus souvent la voix passive que l'espagnol. Dans le texte source, l'auteur a utilisé la voix passive pour indiquer quelle personne répond à la question posée. Traduire par du passif me semblait un peu lourd, puisque ce passif n'est, selon moi, qu'à titre indicatif, utiliser la voix active à cet endroit ne fait pas perdre l'information donnée : Clara Barcia répond à la question posée juste au dessus.

De repente fue alzado del suelo y se encontró en los brazos de alguien, como levitando, encaramado a la caja de madera oscura en la que reposaba el cuerpo inerte de su madre amortajada. Confundido, había mirado el rostro recubierto por una pátina extraña que le pareció de cera, y algunas de sus lágrimas habían estallado en el cristal que cerraba el féretro durante aquellos segundos escasos que recordaba como si hubiesen durado una eternidad. Su madre tenía los ojos cerrados, muy hundidos en sus cuencas, y los labios pálidos apenas se destacaban del resto de la cara, tan distintos de la tonalidad con que ella se había acicalado incluso en los últimos días de su enfermedad.

Durante años, esa imborrable imagen de cera le había visitado en sueños. También había recordado con frecuencia a su padre sentado en una esquina del velatorio, con el rostro devastado por el dolor, sin derramar una lágrima.

En la academia, tiempo después, cuando todavía era un aspirante a policía, asiduamente había oído advertencias al respecto de la crudeza de hallarse en primer plano ante una muerte violenta. Leo Caldas se había sentido temeroso pero expectante ante aquel futuro primer encuentro cara a cara con la muerte, incapaz de prever cuál sería su reacción.

La ocasión de comprobarlo había tenido lugar muy pronto, cuando en una de sus primeras guardias nocturnas había acompañado a un agente veterano al parque donde había aparecido apuñalado un vagabundo.

Il fut soudain levé du sol et se trouva alors dans les bras de quelqu'un, comme en apesanteur, juché au dessus de la boîte en bois sombre dans laquelle reposait le corps inerte de sa mère dans son linceul. Confus, il avait regardé ce visage recouvert d'une étrange patine semblable à de la cire, et quelques unes de ses larmes étaient venues s'éclater sur le verre qui fermait le cercueil durant ces petites secondes qui lui parurent une éternité. Les yeux de sa mère étaient fermés, enfoncés dans leurs orbites, et ses pâles lèvres se distinguaient à peine du reste du visage, si différentes de la teinte avec laquelle elle s'était pomponnée, même jusqu'aux derniers jours de sa maladie.

Des années durant, cette image indélébile de cire lui avait rendu visite en rêve. Il s'était aussi souvenu plusieurs fois de son père, assis dans un coin lors de la veillée funèbre, le visage dévasté par le chagrin, sans jamais verser une seule larme.

À l'académie, des années plus tard, quand il était encore aspirant policier, il avait régulièrement averti à propos de la difficulté à se trouver face à une mort violente. Leo Caldas s'était senti effrayé mais impatient à l'idée de cette future première rencontre, face à face avec la mort, incapable de prédire quelle serait sa réaction.

L'occasion d'essayer s'était présentée assez tôt, quand, lors d'une de ses premières tournées de nuit, il avait accompagné un vétéran au parc, où on avait trouvé un vagabond poignardé.

No sin cierta sorpresa, comprobó que el encuentro con el cadáver de aquel desconocido no le producía impresión alguna. Ni siquiera dudó al acercarse. Desde aquella primera vez, los muertos anónimos eran para Leo Caldas poco más que objetos sin dueño. Cuando se hallaba en la escena de un crimen se abstraía sin esfuerzo del hecho de que los restos hubiesen contenido el aliento de una vida, independientemente de que se tratase de un cadáver en descomposición o de un cuerpo todavía caliente. Se concentraba en obtener las pistas que pudieran ayudarle a determinar los motivos del fallecimiento, en buscar las piezas revueltas del puzzle que debía recomponer.

Sin embargo, era al revelársele la identidad de los muertos cuando sentía un estremecimiento íntimo; como si conociendo los nombres o algunos rasgos, aunque imprecisos, de sus vidas permitiese que aparecieran, junto a la materia de observación criminal, los seres humanos.

—¿Has dicho que vivía solo? —preguntó Caldas, que por el estado del cuerpo advertía que no llevaba demasiado tiempo sin vida.

La agente Barcia asintió.

—¿Cómo hemos sabido de su muerte? —preguntó extrañado por la rapidez con que habían dado con el cadáver.

Non sans surprise, il nota que la vue du cadavre de cet inconnu ne lui faisait absolument rien. Il n'hésita pas non plus à s'en approcher. Depuis cette première fois, les morts anonymes étaient pour Leo Caldas un peu plus que des objets sans propriétaire. Quand il était en présence d'une scène de crime, il faisait abstraction, sans effort, du fait que les restes auraient contenu un souffle de vie, qu'il s'agisse d'un cadavre en décomposition ou d'un corps encore chaud. Il se concentrait sur l'obtention des pistes qui l'aideraient à déterminer les causes de la mort, en quête des pièces d'un puzzle à reconstituer.

Néanmoins, il suffisait de lui révéler l'identité des morts pour qu'il ressente un frémissement intime ; comme si connaître les noms ou quelques caractéristiques, même imprécises, de leurs vies permettaient de faire apparaître, en plus de la matière criminelle à observer, les êtres humains.

— Tu as dit qu'il vivait seul ? —demanda Caldas, car l'état du corps révélait qu'il n'était pas mort depuis très longtemps.

L'agent Barcia confirma.

— Comment on a appris la mort ? —questionna-t-il, surpris par la rapidité avec laquelle ils avaient découvert le cadavre.

—Fue el guarda del puente quien nos avisó —respondió Clara Barcia—. El cadáver lo descubrió la mujer de la limpieza. Viene al piso dos veces por semana. La pobre señora apareció en la garita con un ataque de ansiedad tremendo por la impresión que le había producido el hallazgo. Le tuvieron que inyectar un sedante, así que va a ser necesario esperar hasta mañana para hablar con ella. El agente Ferro ha tomado nota de todo. Debe de estar ya en la central redactando el informe.

Caldas asintió. Lamentaba haber llegado tarde, sobre todo siendo la emisión de *Patrulla en las ondas* la causa de la demora.

—¿Cuándo calculas que le mataron? —inquirió el inspector.

—Ayer por la noche —aseguró Barrio—. Por la temperatura he estimado la hora de la muerte entre las siete y las doce de la noche de ayer. Hasta hacerle la autopsia no puedo concretar más.

—Si no me necesitan, yo vuelvo a lo mío —dijo Clara.

La agente salió del dormitorio y desapareció por la escalera de caracol. Leo permaneció en pie ante el muerto. No podía dejar de mirar sus ojos. Eran de un azul muy claro, estaban abiertos y parecían observarle con horror.

—¿Sabemos cómo murió? —interrogó Rafael Estévez dirigiéndose al doctor.

—¿Reigosa? —preguntó Guzmán Barrio.

—No, Lady Di —le cortó Rafael.

— C'est le garde du pont qui nous a prévenus –répondit Clara Barcia—. Le corps, c'est la femme de ménage qui l'a trouvé. Elle vient ici deux fois par semaine. La pauvre femme a débarqué dans la guérite en pleine crise d'angoisse, toute tremblante par l'impression que lui avait laissée la découverte. On a dû lui administrer un sédatif, du coup il va falloir attendre jusqu'à demain pour lui parler. L'agent Ferro a tout noté. Il doit déjà être en train de rédiger le rapport.

Caldas acquiesça. Il regrettait d'être arrivé si tard, surtout en sachant que c'était à cause de l'émission *Patrouille sur les ondes*.

— Quand estimes-tu qu'il a été tué ? –interrogea l'inspecteur.

— Hier soir –affirma Barrio— D'après la température, j'ai estimé l'heure du décès entre sept heures et dix heures hier soir. Jusqu'à l'autopsie, je ne peux rien dire de plus.

— Si vous n'avez plus besoin de moi, je retourne à mes affaires –dit Clara.

La jeune femme sortit de la chambre et disparut en haut de l'escalier en colimaçon. Leo demeura debout face au mort. Il ne pouvait s'empêcher de regarder ses yeux. Ils étaient d'un bleu très clair, grands ouverts et semblaient le regarder avec terreur.

— On sait de quoi il est mort ? –interrogea Rafael Estévez au docteur.

— Reigosa –demanda Guzmán Barrio.

— Non, Lady Di –interrompit Rafael.



—No le hagas caso, Guzmán, Rafael es así de simpático – intervino Leo Caldas, reprendiendo a su ayudante con una mirada censoria—. ¿Ya sabes cómo murió?

—La causa exacta todavía no la sé. Puedo aseguraros que esto tuvo mucho que ver –contestó, retirando la sábana que hasta entonces había ocultado el abdomen del muerto–, pero no soy capaz de ser mucho más preciso.

—¡Me cago en la leche! ¿Qué es eso que tiene ahí? –exclamó Estévez llevándose las manos a sus testículos y alejándose del cadáver.

—En eso estaba cuando entrasteis –dijo el médico–. Aún no sé con certeza de qué se trata.

El cuerpo del muerto mostraba una tumefacción enorme en la piel. El hematoma comenzaba en la mitad del abdomen y se extendía por las dos piernas. En una de ellas, la inquietante negrura llegaba hasta la rodilla.

De tan arrugada como aparecía la piel en toda la zona, Caldas tenía la sensación de hallarse ante cuero curtido en lugar de estar contemplando piel humana. Nunca antes había visto algo semejante. El doctor Barrio, a juzgar por el estupor con que examinaba el cuerpo, tampoco.

—Perdón, doctor, ¿ha dicho que el fiambre se llamaba Reigosa? –preguntó Estévez, acercándose a verlo mejor.

—Eso parece –concedió el médico.

— Ne fais pas attention Guzmán, Rafael est comme ça, sympathique –intervint Leo Caldas, réprimandant son assistant d’un regard accusateur–. Tu sais de quoi il est mort ?

— La cause exacte je ne la connais pas encore. Je peux te garantir que ça a un rapport avec ça –il retira le drap qui, jusqu’à présent, avait recouvert l’abdomen du mort– mais je ne peux pas être plus précis.

— Putain ! Qu’est-ce que c’est que ça ? –s’exclama Estévez s’empoignant les testicules et s’éloignant du cadavre.

— C’est là-dessus que j’étais quand vous êtes entrés –répondit le médecin–. Je ne suis pas encore certain de savoir de quoi il s’agit.

Une énorme tuméfaction se manifestait sur la peau du corps. L’hématome commençait au milieu de l’abdomen et s’étendait sur les deux jambes. Sur l’une d’elles, l’inquiétante noirceur atteignait même le genou.

Au vu de la peau visiblement ridée sur toute la zone, Caldas avait la sensation de se trouver face à du cuir tanné plutôt que de voir de la peau humaine. Il n’avait jamais rien vu de tel. Le docteur Barrio non plus, à en juger par sa stupeur au moment d’examiner le corps.

— Pardon, docteur, vous avez dit que le macchabée s’appelait Reigosa ? –interrogea Estévez qui s’approchait pour mieux voir.

— Apparemment –confirma le médecin.

—¿Y dónde tiene la picha este señor Reigosa, si no es indiscreción?

Barrio apoyó las pinzas en una pequeña protuberancia en medio del dantesco hematoma.

—¿Qué supones que es esta parte más negra?

Estévez se inclinó sobre la zona señalada por el doctor.

—¿Eso? —consultó sorprendido.

El doctor asintió, y Rafael Estévez miró incrédulo a su superior.

—¿Ha visto, inspector? Éste necesitaba las pinzas del doctor hasta para ir a mear.

Leo Caldas se acercó para inspeccionar mejor el cuerpo. Verdaderamente, las tumefacciones que había visto hasta entonces producían sensación de hinchazón. Si aquello era un sexo hinchado, no imaginaba el tamaño originario del pene de Reigosa. Le recordaba la monda vacía de un pequeño percebe: oscura y arrugada. Distinguió, negros como el resto, los testículos del saxofonista. Tenían el aspecto y el tamaño de dos uvas pasas. Se volvió hacia el médico, demandando más información.

—Me estoy volviendo loco tratando de adivinar el medio utilizado para deteriorarlo hasta este límite, pero no logro saber qué ocurrió.

— Et où est la bite de ce monsieur Reigosa, si ce n'est pas trop indiscret ?

Barrio appuya les pinces sur une petite protubérance au milieu du dantesque hématome.

— Vous pensez que c'est quoi cette partie noire ?

Estévez baissa la tête en direction de la zone indiquée par le docteur.

— Ça ? –consulta-t-il, surpris.

Le docteur opina et Rafael Estévez, incrédule, regarda son supérieur.

— Vous avez vu, inspecteur ? Ce mec avait besoin des pinces du docteur même pour aller pisser.

Leo Caldas s'approcha pour inspecter le corps de plus près. En réalité, les tuméfactions qu'il avait vues jusqu'à présent ressemblaient à une boursoufflure. Si cela était un sexe enflé, il n'imaginait pas la taille originale du pénis de Reigosa. Cela lui rappelait la coquille creuse d'un pouce-pied : sombre et ridée. Il distingua, noirs comme le reste les testicules du saxophoniste. Ils avaient la taille et l'aspect de deux raisins secs. Il s'adressa au médecin pour avoir plus d'informations.

— Je deviens fou à essayer de découvrir le moyen utilisé pour le détériorer à ce point là, mais je ne parviens pas à savoir ce qui s'est passé.

He pensado en fuego u otra forma de calor, pero luego he reparado en que la piel no aparece quemada, ¿veis? —dijo el doctor mientras movía el minúsculo miembro de Reigosa de un lado a otro—. Está todo cuarteado de un modo muy extraño. No he encontrado heridas ni sangre... Estoy por pensar que le vertieron algún tipo de sustancia abrasiva.

—Tuvo que sufrir dolores atroces —dijo Caldas, imaginando la escena planteada por Guzmán Barrio—. ¿Nadie escuchó nada? Por pocos vecinos que haya a estas alturas del año, alguien debió de oír sus gritos.

Barrio señaló un pedazo de cinta adhesiva y una húmeda esfera blanca colocados sobre la mesilla de noche, junto a la cama.

—Cuando lo encontramos tenía la boca tapada con esto —le explicó—. Le introdujeron la bola de algodón casi hasta la garganta, luego le sellaron los labios con la cinta. No existe modo de decir nada con todo esto en la boca.

Permanecieron callados, mirando al saxofonista muerto.

—Debió de ser horrible. ¿Has visto sus ojos? —el doctor Barrio rompió el silencio, queriendo saber si el inspector estaba tan impresionado como él.

Leo Caldas asintió y volvió a reparar en aquellos ojos que le habían conmovido desde el primer momento. De cerca, el impacto que producían era aún mayor. Mostraban el sufrimiento al que Reigosa había sido sometido con tanta crueldad, un tormento sordo sin siquiera la posibilidad de gritar para aliviarlo.

J'ai pensé au feu ou à toute autre forme de chaleur, mais je me suis rendu compte que la peau ne semble pas brûlée, vous voyez ? – expliqua le docteur en agitant le minuscule membre de Reigosa d'un côté puis de l'autre–. Il est étrangement veiné, je n'ai trouvé ni blessure, ni sang... Je pense qu'on lui a versé une quelconque substance abrasive.

— Il a dû atrocement souffrir –dit Caldas qui s'imaginait le décor planté par Guzmán Barrio–. Personne n'a rien entendu ? Parmi le peu de voisin qu'il y a à cette période de l'année, quelqu'un a bien dû entendre ses cris.

Barrio montra un bout de ruban adhésif et une sphère blanche et humide sur la table de chevet, près du lit.

— Quand on l'a découvert, il avait ça dans la bouche. On lui a introduit une boule de coton presque jusque dans la gorge, puis on a scellé ses lèvres avec du scotch. Il n'y a pas moyen de dire quoi que ce soit avec ça dans la bouche.

Ils demeurèrent silencieux, observant le saxophoniste mort.

— Ça a dû être horrible. Tu as vu ses yeux ? –le docteur rompit le silence pour savoir si l'inspecteur était aussi impressionné que lui.

Leo Caldas acquiesça et observa à nouveau ces yeux qui l'avaient touché depuis le premier instant. De près, l'impact qu'ils provoquaient était plus grand encore. Ils révélaient la souffrance que Reigosa avait subie avec tant de cruauté, une douleur sourde sans avoir la moindre possibilité de crier pour la soulager.

Recordaba haber leído una frase de Camus que decía algo así como que el ser humano nace, muere y no es feliz. A pesar de no conocerla, intuyó que aquella había sido la vida del hombre que yacía en la cama, lívido de muerte.

—Nunca había visto unos ojos así —dijo el inspector señalando la cara de Reigosa—. ¿No te parecen irreales?

—Sí —aseguró el doctor Barrio—, tanto que en un primer momento creí que eran lentes de contacto, pero son naturales. Tenía los ojos de ese color, como si fueran de agua.

La habitación de Reigosa era grande, limpia, llena de luz rojiza como el resto de la casa. Sobre el cabecero, en la pared, colgaba una lámina enmarcada, una reproducción del cuadro de Hopper *Habitación de hotel*. Caldas recordaba la pintura original. La había visto con Alba en el Museo Thyssen de Madrid. Le había deslumbrado la soledad de la mujer sentada en la cama, su belleza serena y su gesto triste. Ante la lámina, Caldas recuperó la sensación de que el pintor había profanado su intimidad al sorprenderla vestida con aquel camisón rosa y la maleta a medio deshacer. Se preguntaba si ellos, como Hopper, no estaban violando la intimidad de Reigosa.

La pared opuesta la ocupaba una cristalera. No era tan grande como la del salón, pero ofrecía vistas similares. Caldas no se acercó.

Il se souvenait avoir lu une phrase de Camus qui disait quelque chose comme quoi l'être humain naît, meurt et n'est pas heureux. En dépit de ne pas la connaître, il pressentit que cela avait été la vie de l'homme qui gisait sur le lit, livide de mort.

— Je n'avais jamais vu des yeux pareils –l'inspecteur désigna le visage de Reigosa—. Tu ne les trouves pas irréels ?

— Si –appuya le docteur Barrio—, tellement, que j'ai cru un instant que c'était des lentilles de contact, mais ils sont naturels. Il avait les yeux de cette couleur, comme s'ils étaient faits d'eau.

La chambre de Reigosa était grande, propre, emplie d'une lumière incandescente comme le reste de la maison. Au dessus de la tête de lit, sur le mur, il y avait un tableau encadré, une reproduction de l'œuvre de Hopper *Chambre d'hôtel*. Caldas se rappela la peinture originale. Il l'avait vu avec Alba au Musée Thyssen de Madrid. La solitude de la femme assise sur le lit l'avait éblouie, sa beauté sereine et son visage triste. Devant le tableau, Caldas ressentit de nouveau que le peintre avait profané son intimité en la surprenant vêtue d'une chemise de nuit rose et la valise à moitié défaits. Il se demandait si eux, comme Hopper, n'étaient pas en train de violer l'intimité de Reigosa.

Une porte vitrée occupait le mur d'en face. Pas aussi grand que celle du salon, mais elle offrait une vue semblable Caldas ne s'approcha pas.



Sobre la mesilla de noche, al otro lado del lecho, descansaba una fotografía enmarcada del muerto sosteniendo en sus manos un saxofón. Era el único retrato que Leo Caldas había visto en la casa.

Junto a la foto había dos libros colocados uno encima del otro. El de arriba, con una marca de lectura en una de sus más de setecientas páginas, era *Lecciones sobre la filosofía de la historia*. Caldas lo tomó en sus manos enguantadas y leyó en la contraportada el nombre del autor: «Georg Wilhelm Fiedrich Hegel (Stuttgart, 1770–Berlín, 1831)».

Estévez se le acercó desde atrás.

—*Lecciones sobre la filosofía de la historia* —leyó—. Hay que tener insomnio para leer eso en la cama sin quedarse dormido. ¿No le parece, inspector?

—Puede que lo tuviera precisamente para eso —contestó lacónicamente Leo Caldas.

El inspector lanzó otra mirada al cadáver, que permanecía atado al cabecero con los genitales descubiertos y horriblemente magullados. Pensó que era una muerte indigna de un músico aficionado a la filosofía. Dejó el grueso volumen de Hegel en la mesilla de noche y echó mano del otro libro: *El perro de terracota* de Andrea Camilleri.

No eran los únicos ejemplares que había en la estancia. En la pared más alejada de la puerta se alineaban varias repisas de madera repletas de libros.

Sur le chevet, de l'autre côté du lit, reposait une photo encadrée du mort tenant dans ses mains un saxophone. C'était l'unique portrait que Leo Caldas avait remarqué dans la maison.

Près de la photo, il y avait deux livres l'un sur l'autre. Celui du dessus, avec un marque page dans l'une de ses plus de sept cents pages, était *Leçon sur la philosophie de l'histoire*. Caldas le prit entre ses mains gantées et lut sur la quatrième de couverture le nom de l'auteur : « Georg Wilhelm Fiedrich Hegel (Stuttgart, 1770–Berlín, 1831) ».

Estévez s'avança derrière lui.

— *Leçon sur la philosophie de l'histoire*. Il faut être insomniaque pour lire ça au lit sans s'endormir. Vous ne trouvez pas, inspecteur ?

— Peut-être qu'il l'avait justement pour cela —répondit laconiquement Leo Caldas.

L'inspecteur lança un autre regard au cadavre, toujours attaché à la tête de lit, les parties génitales découvertes et horriblement meurtries. Il pensa que c'était une mort indigne pour un musicien féru de philosophie. Il reposa l'épais volume de Hegel sur la table de nuit et saisit l'autre livre : *Chien de faïence* de Andrea Camilleri.

Ce n'était pas les seuls exemplaires qu'on trouvait dans la pièce. Sur le mur opposé à la porte s'alignaient plusieurs étagères en bois remplies de livres.

Caldas recordaba las palabras de su padre cuando insistía en que a un hombre se le podía conocer por lo que bebe y por lo que lee. Le sorprendió encontrar casi exclusivamente novelas de género policíaco en la librería del músico: Montalbán, Ellroy, Chandler, Hammett...

—La secuencia de los hechos parece sencilla —pensó en voz alta Guzmán Barrio, quien continuaba examinando el cuerpo inerte de Luis Reigosa—. Unos tragos en el salón, bajan al dormitorio, sexo a discreción y, cuando el tipo está más confiado, su amante lo ata, lo amordaza y lo liquida. Me pregunto por qué diablos no utilizaría un método más simple para acabar con él. Esto —dijo, señalando el abdomen desfigurado de Reigosa—, lo que le hayan hecho, tuvo que resultar mucho más complejo, más aparatoso.

—¿Dice usted que echó un polvo con eso? —intervino Rafael Estévez, apuntando con su mano al pene diminuto del muerto.

—Rafa, hazme un favor: ve a dar una vuelta por el salón a ver qué encuentras —le pidió Caldas, señalando la puerta del dormitorio.

Cuando Estévez desapareció escaleras arriba, el inspector se volvió hacia el médico.

—Guzmán, ¿crees de verdad que mantuvo relaciones? —preguntó, sabiendo que de ser así se abriría la principal vía de investigación.

El doctor hizo oscilar su cabeza en un movimiento ambiguo, un balanceo que no llegaba a significar un sí ni un no.

Caldas se souvint des mots de son père quand il affirmait qu'on pouvait connaître un homme en regardant ce qu'il boit et ce qu'il lit. Il fut surpris de trouver, presque exclusivement, des romans policiers dans la bibliothèque du musicien : Montalbán, Ellroy, Chandler, Hammett...

— L'enchaînement des faits paraît simple – Guzmán Barrio pensa à voix haute en examinant le corps inerte de Luis Reigosa—. Quelques verres dans le salon, ils descendent dans la chambre, sexe à volonté, et quand le type est le plus en confiance, son amante l'attache, le bâillonne et le liquide. Je me demande pourquoi diable elle n'utiliserait pas un moyen plus simple pour en finir avec lui. Ça– il signala l'abdomen défiguré de Reigosa–, ce qu'on lui a fait, a dû être beaucoup plus complexe, plus spectaculaire.

— Vous dites qu'il a tiré un coup avec ça ? – intervint Rafael Estévez, pointant du doigt le minuscule pénis du défunt.

— Rafa, rends-moi service : va faire un tour dans le salon pour voir si tu ne trouves pas quelque chose –le somma Caldas qui lui montra la porte de la chambre.

Une fois Estévez disparu en haut des marches, l'inspecteur revint vers le médecin.

— Guzmán, tu crois vraiment qu'il a eu un rapport sexuel ? – il sut que si c'était le cas, la principale voie de l'enquête s'ouvrirait alors.

Le docteur bougea la tête avec tant d'ambiguïté que le balancement ne permettait pas de dire si c'était un oui ou un non.

—No puedo estar seguro, pero en una primera exploración parece posible. Al menos, no considero que sea algo que pese a la apariencia de su miembro deba descartar —explicó, señalando los genitales de Luis Reigosa—. De cualquier modo, para confirmar una cosa u otra tengo que hacerle un examen completo en la sala de autopsias. Pásate por allí mañana, si quieres. Hoy todavía no se puede desechar ninguna posibilidad —concluyó el médico.

En el reconocimiento preliminar, Guzmán Barrio no había encontrado marcas de violencia, más allá de las situadas en la zona genital y en la piel de las muñecas. El doctor sólo atribuía las primeras al asesino. Consideraba, al igual que el inspector, que las rozaduras de las manos habían sido producidas por el propio Reigosa en un esfuerzo desesperado por soltarse.

Guzmán Barrio había apuntado a un crimen pasional y todos los indicios parecían confirmarlo. La estancia no presentaba el desorden que habitualmente sucede a una pelea, y tomaba vigor la teoría de que el muerto no había sido atado a la fuerza. El inspector pensaba que Reigosa conocía al asesino, o al menos que éste no había despertado sus sospechas. Era lógico pensar que no se habría dejado atar si hubiese sentido el peligro.

—¿Tendrás algo por la mañana? —preguntó Leo impaciente.

—¿Puedes pasar hacia el mediodía?

— Je n'en suis pas sûr, mais à première vue, cela semble possible. Du moins, je ne crois pas que cela soit quelque chose que l'on doive écarter, malgré l'état de son membre –expliqua-t-il en montrant les parties génitales de Luis Reigosa—. Quoiqu'il en soit, pour confirmer telle ou telle chose, je dois lui faire à un examen complet en salle d'autopsie. Passe me voir demain, si tu veux. Aujourd'hui on ne peut écarter la moindre possibilité –conclut le médecin.

Durant l'examen préliminaire, Guzmán Barrio n'avait pas trouvé d'autres marques de violence à part celles situées dans la zone génitale et sur les poignets. Le docteur attribuait les premières à l'assassin. Il considérait, comme l'inspecteur, que les égratignures des mains avaient été produites par Reigosa lui-même, lors d'un effort désespéré pour s'échapper.

Guzmán Barrio avait supposé un crime passionnel et tous les indices semblaient le confirmer. Dans la pièce, il n'y avait aucun désordre caractéristique après une bagarre et cette théorie soutenait que le mort n'avait pas été attaché de force. L'inspecteur jugeait que Reigosa connaissait l'assassin, ou au moins que ce dernier n'avait pas éveillé le moindre soupçon. Il était logique de penser qu'il ne se serait pas laissé attacher s'il avait senti le danger.

— Tu auras quelque chose demain matin ? –interrogea Leo, impatient.

— Tu peux passer vers midi ?

El inspector se acercó a la mesilla de noche y observó la fotografía ubicada sobre ella. Desmontó el marco de madera y liberó el retrato. En él, Reigosa sonreía acariciando el saxofón, como si fueran una pareja de adolescentes enamorados. Los ojos azules del músico muerto, casi transparentes contemplados al natural, aparecían de un color gris muy claro en la fotografía en blanco y negro.

—Guzmán, me llevo esto —dijo, guardándose el retrato en el bolsillo interior de su chaqueta.

Antes de abandonar el piso inferior, Leo se acercó a inspeccionar el cuarto de baño. Era de mármol blanco, con grifos de diseño y una gran bañera de hidromasaje. Las toallas, también blancas, estaban limpias y colocadas en su sitio. Pensando que no era poco lujo para un saxofonista de club, subió de vuelta al salón. De haber cabellos en el suelo, restos de orina en el retrete o cualquier otro rastro que pudiera ayudarles a identificar al asesino, no escaparía al trabajo metódico de la UIDC.

En el piso superior, Estévez miraba por la ventana mientras Clara Barcia había trasladado su búsqueda sistemática de rastros a la alfombra. Había encendido todas las luces y colocado unos hilos dividiéndola en cuadros. Las muestras recogidas en cada uno de ellos eran introducidas en bolsas y marcadas convenientemente.

L'inspecteur s'approcha de la table de nuit et considéra la photo qui s'y trouvait. Il retira le cadre en bois et libéra le portrait ; il montrait Reigosa souriant et caressant le saxophone, on aurait dit un couple d'adolescents amoureux. Les yeux bleus du musicien mort, presque transparents quand on les contemplait au naturel, devenaient gris très clair sur la photo en noir et blanc.

— Guzmán, je prends cela avec moi —il introduisit le portrait dans la poche intérieure de sa veste.

Avant de quitter le niveau inférieur, Leo s'avança vers la salle de bain pour l'inspecter. Elle était en marbre blanc, avec des robinets design et une grande baignoire hydromassante. Les serviettes, blanches également, étaient propres et rangées à leur place. Pensant que ce n'était pas un petit luxe pour un saxophoniste de bar, il regagna le salon. Des cheveux sur le sol, des restes d'urine dans la cuvette ou n'importe quelle autre trace qui pourrait les aider à identifier l'assassin, rien n'échapperait au travail méthodique de la UIDC.

Au niveau supérieur, Estévez regardait par la fenêtre pendant que Clara Barcia avait reporté sa recherche systématique de preuves sur le tapis. Elle avait allumé toutes les lumières et tendu quelques fils qui le divisaient en plusieurs carrés. Les indices repérés dans chacun d'eux avaient été introduits dans des sachets et convenablement annotés.



Caldas reparó en los vasos que reposaban sobre la mesa baja. Las bebidas corroboraban la idea de que Luis Reigosa había tenido compañía conocida o, cuando menos, no lo habían tomado por sorpresa. Acercó la nariz a una de las copas y aspiró nítidamente el aroma seco y penetrante de la ginebra. Se fijó en el cristal, intentando encontrar marcas de labios, y distinguió un leve resto rosáceo de carmín en el borde.

—¿Has visto si también hay huellas en las botellas? —preguntó a la agente de la UIDC.

—Están en la cocina, inspector —dijo Clara, asintiendo.

Leo Caldas buscó la cocina sin éxito.

—Es ésta —Clara Barcia se levantó, descorrió la puerta que Leo había supuesto de un armario, y una pequeña cocina se asomó al salón—. Se llaman cocinas americanas. Si no se guisa demasiado están bien, porque casi no ocupan espacio.

Caldas se acercó, pero Clara Barcia lo detuvo.

—Perdone, inspector. Hay bastantes huellas en la cocina que aún no he tenido tiempo de examinar.

—Por supuesto —dijo, retirándose para permitir a Clara cerrar de nuevo la puerta. Conocía su meticulosidad a la hora de inspeccionar las zonas sensibles de un crimen, y no le molestó que una agente de menor rango refrenara su curiosidad. Al contrario, internamente celebraba contar con la competencia de Clara Barcia en la investigación. Valoraba su capacidad de observación y su ilimitada paciencia para recuperar hasta el rastro más nimio.

Caldas observa les verres posés sur la table basse. Les boissons confirmaient l'idée que Luis Reigosa avait accueilli une compagnie déjà connue, ou du moins, on ne l'avait pas pris au dépourvu. Il approcha son nez d'une des coupes et inspira précisément le parfum sec et pénétrant du gin. Il examina le verre essayant d'y trouver quelques traces de lèvres et distingua une légère marque rosacée de rouge à lèvres sur le bord.

— Tu as regardé s'il y avait des traces sur les bouteilles ? — demanda-t-il à l'agent de la UIDC.

— Elles sont dans la cuisine, inspecteur — approuva Clara.

Leo Caldas chercha la cuisine, sans succès.

— C'est ici — Clara Barcia se leva, tira une porte que Leo avait supposé être celle d'une armoire, et une petite cuisine se montra au salon—. Ce sont des cuisines américaines. Si on ne cuisine pas beaucoup, elles sont bien parce qu'elles ne prennent pas de place.

Caldas s'avança jusqu'à ce que Clara Barcia l'arrête.

— Excusez-moi, inspecteur. Il y a pas mal de marques dans la cuisine que je n'ai pas encore eu le temps d'examiner.

— Évidemment — il se retira pour laisser Clara refermer la porte. Il connaissait sa méticulosité quant à l'inspection des zones sensibles d'un crime, et qu'un agent de grade inférieur refrène sa curiosité ne le dérangea pas. Au contraire, il se réjouissait de pouvoir se fier à la compétence de Clara Barcia lors d'enquêtes. Il appréciait son sens de l'observation et son immense patience pour récolter l'indice le plus insignifiant.

El inspector se acercó a los saxofones que se alineaban colgados en la pared. El más antiguo era el mismo que sostenía Luis Reigosa en la fotografía que ahora albergaba el bolsillo interior de su chaqueta. Caldas le pasó el dorso de la mano por el frío lomo metálico, como dándole el pésame.

En la estantería de obra del salón se apilaban cientos de discos compactos, prácticamente todos de jazz, sobre cinco grandes baldas. Los de la repisa superior eran de vocalistas femeninas, y los que ocupaban las tres siguientes constituían una colección admirable dedicada por completo a saxofonistas. Junto a muchos nombres desconocidos, el inspector descubrió otros que le resultaban muy familiares, como Sonny Rollins, Lester Young o Charlie Parker

En el estante inferior se habían dispuesto multitud de partituras. Leo Caldas escogió una al azar, que resultó ser *Stella by Starlight* para saxo tenor, de Victor Young. Conocía aquella pieza, la tenía en casa en una versión de Stan Getz.

L'inspecteur se dirigea vers les saxophones accrochés en rang sur le mur. Le plus vieux était celui que Luis Reigosa tenait sur la photo qu'accueillait à présent la poche intérieure de sa veste. Caldas passa le dos de sa main sur la surface<sup>24</sup> métallique froide, comme pour lui présenter ses condoléances.

Au salon, sur l'étagère des œuvres<sup>25</sup> s'empilaient des centaines de disques, quasiment tous de jazz, le tout sur cinq grands rayons. Ceux de la tablette supérieure étaient de chanteuses et ceux qui occupaient les trois suivantes constituaient une admirable collection entièrement dédiée à des saxophonistes. Aux côtés de nombreux noms inconnus, l'inspecteur en trouva quelques autres qui lui semblaient plutôt familier, comme Sonny Rollins, Lester Young ou Charlie Parker.

Sur l'étagère inférieure étaient disposées une multitude de partitions. Leo Caldas en saisit une au hasard : *Stella by Starlight* pour saxophone ténor, de Victor Young. Il connaissait ce morceau, mais la version qu'il avait chez lui était la version de Stan Getz.

---

<sup>24</sup> Dans cette phrase, en espagnol, on peut lire « dorso » et « lomo » qui ont à eux deux la même traduction française « dos ». Or je ne pouvais utiliser ce même mot deux fois sans faire une répétition maladroite. J'ai opté pour un changement de « lomo » en « surface », terme plus général qui s'adapte à l'objet et à sa matière.

<sup>25</sup> Modulation de syntaxe. En traduisant littéralement « sur l'étagère d'œuvres du salon », on peut comprendre qu'il y a d'autres étagères dans d'autres pièces de l'appartement. J'ai donc mis le complément d'objet de lieu en début de phrase, pour indiquer que cette seule étagère est bien dans le salon.

Pese a no comprender el lenguaje musical, pasó las hojas desgastadas del cuaderno mirando los símbolos que se retorcían sobre las líneas del pentagrama, y tarareó para sí la melodía. Recordaba con añoranza las tardes de domingo bautizadas por Alba como "de letras y música" en las que algunos de aquellos intérpretes les habían hecho compañía mientras ellos, en pijama, leían recostados en el sofá.

—¿Ha visto los discos, jefe? —preguntó Rafael Estévez, todavía plantado ante el mirador.

Caldas asintió.

—Nuestro amigo del micropene a la parrilla debía de ser marica, ¿no cree?

—¿A qué viene eso?

—No me malinterprete, jefe. A mí me da igual con quién se acueste cada uno, estamos en un país libre.

—No hace falta que te excuses —dijo el inspector animándole a continuar.

—Pues sólo tiene que ver todos esos discos tan raritos, los cuadros de allí enfrente o el que hay colgado encima de la cama para darse cuenta de que el músico perdía aceite —expuso el agente.

Caldas devolvió al estante inferior la partitura que aún sostenía en la mano:

—Hombre, sólo por eso...

—¿Sólo por eso? —repitió Estévez—. ¿Y qué esperaba usted, inspector, el póster de un efebo enseñando las pelotas?

Malgré son ignorance du langage musical, il feuilleta les pages usées du cahier, observant les symboles qui se tordaient sur les lignes de la portée ; il se fredonna la mélodie. Il se rappelait avec nostalgie les après-midis dominicales baptisées par Alba « paroles et musique » durant lesquelles quelques uns de ces interprètes leur avaient tenu compagnie pendant qu’eux, en pyjama, lisaient, assis sur le canapé.

— Vous avez vu les CD, chef ? –interrogea Rafael Estévez, toujours planté devant la baie vitrée.

Caldas acquiesça.

— Notre ami au micropénis grillé devait être une pédale, non ?

— Qu’est-ce qui te fait dire ça ?

— Ne me faites pas dire ce que je n’ai pas dit, chef. Moi je m’en fous de qui couche avec qui, on est dans un pays libre.

— Tu n’as pas besoin de t’excuser –l’inspecteur lui fit signe de continuer.

— Ben il y a qu’à voir tous ces disques bizarres, les tableaux d’en face ou celui accroché au dessus du lit, pour se rendre compte que le musicien ne tournait pas rond –exposa l’agent.

Caldas remis la partition qu’il avait encore dans la main sur l’étagère inférieure :

— Vraiment, juste pour cela...

— Juste pour cela ? –répéta Estévez -. Et vous vous attendiez à quoi, inspecteur, le poster d’un ado qui montre ses burnes ?

El inspector se percató de que su ayudante no había visto las marcas de carmín en las copas, pero prefirió callarse en lugar de contradecirle cuando vio a la agente Barcia observando de reojo a Estévez.

—Déjalo, Rafa —masculló, presintiendo que, si le daba oportunidad de ahondar en su razonamiento, se acrecentarían entre sus compañeros las murmuraciones sobre su personalidad.

Clara Barcia terminó de escrutar uno de los cuadrados que sus hilos formaban en el suelo y se acercó a la siguiente fracción de alfombra, la más próxima al equipo musical. Al agacharse, pulsó involuntariamente el interruptor de la cadena. Una voz cálida de mujer sonó desde todos los rincones del salón.

*Day in, day out.*

*That same old voodoo follows me about.*

La joven buscó sin éxito el interruptor que detendría la música.

—Perdón, perdón —se excusó, ruborizada por su torpeza.

—Por mí puedes dejarla —dijo Caldas, restando importancia al asunto.

—¿Qué es? —gruñó Estévez.

L'inspecteur se rendit compte que son adjudant n'avait pas vu les traces de rouge à lèvres sur les verres, cependant il préféra se taire plutôt que de le contredire quand il aperçut l'agent Garcia qui observait Estévez du coin de l'œil.

— C'est bon, Rafa —marmonna-t-il, pressentant que, s'il lui donnait l'occasion d'aller plus loin dans son raisonnement, les rumeurs sur sa personnalité ne feraient qu'accroître parmi ses collègues.

Clara Barcia termina de scruter un des carrés que ses fils formaient sur le sol et s'approcha de la section suivante du tapis, la plus proche de la chaîne hifi. Alors qu'elle se baissa, elle appuya involontairement sur le bouton de la chaîne. Une voix chaude féminine résonna dans tous les coins du salon.

*Day in, day out.*

*That same old voodoo follows me about.*

La jeune femme chercha, en vain, le bouton qui arrêterait la musique.

— Pardon, pardon —s'excusa-t-elle, rouge de honte.

— Pour moi, tu peux la laisser —Caldas signala qu'il n'y avait rien de grave.

— Qu'est-ce que c'est ? —ronchonna Estévez.



—Billie Holiday —dijo el inspector yendo hasta el equipo de música y subiendo el volumen. Clara sonrió y se arrodilló de nuevo en el cuadrado que los hilos delimitaban en la alfombra.

*That same old pounding in my heart,  
whenever I think of you.  
And baby I think of you  
day in and day out.*

Estévez volvió a la ventana, hacia el paisaje que le había permitido olvidar los genitales del muerto.

—¿Sabe qué es lo que más me gusta de esta torre, inspector?

—¿Que desde aquí no se ve la torre? —contestó Caldas, sin acercarse a la ventana.

Estévez se quedó callado, y Billie Holiday volvió a llorar.

When there it is, day in, day out.

— Billie Holiday —l’inspecteur se dirigea vers la stéréo et monta le son. Clara sourit et s’agenouilla de nouveau près du carré délimité par les fils sur le tapis.

*That same old pounding in my heart,  
whenever I think of you.  
And baby I think of you  
day in and day out.*

Estévez retourna à la fenêtre, face au paysage qui lui avait permis d’oublier les parties génitales du mort.

— Vous savez ce que j’aime le plus dans cette tour, inspecteur ?

— Que d’ici on ne voit pas la tour ? —répondit Caldas sans s’approcher de la fenêtre.

Estévez demeura silencieux et Billie Holiday se remis à pleurer.

When there it is, day in, day out.

**Retraer. 1.** Llevar hacia dentro o hacia atrás, ocultar o apartar. **2.** Convencer o disuadir de algo. **3.** Apartarse del trato con los demás. **4.** Dejar de exteriorizar alguien sus sentimientos.

La claridad de la mañana entraba por una ventana llenando de luz la sala de la comisaría. Aquel 13 de mayo tocaba verano. Rafael Estévez repasaba sentado los papeles que tenía en la mano. La mujer, callada, le miraba desde el otro lado de la mesa.

—María de Castro Raposo, vecina de Canido, Vigo, viuda, sesenta y cuatro años.

—Escasos —matizó ella.

—¿Eso es más de sesenta y cuatro o menos de sesenta y cuatro? —preguntó Estévez.

El inspector Caldas, que permanecía en pie escrutando el contenido de una carpeta, terció:

—Rafael, por favor, céntrate en la declaración.

El enorme ayudante obedeció tras dar un suspiro profundo.

—María, usted ha declarado que ayer, 12 de mayo, llegó a casa de don Luis Reigosa como todos los días, a eso de las tres de la tarde, y abrió la puerta con su llave. Según consta en su declaración, la mencionada llave se la habría facilitado el propio señor Reigosa hace unos dos años, fecha aproximada en que usted comienza a trabajar para él.

**Rétracter.** 1. Tirer en arrière, rentrer ou dissimuler. 2. Changer d'avis sur quelque chose. 3. S'effacer par rapport aux autres. 4. Censurer quelqu'un, le retrancher.

La clarté matinale traversait la fenêtre pour remplir de lumière la salle du commissariat. Ce 13 mai était digne d'un été. Rafael Estévez, assis, relisait les papiers qu'il avait dans la main. La femme, silencieuse, le regardait depuis l'autre côté de la table.

— María de Castro Raposo, habitant à Canido, Vigo, veuve, soixante-quatre ans.

— Environ –nuança-t-elle.

— C'est-à-dire plus de soixante-quatre ans ou moins de soixante-quatre ans ? –demanda Estévez.

L'inspecteur Caldas, debout derrière, examinant le contenu d'une chemise, intervint :

— Rafael, contente-toi de prendre la déclaration, s'il-te-plait.

L'énorme adjudant soupira profondément et obéit.

— María, vous avez déclaré qu'hier, le 12 mai, vous êtes arrivée au domicile de monsieur Luis Reigosa, comme tous les jours, vers trois heures de l'après-midi et que vous avez ouvert la porte avec votre clé. Comme il figure sur votre déclaration, la dite clé vous aurait été donnée par monsieur Reigosa lui-même il y a environ deux ans, date approximative à laquelle vous avez commencé à travailler pour lui.

El agente hizo una pausa para requerir la conformidad de la mujer. Ella le devolvió una señal con la cabeza que el agente interpretó como un asentimiento.

—Ascendió al piso superior, que es el que usted suele limpiar en primer lugar —continuó leyendo Estévez—, ¿esto es así?

—Según. Unas veces sí y otras veces no.

—Ya —dijo Rafael Estévez mirando fijamente a la mujer—. ¿Pero generalmente limpia usted el piso superior en primer lugar?

—Muchas veces sí.

Estévez comenzaba a acalorarse.

—Señora, vamos a ver si nos aclaramos usted y yo. ¿Limpió en primer lugar el piso superior de la casa el día que encontró muerto a don Luis Reigosa?

—Ya le he contestado que sí, agente. Le entiendo igual si no me levanta la voz —añadió, llevándose una mano a la oreja.

—¿Acaso estoy levantando yo la voz? —Estévez buscó al inspector con la mirada

Leo Caldas pidió a su ayudante que bajara el tono. No dejaba de sorprenderle la facilidad con que el agente perdía los estribos, sin apenas necesidad de incitarlo.

L'agent marqua une pause pour obtenir confirmation de la femme. Elle lui fit un signe de la tête que l'agent interpréta comme une confirmation.

— Vous êtes montée au niveau supérieur, que vous avez l'habitude de nettoyer en premier –Estévez continua de lire–, c'est ça ?

— Ça dépend. Quelques fois oui et quelques fois non.

— Bien –Rafael Estévez fixa la femme–. Mais généralement vous faites le ménage à l'étage supérieur en premier ?

— La plupart du temps, oui.

Estévez commençait à s'échauffer.

— Madame, voyons si nous nous comprenons, vous et moi. Vous avez nettoyé en premier lieu l'étage supérieur du logement le jour où vous avez découvert Luis Reigosa mort ?

— Je vous ai dit que oui, monsieur l'agent. Je vous comprends aussi bien quand vous n'élevez pas la voix –ajouta-t-elle en levant une main vers l'oreille.

— Moi j'élève la voix ? –Estévez chercha l'inspecteur du regard.

Leo Caldas demanda à son adjudant de baisser le ton. La facilité avec laquelle l'agent perdait les pédales, sans à peine avoir besoin de l'inciter, ne cessait de le surprendre.

—A ver si podemos avanzar —Estévez se volvió a sus papeles —. Fue una media hora después de entrar en la vivienda, al abrir la puerta del dormitorio para proceder a limpiarlo, cuando encontró al fallecido señor Reigosa amordazado y atado al cabecero de su cama. En ese momento usted salió de la casa para pedir auxilio.

El agente hizo una nueva pausa para mirar a la mujer y obtener su confirmación.

—¿Fue así? —preguntó.

María de Castro parecía tener más interés por el suelo, hacia el que había desviado la vista, que por la cuestión que le planteaba el policía.

—¿Fue así? —volvió a preguntar Estévez elevando la voz.

La mujer le miró en silencio.

—Que si fue así como sucedió —repitió Estévez, dispuesto a no continuar hasta haber obtenido una respuesta.

—Más o menos —contestó María de Castro.

—¿Más o menos qué? ¿Sucedio o no sucedio como le estoy diciendo? —se empeñó en saber Estévez, cada vez más impaciente.

—Pudo ser aproximadamente como dice usted —dijo, al fin, María de Castro.

—¿Cómo que pudo ser aproximadamente? Ésta es su declaración —Estévez buscó el primer párrafo en la hoja, lo señaló airadamente y leyó —: ¿Es usted María de Castro Raposo, vecina de Canido, Vigo, viuda?

— Bon, continuons –Estévez retourna à ses papiers–. C’est une demi-heure après être entrée dans le logement, en ouvrant la porte de la chambre pour la nettoyer, que vous avez découvert le défunt monsieur Reigosa bâillonné et attaché à la tête de lit. À ce moment-là vous êtes sortie de l’appartement pour demander de l’aide.

L’agent marqua une nouvelle pause et regarda la femme pour obtenir sa confirmation.

— C’était ça ? –demanda-t-il.

María de Castro semblait plus intéressée par le sol, vers lequel elle détournait le regard, que par la question posée par le policier.

— C’était ça ? –redemanda Estévez en élevant la voix.

La femme le regarda, silencieuse.

— Ça s’est bien passé comme ça –répéta Estévez, disposé à ne pas continuer sans avoir obtenu de réponse.

— Plus ou moins –répondit María de Castro.

— Plus ou moins quoi ? Ça s’est passé ou ne s’est pas passé comme je suis en train de le dire ? –Estévez, de plus en plus impatient, s’entêta pour savoir.

— Ça a pu se passer à peu près comme vous le dites –dit, enfin, María de Castro.

— Comment ça à peu près ? Ceci est votre déclaration – Estévez rechercha le premier paragraphe de la feuille ; exaspéré, il la signala et la lut– : C’est bien vous María de Castro, Raposo, habitant à Canido, Vigo, veuve ?



—Agente... —le reprendió Caldas.

—Inspector, sólo pretendo que la señora me diga si fue así, coño. Ni que le estuviera haciendo preguntas con truco.

—Fue, fue. Más o menos fue como pone ahí —dijo María.

—Pues dígalo de una maldita vez, es lo único que le estoy pidiendo.

La mujer se encogió de hombros.

—Entonces, también confirma que salió de la casa en busca del conserje y, al no encontrarlo, acudió a la garita situada a la entrada de la isla para avisar al guarda que vigila el acceso desde el puente —continuó Estévez, dejando caer los papeles sobre la mesa al concluir—. ¿Es así?

Un leve balanceo de cabeza fue toda la respuesta que obtuvo, pero el policía interpretó el ademán afirmativamente y preguntó:

—María, ¿vio algo en la casa que le pareciera fuera de lo normal?

—¿Fuera de lo normal?

—Sí, sí, fuera de lo normal —repitió Estévez, irritado—. Al margen de encontrarse al señor Reigosa muerto, quiero decir. ¿Vio en la casa algo atípico, extraño, raro, curioso, alguna cosa que le llamara la atención? ¿Vio algo así?

— Monsieur l'agent... –le reprit Caldas.

— Inspecteur, je veux seulement que madame me dise si ça s'est passé comme ça, merde. Mes questions ne sont pas piégées.

— Oui, oui. Plus ou moins comme vous le mettez –fit María.

— Et bien dites-le une bonne fois pour toute, c'est tout ce que je vous demande.

La femme haussa les épaules.

— Alors, confirmez-vous que vous êtes sortie de l'appartement à la recherche du concierge, et, comme vous ne le trouviez pas, vous vous êtes rendue à la guérite, située à l'entrée de l'île, pour alerter le vigile qui surveille l'accès depuis le pont – poursuivit Estévez en laissant tomber les papiers sur la table avant de conclure—. C'est ça ?

Il n'obtint qu'un bref hochement de tête pour réponse, mais le policier interpréta son geste comme une affirmation et demanda :

— María, avez-vous vu quelque chose qui vous ait paru anormal ?

— Anormal ?

— Oui, oui, anormal –répéta Estévez, agacé—. En dehors de vous retrouvez face à monsieur Reigosa mort, je veux dire. Avez-vous vu, dans l'appartement, quelque chose d'inhabituel, étrange, bizarre, curieux, n'importe quoi qui ait attiré votre attention ? Avez-vous vu quelque chose comme ça ?

—Pues no sé —dudó María de Castro—. Que me llamara la atención, lo que se dice llamar... pues pienso que no.

Rafael Estévez se dio la vuelta buscando a su superior, que continuaba de pie, con la espalda apoyada en la pared más alejada de la mesa.

—Inspector, cuando esta señora me dice «pienso que no», ¿quiere decir «no»?

—Efectivamente —contestó ella.

Estévez se volvió hacia la mujer, que le sostuvo la mirada apenas unos segundos y luego desvió la vista con desdén hacia la ventana.

—Va a ser mejor que continúe usted, jefe —se rindió el agente, poniéndose en pie.

El inspector asintió y dio unos pasos por la sala sosteniendo la carpeta en una mano y el segundo cigarrillo del día en la otra. Como la mujer no reparaba en su presencia, se acercó a la ventana interponiéndose entre ella y la luz de la mañana.

—María, esto de aquí es el informe lofoscópico —dijo con voz pausada, mostrándole la carpeta.

—¿El qué?

— Et bien, je ne sais pas –María de Castro douta–. Qui ait attiré mon attention, ce qu'on entend par attirer... bien, je ne pense pas.

Rafael Estévez se retourna et chercha son supérieur, toujours debout, adossé au mur le plus éloigné de la table.

— Inspecteur, quand cette dame me dit « je ne pense pas », ça veut dire « non » ?

— En effet –répondit-elle.

Estévez se retourna vers la femme, qui soutint son regard quelques secondes avant de détourner les yeux, dédaigneusement, vers la fenêtre.

— Il vaudrait mieux que vous continuiez, chef –abandonna l'agent en se levant.

L'inspecteur acquiesça et fit quelques pas dans la pièce<sup>26</sup>, le dossier dans une main et la deuxième cigarette de la journée dans l'autre. Puisque la femme ne remarquait pas sa présence, il s'approcha de la fenêtre et s'interposa entre elle et la lumière matinale<sup>27</sup>.

— María, ceci est le rapport lophoscopique –dit-il d'une voix calme en lui montrant le dossier.

— Le quoi ?

---

<sup>26</sup> Sans poser de soucis de compréhension, je fais ici l'allègement du verbe « sostener », sans lequel on entend bien que Caldas a un objet dans chaque main.

<sup>27</sup> Le substantif espagnol « del día » devient adjectif « matinale » en français, pour avoir une tournure plus poétique et plus légère à la lecture que le serait « la lumière du matin ».

—El informe de las impresiones digitales. La técnica que nos permite registrar las huellas que se localizan en un determinado lugar.

La mueca en la cara de María de Castro traslucía que aquella aclaración no había sido suficiente:

—Ya.

—¿Recuerda que ayer le tomaron las huellas dactilares?

—Algo recuerdo —dijo la mujer.

—Como las huellas son únicas para cada persona, ahora podemos determinar con certeza quiénes han estado en un lugar e identificar las cosas que ha tocado cada uno.

—¿Y? —María de Castro parecía convencida de que aquella charla poco tenía que ver con ella.

—Y las tuyas aparecen en varios lugares de la casa —le informó Leo Caldas.

—¿Las mías? —se sorprendió la mujer.

—Sus huellas, María, las de los dedos de sus manos, aparecieron en casa del fallecido Luis Reigosa —aclaró el inspector moviendo sus propios dedos.

— Le rapport des empreintes digitales. La technique qui nous permet d'enregistrer les traces que l'on trouve à des endroits déterminés.

La grimace sur le visage de María de Castro traduisait l'insuffisance de cette clarification.

— Ouais.

— Vous souvenez-vous qu'hier nous avons relevé vos empreintes digitales ?

— Je me souviens de quelque chose de ce genre –fit la femme.

— Comme les empreintes sont uniques pour chaque personne, aujourd'hui, on peut déterminer avec certitude ceux qui ont été ici ou là<sup>28</sup>, et identifier les objets que chacun a touchés.

— Et ? –María de Castro semblait convaincue que ce bavardage n'avait rien à voir avec elle.

— Et les vôtres apparaissent en plusieurs endroits de la maison –l'informa Leo Caldas.

— Les miennes ? –la femme fut surprise.

— Vos traces, María, celles des doigts de vos mains, ont été trouvées dans la maison du défunt Luis Reigosa –expliqua l'inspecteur en agitant ses propres doigts.

---

<sup>28</sup> Transposition d'une relative en adjectif démonstratif. « Qui » est invariable en français contrairement au « quienes » espagnol, c'est pourquoi j'ai modifié la nature du mot pour garder l'idée de pluralité. De plus j'ajoute une collocation avec « ici ou là », une expression très orale, alors qu'en espagnol nous avons seulement « en un lugar ».

—Trabajo allí —dijo ella —, no sé si será por eso...

Caldas prefirió continuar como si no hubiese oído la respuesta.

—El caso es que los vasos estaban llenos de huellas tuyas, María —dijo suavemente.

—¿Los vasos?

—¿No sabe a qué vasos me refiero? —preguntó el inspector Caldas.

—Saber, sé de muchos vasos —contestó vagamente María de Castro.

—Me refiero concretamente a los que estaban sobre la mesa del salón de la casa del señor Reigosa —le aclaró el policía—. ¿Recuerda ahora los vasos a los que estamos aludiendo?

La mujer se frotó la barbilla:

—Unos vasos... No sé

Leo Caldas se acercó a ella.

— Je travaille là –déclara-t-elle<sup>29</sup>–, je ne sais pas si c’est pour cela...

Caldas préféra continuer comme s’il n’avait pas entendu la réponse.

— Le fait est que les verres étaient remplis de vos empreintes, María, –dit-il doucement.

— Les verres ?

— Vous ne voyez pas de quels verres je parle ? –interrogea l’inspecteur Caldas.

— C’est qu’il y a beaucoup de verres –répondit vaguement María de Castro.

— Concrètement, je veux parler de ceux qui se trouvaient sur la table du salon de la maison de monsieur Reigosa –expliqua le policier–. Vous souvenez-vous maintenant des verres dont on parle ?

La femme frotta son menton :

— Des verres... Je ne vois pas.

Leo Caldas s’approcha d’elle.

---

<sup>29</sup> Il est parfois préférable dans la rédaction française d’éviter les répétitions de « dit-il », alors que dans ce texte source ils sont très fréquents quand il y a une prise parole. Pour varier les verbes, je colore un simple « dijo » en « déclare-t-elle ».



—Los vasos de ginebra con sus huellas dactilares claramente marcadas en el cristal, María —dijo, elevando ligeramente el volumen de su voz—. Unas huellas que estropearon el resto de impresiones que allí pudiéramos encontrar.

María de Castro dio un respingo.

—¡Ah, los vasos! —recordó de repente—. Tomé un buche para calmar los nervios. Ya sabe, por el espanto tan tremendo de encontrar al señorito Luis en aquellas circunstancias. ¿No ha oído antes a su compañero decir que fui yo quien descubrió el cuerpo?

—María, es improbable que se encuentre de nuevo en un barullo como éste, pero si por alguna extraña casualidad tiene que pasar por ello en otra ocasión, haga el favor de no tocar nada. Si necesita darle al frasco baje a un bar, pero alrededor de un muerto deje todo como esté.

—Yo solamente...

Caldas no permitió que se excusara.

— Les verres de gin avec vos empreintes digitales clairement apparentes<sup>30</sup>, María –dit-il en élevant légèrement la voix–. Des traces qui ont abîmé le reste des empreintes qu’on aurait pu trouver là-bas.

María de Castro sursauta.

— Ah, ces verres-là ! –se rappela-t-elle soudainement–. J’en ai bu une gorgée pour me calmer les nerfs. Vous savez, à cause de la terrible frayeur de retrouver ce cher monsieur Luis dans de telles circonstances. Vous n’avez pas entendu votre collègue dire que c’est moi qui ai découvert le corps ?

— María, il est improbable que vous vous trouviez à nouveau dans un désordre pareil, mais si par un étrange hasard cela vous arrive à l’occasion, faites-moi le plaisir de ne rien toucher. Si vous avez besoin de boire un coup, allez dans un bar, mais autour du mort, laissez tout tel quel.

— Mais je<sup>31</sup>...

Caldas ne la laissa pas s’excuser.

---

<sup>30</sup> Même cas de figure que pour la note 24. « Vaso » et « cristal » on la même traduction française « verre ». Or ici, pour ne pas confondre l’objet et sa matière, je garde « verres » au début de la phrase pour parler des objets. On comprend assez aisément de quelle matière ils sont et qu’on y voit les empreintes.

<sup>31</sup> Il me fallait trouver une expression ou une tournure qui se marque aussi par l’absence de verbe. J’ai remplacé l’adverbe « solamente » en conjonction de coordination « mais » avec cette idée d’hésitation et de déconvenue.

—Ocultó usted las únicas muestras útiles que teníamos de la persona que compartió las últimas horas de la vida de Reigosa. ¿Se da cuenta de la importancia que eso puede llegar a tener? —preguntó volviendo la vista al informe, haciendo que María de Castro Raposo se retrajera buscando la seguridad del respaldo de la silla.

En la inspección del domicilio de Luis Reigosa se habían encontrado bastantes huellas dactilares, pero el informe lofoscópico confirmaba que la mayor parte de ellas pertenecían al muerto o a María de Castro Raposo.

La única muestra diferente que se había recogido en la casa era una impresión dactilar estampada en la base de uno de los vasos de cristal de la mesa del salón. Lamentablemente, las manos de la mujer que estaban interrogando la habían dañado en gran parte y, aunque habían podido salvar un fragmento de la huella, no era una porción suficiente para poder cotejarla con las de los archivos informáticos de la central de policía. Los ordenadores no trabajaban con partes. Les ocurría lo mismo que a Rafael Estévez: querían todo o nada, para ellos no existían las medias tintas.

— Vous avez effacé les seules preuves utiles que nous avions de la personne qui a partagé les dernières heures de la vie de Reigosa. Vous rendez-vous compte des conséquences que cela peut avoir ? —demanda-t-il en reposant les yeux sur le rapport, tandis que María de Castro Raposo se rétractait au fond de la chaise, à la recherche du contact rassurant du dossier.

Durant l’inspection du domicile de Luis Reigosa, on avait retrouvé assez d’empreintes digitales, mais le rapport lophoscopique confirmait que la plupart d’entre elles appartenaient au mort ou à María de Castro Raposo.

L’unique trace différente qui avait été relevée dans l’appartement était une empreinte apposée sur la base d’une des coupes en verre<sup>32</sup> de la table du salon. Malheureusement, les mains de la femme qu’ils interrogeaient les avaient en grande partie endommagées et, même si on avait pu sauver un fragment de la trace, ce n’était pas suffisant pour la confronter avec celles des archives informatiques du siège de la police. Les ordinateurs ne travaillent pas avec des morceaux. Ils leur arrivaient la même chose qu’à Rafael Estévez : ils voulaient tout ou rien, pour eux il n’y avait pas de demi-mesure.

---

<sup>32</sup> Par rapport à la note 30, ici j’ai pu trouver une solution de contournement au problème de « verre » objet et matière. Pour conserver la matière « verre », j’ai traduit « vasos » par « coupes ». Je rappellerai que dans le chapitre 1, les verres en question sont des coupes, mot que j’ai repris dans cette phrase aussi par rapport au mot « base », caractéristique des coupes, des verres à pied avec une base.

En el caso de tener un sospechoso tendrían que comparar manualmente sus huellas dactilares con la pequeña porción útil que habían rescatado del vaso, siempre que consiguieran la orden judicial para recogerlas.

Lo que más sorprendía al inspector de aquel informe era que en el dormitorio no se hubiese encontrado ninguna huella, pues confirmaba que el asesino se había tomado la molestia de borrar cualquier rastro antes de abandonar la vivienda. Le impresionaba que alguien se hubiera detenido a limpiar la alcoba mientras Luis Reigosa, todavía vivo, permanecía tumbado en la cama, amordazado y con las manos atadas al cabecero. Había que tener muchas agallas para no sentirse intimidado por los atormentados ojos azules del moribundo.

—¿Van a acusarme por dar un trago de nada, inspector? —preguntó María de Castro, al saber que había dañado una prueba.

Caldas negó con la cabeza y dejó el informe sobre la mesa.

—Entonces, ¿puedo irme ya? —preguntó aliviada.

La mujer echó mano del bolso que descansaba en el suelo, junto a su silla, y lo colocó sobre la mesa, esperando la indicación del inspector para abandonar la sala. Habiendo confirmado que no iba a ser sancionada, intentó salvaguardar su mancillada integridad moral :

—Además, solamente bebí el resto que quedaba en el fondo de una de las copas.

Pour avoir un suspect, ils devraient comparer manuellement leurs empreintes digitales avec la petite portion utile qu'ils avaient récupérée sur le verre, dès lors qu'ils obtiendraient l'ordre judiciaire pour les recueillir.

Ce qui surprenait le plus l'inspecteur dans ce rapport était qu'aucune trace n'avait été trouvée dans la chambre, cela confirmait donc que l'assassin avait pris la peine d'effacer la moindre marque avant de quitter le logement. Il était impressionné que quelqu'un se soit arrêté pour nettoyer la chambre à coucher pendant que Luis Reigosa, toujours en vie, demeurait allongé sur le lit, bâillonné et les mains attachées à la tête de lit. Il fallait avoir beaucoup de cran pour ne pas se sentir intimidé par les yeux bleus torturés du moribond.

— Vous allez m'accuser pour une gorgée de rien du tout, inspecteur ? —demanda María de Castro, en apprenant qu'elle avait endommagé une preuve.

Caldas fit non de la tête et laissa le rapport sur la table.

— Alors, je peux m'en aller maintenant ? —fit-elle, soulagée.

La femme saisit le sac à main par terre, près de sa chaise, et le posa sur la table, attendant que l'inspecteur lui indique de quitter la salle. Ayant eu confirmation qu'elle n'allait pas être sanctionnée, elle tenta de sauvegarder son intégrité morale souillée :

— En plus, je n'ai bu que ce qui restait dans le fond d'une des coupes.

—Dígale que había huellas tuyas en los dos vasos —pidió Estévez a su jefe.

—Quizá bebí de los dos. No me acuerdo de todo, tengo casi sesenta y cuatro años —se excusó.

—Está bien —dijo Caldas, dando por zanjada la cuestión e indicando a la mujer que se marchara.

En cambio, Rafael Estévez, cuya cadena genética no llevaba incorporada la paciencia gallega de su superior, fue incapaz de callarse:

—También han encontrado sus huellas en la botella de ginebra y en las del resto de licores que había en la cocina.

—Soy la mujer de la limpieza. Mi trabajo consiste en recoger cada cosa y limpiarla —contestó María de Castro ofendida—. ¿Ha probado usted a limpiar algo sin tocarlo, agente?

El enorme policía se acercó agresivamente a la mesa en la que todavía se sentaba la mujer.

—Señora, a mí usted no me va a tocar las narices —le advirtió, con el dedo índice extendido.

Caldas apartó a su subordinado y pidió a la aterrada mujer que se marchara. Tuvo que ayudarla a incorporarse, pues un escalofrío la había achicado hasta hacerla prácticamente desaparecer bajo la mesa.

— Dites-lui qu'il y avait ses empreintes sur les deux verres –  
lança Rafael à son chef.

— J'ai peut-être bu dans les deux. Je ne me rappelle pas tout,  
j'ai presque soixante-quatre ans –s'excusa-t-elle.

— Ça va aller –Caldas trancha la question et indiqua à la  
femme qu'elle pouvait partir.

Mais Rafael Estévez, dont la chaîne génétique ne comprenait  
pas la patience galicienne de son supérieur, fut incapable de se  
taire :

— On a aussi retrouvé vos empreintes sur la bouteille de gin  
et sur celles de liqueur qu'il y avait dans la cuisine.

— Je suis la femme de ménage. Mon travail consiste à saisir  
des choses et à les nettoyer –répondit María de Castro, offensée–.  
Vous avez déjà essayé de nettoyer quelque chose sans le toucher,  
monsieur l'agent ?

L'énorme policier s'approcha agressivement de la table où  
était encore assise la femme.

— Madame, vous n'allez pas commencer à me chauffer les  
oreilles –avertit-il, le doigt levé.

Caldas écarta son subordonné et demanda à la femme,  
atterrée, de s'en aller. Il dut l'aider à se redresser, car un frisson  
l'avait rétrécie jusqu'à la faire pratiquement disparaître sous la  
table.



Tan pronto se levantó, María de Castro obedeció al inspector. Salió de la habitación apresuradamente, sin perder al agente Estévez de vista en ningún momento.

—¿Tú estás bien de la cabeza? —dijo Caldas, una vez que la señora hubo cerrado la puerta tras de sí—. ¿Qué pretendes, que nos expedienten a los dos?

—Es que, si no llego a parar los pies a la vieja, lo mismo intenta convencernos de que es abstemia —intentó justificarse Estévez.

—Da igual, Rafa. Por mucho que la hostigues, las huellas ya no se van a arreglar. ¿Quieres comenzar a ser práctico? No se trataba más que de confirmar la declaración de esa mujer.

—¿Y usted qué cree, la ha confirmado o no?

—A su manera —dijo el inspector.

—A su manera, ¿qué?

—A su manera, Rafa —contestó Leo Caldas secamente—. Hay que saber escuchar.

El inspector apagó su cigarrillo, recogió el informe y salió en dirección a su despacho, dejando a Rafael Estévez en la sala. Por el camino recibió una llamada a su teléfono móvil. Guzmán Barrio, el forense de la UIDC, tenía las primeras conclusiones.

Dès qu'elle se leva, María de Castro obéit à l'inspecteur. Elle sortit hâtivement de la pièce, sans perdre de vue un seul instant l'agent Estévez.

— Ça ne va pas bien dans ta tête ? —dit Caldas, une fois que la femme eut fermé la porte derrière elle—. Qu'est-ce que tu attends, qu'ils ouvrent une enquête sur nous ?

— C'est que si je n'arrête pas la vieille, elle peut aussi nous faire croire qu'elle est sobre —tenta Estévez de se justifier.

— Ça m'est égal Rafa. Tu auras beau la harceler, les traces ne vont plus se reconstituer. Tu veux te rendre utile ? Il ne s'agissait rien de plus que de confirmer la déclaration de cette femme.

— Et qu'est-ce que vous croyez, elle l'a confirmée ou pas ?

— À sa manière —fit l'inspecteur.

— À sa manière, quoi ?

— À sa manière, Rafa —répondit sèchement Leo Caldas—. Il faut savoir écouter.

L'inspecteur éteignit sa cigarette, s'empara du rapport et sortit, en direction de son bureau, laissant Rafael Estévez dans la pièce. En chemin, il reçut un appel sur son portable. Gurmán Barrio, le médecin légiste de la UIDC, avait les premières conclusions.

**Veneno. 1.** Sustancia que produce en el organismo graves trastornos o la muerte. **2.** Lo que es nocivo para la salud. **3.** Aquello que produce daño moral.

—¿Formaldehído? —preguntó Caldas.

—Sí, formaldehído. También se conoce como formol.

—¿Formol? ¿Pero eso no es un conservante?

—En efecto, uno de sus usos más importantes es el de agente conservador. Para eso se diluye en agua en un porcentaje alrededor del treinta y siete por ciento. En soluciones menores se usa como desinfectante líquido.

—¿Entonces? —preguntó Caldas, sin entender qué tenía que ver la explicación del doctor con el asesinato del músico.

—El formol —continuó el doctor— es un producto peligroso, un gas muy tóxico. Ejerce una considerable acción irritante y alergénica —Guzmán Barrio hizo una pausa—. Incluso tiene un componente que puede resultar cancerígeno.

—Doctor, ¿está usted insinuando que le pusieron los huevos a remojo en formol hasta que contrajo un cáncer genital? —interrogó Estévez, incrédulo.

—No —contestó Barrio—. Nadie ha hablado de meterle nada en formol.

**Poison. 1.** Substance qui produit sur l'organisme de sérieuses lésions ou la mort. **2.** Tout ce qui est nocif pour la santé. **3.** Se dit de ce qui produit une douleur morale.

— Du formaldéhyde ? —demanda Caldas.

— Oui, du formaldéhyde. On le connaît aussi sous le nom de formol.

— Du formol ? Mais ce n'est pas un conservateur ?

— En effet, il est principalement utilisé comme agent conservateur. Pour cela il faut le diluer à hauteur de trente-six pourcent<sup>33</sup> dans de l'eau. Dans les solutions avec moins de teneur, on l'utilise comme désinfectant liquide.

— Et donc ? —questionna Caldas, sans comprendre ce que l'explication du docteur avait à voir avec l'assassinat du musicien.

— Le formol —poursuivit le médecin— est un produit dangereux, un gaz très toxique. Il a des effets irritants et allergènes considérables —Guzmán Barrio marqua une pause—. Sa composition peut même se révéler cancérigène.

— Docteur, vous insinuez qu'on lui aurait trempé les couilles dans le formol jusqu'à ce qu'il contracte un cancer génital ? —interrogea Estévez, incrédule.

— Non —rétorqua Barrio— Personne n'a jamais parlé de tremper quoi que ce soit dans du formol.

---

<sup>33</sup> Suppression de « porcentage », pour ne pas avoir « pourcent » et « pourcentage » dans la même phrase.

Caldas también dejaba entrever ciertas dudas.

—Perdona, Guzmán, pero no sé a dónde pretendes llegar. Si no le vertieron formol en la piel, ¿qué fue lo que le hicieron?

—Se lo inyectaron —dijo el médico.

—¿Cómo? —Leo no estaba seguro de lo que acababa de oír.

—Alguien inyectó formol en los genitales de Reigosa. Formol al treinta y siete por ciento.

—¡Dios! —exclamó Estévez—. ¿Es eso posible, doctor?

—Exactamente aquí —Guzmán Barrio se acercó a la camilla sobre la que reposaba el cadáver de Reigosa, descorrió la sábana que ocultaba su cuerpo desnudo y estiró la piel del pene del muerto—. Este puntito es la marca que dejó la aguja. ¿Veis el orificio?

—Coño, ni lo veo ni lo quiero ver —bramó Estévez, que dobló su corpachón por la mitad y, encogido, caminó hacia la puerta—. ¿Les importa que salga a tomar el aire? Luego ya me cuenta el inspector las novedades.

Rafael Estévez abandonó la sala dejando a su jefe y al doctor ante el cuerpo desnudo de Reigosa. Leo Caldas se acercó para observar la minúscula perforación que había señalado Barrio. Le desagradó volver a contemplar el espantoso aspecto del miembro del saxofonista.

—No entiendo nada, Guzmán. ¿No habíamos quedado en que el formol es un conservante?

Caldas aussi émettait quelques doutes.

— Excuse-moi, Guzmán, je ne vois pas où tu veux en venir. Si on ne lui a pas versé de formol sur la peau, qu'est-ce qu'on lui a fait ?

— On le lui a injecté –annonça le médecin.

— Comment ? –Leo n'était pas certain d'avoir bien entendu.

— Quelqu'un a injecté du formol dans les parties génitales de Reigosa. Du formol à trente-six pourcent.

— Mon Dieu ! –s'exclama Estévez–. C'est possible docteur ?

— Exactement ici –Guzmán Barrio s'approcha du brancard où reposait le cadavre de Reigosa, il enleva le drap qui couvrait son corps dénudé et étira la peau du pénis du mort–. Ce tout petit point est la marque que l'aiguille a laissée. Vous voyez l'orifice ?

— Putain, je ne le vois pas et je n'ai pas envie de le voir –beugla Estévez, qui réduisit sa grande carcasse de moitié et, replié, s'en alla vers la porte–. Ça ne vous dérange pas que j'aille prendre l'air ? L'inspecteur me racontera.

Rafael Estévez sortit de la salle, abandonnant son chef et le docteur face au corps nu de Reigosa. Leo Caldas s'approcha pour observer la minuscule perforation qu'avait indiquée Barrio. Contempler à nouveau l'horrible aspect du membre du saxophoniste le dégoûtait.

— Je ne comprends rien, Guzmán. On n'avait pas dit que le formol était un conservateur ?

—El formol deja los tejidos secos, Leo. Si introduces un cuerpo en formol, éste no se deteriora, ¿me sigues? Por el contrario, si lo que introduces es el formol en el interior de un cuerpo, el formol absorbe todo el líquido que ese cuerpo contenga —el doctor aspiró con fuerza—. ¡Ffffffffh!

—¡Carallo! —susurró Caldas, al notar que un cierto estremecimiento recorría su interior.

—Al inyectárselo, todo se encogió —Guzmán Barrio continuaba sus explicaciones—. Una vez introducido, nada escapa al efecto secante del formol. Ni capilares, ni tejidos... Nada. No olvides que la mayor parte del cuerpo, casi el ochenta por ciento, está compuesta de agua, y que ahí abajo —dijo señalando los genitales del músico— no tenemos un solo hueso que pueda contener mínimamente la retracción.

Leo Caldas permaneció unos instantes en silencio, contemplando el sorprendente efecto que el formaldehído había producido en la región abdominal de Luis Reigosa.

—Guzmán, ¿quien le hizo esto sabía que iba a matarlo?

—¿Tú qué crees? —contestó Barrio, asintiendo a la gallega.

—¿No se le pudo escapar la situación de las manos? —preguntó el inspector, que no imaginaba una mente capaz de idear semejante modo de matar.

— Le formol assèche les tissus, Leo. Si tu mets un corps dans du formol, il ne se détériore pas, tu me suis ? Par contre, si ce que tu introduis c'est le formol à l'intérieur d'un corps, le formol absorbe tout le liquide que ce corps contient –le docteur inspira avec force–. Fffffffh!

— Putain ! –murmura Caldas, sentant un frisson le parcourir.<sup>34</sup>

— Au moment de l'injecter, tout s'est contracté –Guzmán Barrio continuait ses explications–. Une fois introduit, rien n'échappe à l'effet siccatif du formol. Ni les capillaires, ni les tissus... Rien. N'oublie pas que la quasi totalité du corps, près de quatre-vingt pourcent, est composé d'eau, et que plus bas –il pointa les parties génitales du musicien– on n'a pas un seul os qui puisse empêcher le moindre repli.

Leo Caldas demeura quelques instants silencieux, observant le surprenant effet que le formaldéhyde avait infligé à la région abdominale de Luis Reigosa.

— Guzmán, celui qui a fait cela savait que ça le tuerait ?

— Toi, t'en penses quoi ? –répondit Barrio, acquiesçant à la galicienne.

— La situation n'a pas pu lui échapper des mains ? –interrogea l'inspecteur, qui n'imaginait pas un esprit capable d'orchestrer une telle façon de tuer.

---

<sup>34</sup> L'idée « un frisson le parcourt » laisse bien entendre que c'est dans son corps, on fait là une économie lexicale.



—No —aseguró Barrio, meneando la cabeza—. Mi opinión es que tenía conocimiento, al menos, para intuir el desenlace que se produjo. Si alguien diseñó una ejecución como ésta, mediante una inyección tóxica, tendría que tener las nociones médicas suficientes para saber que no se puede sobrevivir con los vasos principales tan deteriorados. Esto es digno de Calígula.

Caldas escuchaba asombrado las explicaciones que Guzmán Barrio le daba. Utilizar aquella fórmula para liquidar a alguien hacía pensar en una amante vengativa, pero le parecía demasiado cruel incluso en el caso de un asesinato con implicaciones personales.

—El formol tiene un componente isquémico, por lo que al inyectarlo produjo unos dolores agudísimos —continuó el doctor Barrio, que parecía impresionado por sus propias conclusiones—. Para que te hagas una idea, son dolores similares a los que padece un diabético cuando pierde una pierna, un choque séptico tremendo por eliminación de toxinas. Imagínate eso en una zona de tantos vasos sanguíneos como los genitales masculinos, que tienen capacidad para triplicar su tamaño por el caudal de sangre que les llega. Yo pienso que fue una tortura cruel y planeada.

—Ya —Caldas prefería no imaginarse la escena y no prestaba demasiada atención a los detalles que el doctor le contaba.

— Non –assura Barrio, hochant la tête–. Je pense qu’il devait en avoir connaissance, au moins, pour pressentir le résultat qui s’est produit. Si quelqu’un prépare une exécution comme celle-ci, à l’aide d’une injection toxique, il faudrait qu’il ait les notions médicales suffisantes pour savoir qu’on ne peut pas survivre avec les principaux vaisseaux aussi détériorés. C’est digne de Caligula.

Caldas écoutait, stupéfait, les explications que Guzmán Barrio lui donnait. User d’un tel moyen pour liquider quelqu’un faisait penser à une amante vengeresse, mais cela lui paraissait bien trop cruel même dans le cas d’un assassinat avec des implications personnelles.

— Le formol a une composition ischémique, qui, lorsqu’on le lui a injecté, a entraîné des douleurs extrêmement aiguës –continua le docteur Barrio, apparemment impressionné par ses propres conclusions–. Pour te donner une idée, ces douleurs ressemblent à celles que subit un diabétique quand il perd une jambe, un terrible choc septique dû à l’élimination des toxines. Imagine-toi ça dans une zone avec autant de vaisseaux sanguins que les parties génitales masculines, qui ont la capacité de tripler de taille grâce au débit de sang. Moi je pense que cela a été une torture atroce et planifiée.

— Ouais –Caldas préférait ne pas s’imaginer la scène et ne prêtait pas tellement attention aux détails apportés par le médecin.

—En el caso de que lo hubieran encontrado con vida, habría sido necesaria la amputación testicular y del pene. Este pobre hombre se vería obligado a orinar a través de una talla vesical que saldría desde la mitad del abdomen o, aún peor, por unos catéteres implantados directamente en los riñones.

Barrio detuvo la disertación para observar con mayor detalle el hematoma enorme que cubría casi un tercio del cuerpo de Reigosa.

—En realidad, pienso que no se habría salvado ni aunque hubiésemos llegado al minuto de la intoxicación, Leo. La femoral está demasiado cerca, y mira cómo han quedado las piernas. Ni en el mismo momento habríamos podido hacer otra cosa que rezar por él viendo cómo se retorció de dolor. Creo que no habría habido modo de salvarlo.

Leo prefería apartarse de las cuestiones más escabrosas del suceso. Sabía, por experiencia, que la implicación personal sesgaba la investigación y anulaba parte de su eficacia de cazador. Se centraba en buscar un hilo del que tirar para desenmarañar la enredada madeja en que se estaba convirtiendo el caso.

—¿Y qué me dices de la hora de la muerte?

—Que fue entre las diez y las doce de la noche de anteayer, eso lo sé con seguridad.

— Si on avait pu le retrouver en vie, il aurait fallu une ablation des testicules et du pénis. Ce pauvre homme aurait été obligé d'uriner avec une sonde vésicale qui sortirait de la moitié de son abdomen ou, encore pire, avec des cathéters implantés directement dans les reins.

Barrio acheva la dissertation pour observer de plus près l'énorme hématome qui couvrait presque un tiers du corps de Reigosa.

— En réalité, je pense qu'on n'aurait pas pu le sauver même si on était arrivés au moment précis de l'intoxication, Leo. La fémorale est beaucoup trop près, et regarde l'état de ses jambes. On n'aurait pas pu faire autre chose que prier pour lui vu comme il se tordait de douleur. Je crois qu'il n'y aurait eu aucun moyen de le sauver.

Leo préférait éviter les questions plus scabreuses du fait divers. Il savait, par expérience, que l'implication personnelle faussait l'enquête et altérait, en partie, ses compétences de chasseur. Il se concentrait sur la recherche d'un fil sur lequel tirer pour démêler le sac de nœuds<sup>35</sup> qu'était devenu le cas.

— Et tu me dis quoi sur l'heure du décès ?

— Qu'elle a été entre dix heures et minuit avant-hier. Mais je n'en suis pas certain.

---

<sup>35</sup> On lit en espagnol, presque à la suite, « desenmarañar » et « enredada », lecture qui dérangerait en français. Je conserve le verbe « démêler » mais pour « emmêler », je transpose le verbe en l'expression « sac de nœuds » dans cette même idée de quelque chose d'emmêlé et d'embrouillé, sans répéter deux verbes similaires.

Leo Caldas observó el cuerpo exánime de Luis Reigosa con su horrenda negrura abdominal al aire. Continuaba dando vueltas al método extraño que habían utilizado para darle muerte.

—Guzmán, ¿quién puede tener acceso al formol? —preguntó.

—¿En un centro sanitario? Pues un médico, una enfermera, un bedel, un estudiante... —Barrio hizo girar sus antebrazos en el aire, indicándole que cualquier otra figura hospitalaria que imaginara también cabía en la enumeración.

Caldas no entendía que un producto capaz de producir un efecto como el que mostraba el cuerpo del saxofonista estuviera al alcance de la mano de todo aquel que quisiera acercarse a buscarlo:

—Al menos, si es tan tóxico como dices, debería existir un control bastante estricto del empleo que se le da.

—No creo. No es difícil encontrarlo, y eso que sólo estamos hablando de los hospitales. Si no me equivoco, se usa en muchas otras aplicaciones además de cómo conservante clínico.

Guzmán Barrio salió de la sala, y al poco rato volvió con un vademécum de química aplicada en las manos.

—Aquí está: «Formaldehído». Se utiliza también en la industria de los fertilizantes, de las pinturas, de los adhesivos, de los abrasivos... —Barrio cerró el libro—. Como puedes comprobar es bastante común.

Leo Caldas observa le corps inanimé de Luis Reigosa avec son horrible noirceur abdominale à l'air libre. Il continuait de ressasser l'étrange méthode qu'on avait employée pour lui donner la mort.

— Guzmán, qui peut avoir accès à du formol ? —demanda-t-il.

— Dans un centre sanitaire ? Eh bien, un médecin, une infirmière, un préparateur, un étudiant... —Barrio fit tourner ses avant-bras en l'air pour lui indiquer que n'importe quelle autre figure hospitalière possible rentrait dans l'énumération.

Caldas ne comprenait pas qu'une substance<sup>36</sup> capable de produire un tel effet, comme le montrait le corps du saxophoniste, soit à la portée de celui qui cherchait à s'en procurer :

— Au moins, si c'est aussi toxique que tu le dis, il devrait exister un contrôle assez strict sur l'usage qu'on en fait.

— Je ne crois pas. Ce n'est pas dur de s'en procurer, et cela ne concerne pas que les hôpitaux. Si je ne me trompe pas, il a bien d'autres usages que celui de conservateur clinique.

Guzmán Barrio quitta la pièce et réapparut peu de temps après, un guide de chimie dans les mains.

— C'est là : « Formaldéhyde ». S'utilise aussi pour les fertilisants industriels, la peinture, les adhésifs, les abrasifs... — Barrio ferma le livre—. Comme tu peux le constater, c'est assez commun.

---

<sup>36</sup> « Un produit capable de produire » serait une énorme maladresse dans la rédaction française. J'ai choisi de traduire « producto » en « substance », qui reste un terme général dans lequel on peut classer le formol.

A Leo le vino a la memoria la secuencia de una película que había visto tiempo atrás. La protagonista era una enfermera obesa que mantenía secuestrado a un escritor en un refugio de montaña, durante un invierno nevado. La mujer le obligaba a escribir un libro que fuera de su agrado, y cada vez que abandonaba la casa en busca de provisiones, ataba al novelista a la cama para impedir que huyese aprovechando su ausencia. En una ocasión, la enfermera había regresado antes de tiempo sorprendiendo al escritor tratando de deshacerse de sus ataduras. Como castigo, y para asegurarse de que no volvía a intentar escapar, la gorda enfermera le había partido un tobillo golpeándole con una gran maza de madera en el lugar preciso para fracturárselo.

—¿En qué piensas? —le preguntó Guzmán Barrio.

Caldas abandonó la evocación para volver a la realidad.

—En que no creo que un fabricante de adhesivos o de pinturas conozca las consecuencias de inyectar formol en un pene —dijo.

Leo se rappela la séquence d'un film<sup>37</sup> qu'il avait vu il y a déjà quelques temps. La protagoniste était une infirmière obèse qui séquestrait un écrivain dans un refuge de montagne, lors d'un hiver neigeux. La femme le forçait à écrire un livre qui serait à son goût, et chaque fois qu'elle quittait la maison pour aller faire des courses, elle attachait le romancier au lit pour l'empêcher de fuir en son absence. Un jour, l'infirmière était revenue plus tôt et surprit l'écrivain tentant de se défaire de ses liens. En représailles, et pour s'assurer qu'il ne réessaierait pas de s'échapper, la grosse infirmière lui avait broyé la cheville en la frappant avec une énorme<sup>38</sup> massue en bois, en un point précis pour la fracturer.

— À quoi tu penses ? –lui demanda Guzmán Barrio.

Caldas oublia cette idée pour revenir à la réalité.

— Que je ne crois pas qu'un fabricant d'adhésifs ou de peintures connaisse les conséquences d'une injection de formol dans un pénis –fit-il.

---

<sup>37</sup> L'auteur évoque Misery, un film de 1991 de Rob Reiner, adapté de l'œuvre homonyme de Stephen King.

<sup>38</sup> À première vue, il n'y a pas de problème de traduction pour « gran », cependant juste avant on parle de « gorda enfermera », que j'ai traduit par « grosse infirmière ». Pour revenir à « gran », dans ce contexte, il faudrait le traduire par « grosse » aussi, car « grande » ne rend pas le côté effrayant et la taille de la massue. Or je ne pouvais pas dire « grosse infirmière » et « grosse massue » dans la même phrase. J'ai donc amplifié en employant « énorme », j'augmente légèrement la taille de la massue mais respecte l'effet donné par l'auteur.



—Yo tampoco. De hecho, yo mismo he tenido serias dudas sobre el efecto del formol aplicado al interior de un cuerpo vivo —le confesó Guzmán Barrio—. También tengo la impresión de que tuvo que ser alguien con conocimientos médicos muy precisos.

—¿Personal de un hospital?

Barrio meneó la cabeza dándole a entender que no estaba totalmente de acuerdo.

—La mayoría de los trabajadores de cualquier hospital no conoce ni remotamente que el formol inyectado sea un veneno que produzca este tipo de toxemia —explicó—. Me inclinaría a pensar en algún especialista, en alguien que esté en contacto con la sustancia, habituado a trabajar o experimentar con ella a diario. Aunque si lo pienso bien, me doy cuenta de que los hospitales están llenos de tarados.

—No sabes lo que me tranquilizas —dijo Leo Caldas, recordando a la sádica enfermera de la película.

—Hablo en serio. Si la gente conociera el perfil psicológico de algunos de mis colegas, iría a curarse directamente a una carnicería.

—Habrá de todo.

—No creas —contestó el médico.

—Está bien —aquello no aportaba nada y el inspector no deseaba abandonar la sala de autopsias sin un hilo del que tirar—. ¿Sabes quién os lo suministra?

—¿El formol?

— Moi non plus. En fait, moi-même j’ai eu de gros doutes sur l’effet du formol introduit dans un corps en vie –lui confessa Guzmán Barrio—. J’ai aussi l’impression que ça a dû être quelqu’un avec des connaissances médicales très précises.

— Un personnel de l’hôpital ?

Barrio bougea la tête, faisant comprendre qu’il n’était pas tout à fait d’accord.

— La majorité des employés de n’importe quel hôpital ne sait, ni même vaguement, que le formol injecté est un poison qui produit une telle toxémie –expliqua-t-il—. Je pencherais pour un spécialiste, quelqu’un qui serait, quotidiennement, en contact avec cette substance, habitué à travailler avec ou à faire des expériences. Bien que si j’y pense, je me rends compte que les hôpitaux sont remplis de tarés.

— Tu n’imagines même pas à quel point tu me rassures –dit Leo Caldas, se rappelant l’infirmière sadique du film.

— Je suis sérieux. Si les gens connaissaient le profil psychologique de certains de mes collègues, ils iraient directement se faire soigner dans une boucherie.

— Il faut de tout.

— Tu ne crois pas si bien dire –répondit le médecin.

— Ça va –cela n’apportait rien et l’inspecteur ne voulait pas quitter la salle d’autopsie sans un fil sur lequel tirer—. Tu sais qui vous le fournit ?

— Le formol ?

Caldas asintió pensando que Estévez, de estar presente, no habría dudado en contestar al doctor algún disparate.

—En este servicio forense, el abastecimiento de formaldehído se encarga a Riofarma, porque es el laboratorio que está más próximo.

—¿Se fabrica aquí? —preguntó sorprendido Caldas, para quien el nombre de Riofarma resultaba familiar.

—El que yo traigo, sí —le confirmó Barrio—. Pero el formol se produce en muchos laboratorios. Ya te he advertido que es una elaboración de uso bastante común. Como todos son más o menos parecidos, yo prefiero comprarlo en la tierra y, al mismo tiempo, ahorrarme los portes. En general todos hacemos lo mismo con ese tipo de productos.

Leo Caldas pensó que, al menos, tenía algo nuevo.

—Muchas gracias por la información —dijo, a modo de despedida—. ¿Cuándo terminas?

—Yo doy la autopsia por concluida. Solamente falta enviar el informe al juzgado y a la comisaría, y llamar a la familia para decirles que pueden venir a recoger el cuerpo —aclaró el médico—. Creo que querían enterrarlo hoy mismo.

—¿Sabes dónde?

Barrio le dijo que no.

—¿Quieres que lo pregunte y te llame al móvil para confirmártelo?

Caldas acquiesça, pensant qu'Estévez, s'il avait été là, n'aurait pas hésité à répondre une imbécillité au médecin.

— Dans ce service de médecin légiste, le fournisseur de formaldéhyde est Riofarma, parce que c'est le laboratoire le proche.

— On le fabrique ici ? —interrogea Caldas, surpris, à qui le nom de Riofarma était familier.

— Celui que j'ai, oui —lui confirma Barrio—. Mais le formol se prépare dans beaucoup de laboratoires. Je t'ai dit que c'est un produit à usage plutôt commun. Comme ils se ressemblent tous plus ou moins, moi je préfère les acheter dans la région et, en même temps, je m'économise les frais de ports. En général on fait tous ça avec Ce genre de produit.

Leo Caldas pensa que, au moins, il avait quelque chose de nouveau.

— Merci beaucoup pour l'info —dit-il en guise d'au revoir—. Quand est-ce que tu finis ?

— Je considère l'autopsie terminée. Il ne reste plus qu'à envoyer le rapport au tribunal et au commissariat, et à appeler la famille pour leur dire qu'ils peuvent venir récupérer le corps — déclara le docteur—. Je crois qu'ils voulaient l'enterrer aujourd'hui même.

— Tu sais où ?

Barrio lui répondit que non.

— Tu veux que je leur demande et je t'appelle sur ton portable pour te le confirmer ?

—Gracias —asintió—. Y tenme al tanto si hay alguna novedad.

Leo Caldas caminó hacia la puerta. Al salir al pasillo, evocó otra imagen de la película protagonizada por la enfermera gorda, que avanzaba por el corredor con una jeringuilla enorme en la mano.

—¡Leo, Leo! —la puerta de la sala de autopsias se abrió y Guzmán Barrio le pidió que retrocediera.

—¿Hay algo más? —quiso saber Caldas al volver a la sala.

—Sí, perdona, con tanta elucubración acerca del formol casi olvido contarte el resto —se atropelló Barrio—. Tengo algo más y, si no me engaño, creo que puede resultar relevante para tu investigación —le anunció—. ¿Recuerdas que ayer te adelantaba que Reigosa podía haber mantenido relaciones sexuales antes de que lo mataran?

El inspector contestó afirmativamente, esperando con ansiedad las conclusiones que el médico tenía que hacer al respecto.

—Pues no pude dar con ninguna prueba que me permitiese deducir que Luis Reigosa se hubiera acostado con alguien la noche en que murió —le informó Guzmán Barrio—, pero quería preguntarte algo: ¿sabes si era homosexual?

—¿Reigosa?

—Durante la exploración encontré indicios que podrían apuntar en esa dirección.

— Merci –acquiesça-t-il–. Et tiens-moi au courant s’il y a du neuf.

Leo Caldas se dirigea vers la porte. En sortant dans le couloir, il repensa à une autre image du film avec la grosse infirmière, qui avançait dans le couloir avec une énorme seringue à la main.

— Leo ! Leo ! –la porte de la salle d’autopsie s’ouvrit et Guzmán Barrio lui demanda de revenir.

— Il y a autre chose ? –voulut savoir Caldas en pénétrant de nouveau dans la salle.

— Oui, pardon, avec toutes ces élucubrations sur le formol, j’ai failli oublier de te raconter le reste –bredouilla Barrio–. J’ai autre chose, et si je ne me trompe pas, je crois que cela peut être important pour ton enquête –lui annonça-t-il–. Tu te souviens qu’hier tu avançais que Reigosa pouvait avoir eu des relations sexuelles avant qu’on le tue ?

L’inspecteur répondit par l’affirmative, attendant anxieusement les conclusions que le médecin avait à ce sujet.

— Et bien, je n’ai pas pu trouver la moindre preuve qui me permette de déduire que Luis Reigosa ait couché avec quelqu’un la nuit où il est mort –l’informa Guzmán Barrio–, mais je voudrais te demander quelque chose : tu sais s’il était homosexuel ?

— Reigosa ?

— Pendant l’examen, j’ai trouvé des indices qui pourraient pointer dans cette direction.

—¿Estás seguro? —preguntó Leo Caldas, viendo cómo la enfermera gorda de la jeringuilla se caía de su lista de sospechosos.

—Sólo digo que parece razonable sospecharlo, Leo. Ya sabes que el ignorante afirma mientras el sabio duda y reflexiona.

El inspector se alejó recordando lo que Rafael Estévez había dicho sobre la orientación sexual del saxofonista en el piso dieciocho de la torre de Toralla.

En algunas ocasiones, pensó, el ignorante afirmaba y tenía razón.

— Tu es sûr ? —questionna Leo Caldas, voyant la grosse infirmière à la seringue chuter dans sa liste de suspects.

— Je dis juste qu’il serait raisonnable de le supposer, Leo. Tu sais bien que l’ignorant affirme tandis que le sage doute et réfléchit.

L’inspecteur s’éloigna, se souvenant de ce que Rafael Estévez avait dit sur l’orientation sexuelle du saxophoniste dans l’appartement dix-huit de la tour de Toralla.

Quelques fois, pensa-t-il, l’ignorant affirmait et avait raison.



**Solvente. 1.** Que tiene recursos suficientes para pagar sus deudas. **2.** Que es capaz de cumplir con su obligación, cargos, etc., y particularmente, capaz de cumplirlos con eficacia.

Luis Reigosa era saxofonista de jazz, estaba soltero y vivía solo. Su madre residía en una pequeña casa a la orilla de la vecindad de Pontevedra, en la villa marinera de Bueu, de donde también era originario el muerto. No tenía padre ni hermanos conocidos. Según los guardas que custodiaban la entrada a la isla de Toralla, pese a ser hombre de horarios nocturnos, era tranquilo. Tocaba el saxofón con su banda cuatro noches por semana en el Grial, un local situado a la entrada del casco viejo de la ciudad. El conjunto lo integraban tres componentes incluyendo al propio Reigosa. Los otros dos eran el contrabajista irlandés Arthur O'Neal y la pianista Iria Ledo. Asimismo, el muerto impartía clases como profesor suplente en el conservatorio municipal de Vigo.

**Solvable. 1.** Qui a les moyens suffisants pour payer ses dettes.  
**2.** Qui est capable de s'acquitter de ses obligations, de ses charges, etc., et surtout, capable de s'en acquitter avec efficacité.

Luis Reigosa était<sup>39</sup> un saxophoniste de jazz, célibataire et qui vivait seul. Sa mère résidait dans une petite maison au bord de la ria voisine de Pontevedra, dans la ville maritime de Bueu, d'où était aussi originaire le défunt. Il n'avait ni père, ni frères connus. Selon les vigiles qui gardaient l'accès à l'île de Toralla, à part être un homme qui sortait tard le soir, il était tranquille. Il jouait de son saxophone avec son groupe quatre soirs par semaine au Grial, un local situé à l'entrée du vieux bourg de la ville. La bande était composée de trois personnes, incluant Reigosa. Les deux autres étaient le contrebassiste irlandais Arthur O'Neal et la pianiste Iria Ledo. Le mort donnait aussi des cours comme professeur remplaçant au conservatoire municipal de Vigo.

---

<sup>39</sup> « Ser » et « estar » ayant le même verbe en français, je ne le répète pas dans ma traduction, et utilise une seule fois « était » pour les deux adjectifs.

Estévez conducía en silencio en aquel día hermoso, claro y limpio, sin una sola nube en el cielo azul. Leo Caldas pasó las curvas repasando la memoria del caso que había preparado el agente Ferro de la UIDC. Las hojas grapadas del informe recogían las consideraciones previas, las impresiones de algunos vecinos, las del portero, las de María de Castro y las del vigilante de la entrada a la isla que tenía turno de guardia la noche del crimen. El vigilante recordaba haber visto entrar el coche de Reigosa con el músico en su interior, pero no recordaba que hubiera alguien más en el coche. En todo caso, tenían por norma no identificar a los invitados que acompañaban a los vecinos. Había visto salir el vehículo unas horas después, de madrugada. Echaba la culpa a la oscuridad y a la lluvia de aquella noche, pero había supuesto que era Luis Reigosa quien conducía.

El coche aún no había aparecido.

También figuraban en la memoria el análisis lofoscópico y las primeras inspecciones realizadas en el apartamento.

En ce superbe jour, clair et dégagé, sans un seul nuage dans le ciel bleu, Estévez conduisait en silence<sup>40</sup>. Dans les virages, Leo Caldas revoyait<sup>41</sup> le rapport du cas qu'avait préparé l'agent Ferro de la UIDC. Les feuilles agrafées<sup>42</sup> regroupaient les témoignages préalables, les impressions de quelques voisins, celles du portier, celle de María de Castro et celle du vigile à l'entrée de l'île qui prenait son tour de garde la nuit du crime. Le vigile se rappelait avoir vu entrer la voiture de Reigosa avec le musicien à l'intérieur, mais pas<sup>43</sup> s'il y avait quelqu'un d'autre dans la voiture. De toutes manières, ils avaient l'habitude de ne pas identifier les invités qui accompagnaient les voisins. Il avait vu sortir le véhicule quelques heures plus tard, au petit matin. Il jetait la faute sur l'obscurité et la pluie ce soir là, mais il avait supposé que c'était Luis Reigosa qui conduisait.

On n'avait pas encore retrouvé la voiture.

Figuraient aussi dans le rapport l'analyse lophoscopique et les premières inspections réalisées dans l'appartement.

---

<sup>40</sup> La phrase débute par le Complément pour mettre l'accent sur la beauté du jour, dont on parle plus tard dans le roman.

<sup>41</sup> Je déplace ici la conjugaison de « pasar » à « repasar », le verbe devient de complément de lieu « dans les virages » et « repasar » devient « revoyait » pour harmoniser la phrase.

<sup>42</sup> Cas de figure déjà évoqué : nous avons deux mots espagnols pour un mot français. Ici « memoria » et « informe » signifient « rapport ». Pour ne pas le répéter, je fais l'omission du deuxième et utilise la métonymie : « feuilles agrafées » seul pour « rapport ».

<sup>43</sup> Allègement du deuxième « recordar » car le « mais pas » se réfère automatique au dernier verbe et la phrase gagne en rythme.

El informe forense descartaba que Reigosa hubiese sido atado y amordazado una vez muerto y fijaba el momento del crimen alrededor de las once de la noche del 11 de mayo. No era el análisis más exhaustivo que Leo Caldas había leído y apenas aportaba novedades, pero era mejor que no tener nada. Faltaban las conclusiones de Clara Barcia, que aún iban a demorarse un par de días. Leo confiaba en que su minuciosidad a la hora de escudriñar la escena pudiera abrir nuevos caminos que posibilitaran el esclarecimiento del crimen, pero por el momento no encontraba demasiadas columnas sobre las que asentar la investigación. Hizo un recuento mental de todo lo que tenía: la pequeña porción de una huella dactilar de imposible confrontación con las de los archivos policiales, un producto químico de uso común como arma homicida, y la certeza de que el asesino tenía un conocimiento médico bastante profundo. También que, probablemente, se trataba de un hombre. De un hombre homosexual.

Leo Caldas sacó del bolsillo de su chaqueta el retrato que había tomado del dormitorio de Reigosa. Volvió a tener la impresión de que estaba pasando por alto algún detalle importante. No podía identificarlo, pero una pequeña lucecita brillaba en su interior susurrándole que alguna pieza no encajaba en aquel puzzle. Conocía aquella sensación y se fiaba de su instinto. Estaba seguro de que, por pequeño que fuera, lo que ahora se escondía en algún rincón de su cabeza terminaría por mostrarse de un modo repentino más tarde o más temprano.

Le rapport du médecin légiste ne mentionnait pas que Reigosa ait été attaché et bâillonné une fois mort et il fixait l'heure du crime à environ onze heures du soir le 11 mai. Ce n'était pas l'analyse la plus exhaustive que Leo Caldas avait lu et il apportait peu de nouveautés, mais c'était mieux que rien. Il manquait les conclusions de Clara Barcia, qui tarderaient encore un ou deux jours. Leo comptait sur sa minutie à l'heure où scruter la scène pouvait ouvrir de nouveaux chemins qui rendraient possible l'élucidation du crime, mais pour le moment il n'avait pas suffisamment de colonnes sur lesquelles établir l'enquête. Il fit un décompte mental de tout ce qu'il avait : le petit bout d'empreinte digitale impossible à confronter avec celles des archives de la police, un produit chimique à usage commun comme arme du crime, et la certitude que l'assassin avait une connaissance médicale assez solide. Aussi, qu'il s'agissait, probablement, d'un homme. D'un homme homosexuel.

Leo Caldas sortit de la poche de sa veste le portrait qu'il avait pris dans la chambre de Reigosa. Il avait de nouveau l'impression qu'il passait à côté de quelque chose d'important. Il ne pouvait pas l'identifier, mais une petite lumière brillait en lui, lui susurrant qu'une pièce ne faisait pas partie du puzzle. Il connaissait cette sensation et se fiait à son instinct. Il était certain que, aussi petit que ce soit, ce qui se cachait dans un coin de sa tête finirait par se montrer soudainement, tôt ou tard.

Echó la cabeza hacia atrás, devolvió la fotografía al bolsillo y cerró los ojos.

Porriño estaba en el valle que formaba el río Louro en su búsqueda del padre Miño. Era una población pequeña, a unos diez kilómetros de Vigo, hacia el interior. Por allí pasaban las autopistas que se dirigían al sur, hacia Portugal, y al este, a Madrid. La villa estaba creciendo con la misma celeridad con que menguaban las montañas de granito que la rodeaban.

Pocos años atrás, aprovechando la pujanza económica de las canteras, se había promovido la construcción de un gran parque industrial en la comarca. Los precios razonables del suelo, las buenas comunicaciones y la laxa política fiscal del ayuntamiento habían atraído a muchas empresas de Vigo.

Los policías dejaron atrás las primeras naves y abandonaron la autopista. Por una carretera comarcal llegaron hasta una reja alta que protegía varias hectáreas de terreno. Sobre la puerta de la entrada, en letras sobrias, estaba escrito un nombre «Riofarma».

Il renversa la tête, rangea la photo dans sa poche et ferma les yeux.

Porriño se trouvait dans la vallée que formait le fleuve Louro à la recherche du père Miño. C'était un petit village, à environ dix kilomètres de Vigo, vers les terres. C'est par là que passaient les autoroutes qui allaient au sud, vers le Portugal, et à l'est, vers Madrid. La ville grandissait aussi vite que diminuaient les montagnes de granite qui l'encerclaient.

Quelques années auparavant, profitant de la vigueur économique des carrières, elle avait favorisé la construction d'une grande zone<sup>44</sup> industrielle dans la région. Les prix raisonnables du sol, les bonnes communications et la politique fiscale laxiste du maire avaient attiré plusieurs entreprises de Vigo.

Les policiers laissèrent derrière eux les premiers bateaux et abandonnèrent l'autoroute. Via une route départementale<sup>45</sup>, ils arrivèrent devant une grande grille qui protégeait plusieurs hectares de terrain. Sur la porte de l'entrée, d'une écriture sobre, était inscrit un nom : « Riofarma ».

---

<sup>44</sup> Pour qualifier les regroupements d'usines en France, on parle bien de « zone industrielle ».

<sup>45</sup> Géographiquement, en France on utilise les termes « routes départementales » ou « nationales », etc. selon les tailles et usages des routes. Ici « carretera comarcal » se réfère à la « départementale », c'est pourquoi j'ai adapté pour que le lecteur se fasse idée de type de route empruntée.



El edificio del laboratorio conservaba el sabor de las empresas antiguas, un cierto aroma a ministerio. La piedra con que estaba construido le confería una nobleza y una solidez de las que carecían las estructuras nuevas del polígono industrial.

La sociedad permanecía en manos de la familia de Lisardo Ríos, el hombre que la había fundado décadas atrás.

—Buenos días —los detuvo el guarda acercándose al coche.

Estévez buscó ayuda en el asiento contiguo.

—Nos está esperando don Ramón Ríos. Soy el inspector Caldas, de la comisaría de Vigo.

—¿El inspector Leo Caldas?

—Sí —corroboró.

—¿Es usted el inspector Leo Caldas, el patrullero de las ondas?

—El patrullero en persona —le confirmó Estévez asintiendo escandalosamente.

—Leo Caldas... No puedo creerlo, no me pierdo uno solo de sus programas. En la radio de la caseta siempre está sintonizada Onda Vigo —el guardia introdujo medio cuerpo por la ventanilla y le tendió la mano—. Fíjese lo que engaña la radio, inspector, por la voz me parecía que debía de ser usted un hombre de más edad.

L'édifice du laboratoire conservait la saveur des anciennes entreprises, un certain parfum de ministère. La pierre avec laquelle il était construit lui conférait une certaine noblesse et une solidité de celles qui manquent aux nouvelles structures du polygone industriel.

La société demeurait entre les mains de la famille de Lisardo Ríos, l'homme qui l'avait fondée il y a plusieurs décennies.

— Bonjour —les arrêta le garde qui s'approchait<sup>46</sup> de la voiture.

Estévez chercha de l'aide auprès du siège passager.

— Monsieur Ramón Ríos nous attend. Je suis l'inspecteur Caldas, du commissariat de Vigo.

— L'inspecteur Leo Caldas ?

— Oui —confirma-t-il.

— Vous êtes l'inspecteur Leo Caldas, le patrouilleur sur les ondes ?

— Le patrouilleur en personne —lui assura Estévez, acquiesçant scandaleusement.

— Leo Caldas... je ne le crois pas, je ne rate pas une seule de vos émissions. La radio de la cabine est toujours allumée sur *Onda Vigo* —le garde introduit la moitié de son corps par la fenêtre et lui tendit la main—. C'est trompeur la radio, inspecteur, à la voix, vous me paraissiez être un homme plus âgé.

---

<sup>46</sup> Je traduis le gérondif par un verbe à l'imparfait, de cette façon je donne plus de dynamisme et de rythme au garde, sa parole accompagne son mouvement.

—Siento decepcionarle —dijo Caldas estrechándole la mano, sin llegar a entender cómo podía gustar a alguien el programa.

—No me decepciona en absoluto —le contestó el guarda sin soltar su mano—. Encantado de conocerle, inspector Caldas.

—¿Podemos pasar? —preguntó Leo cuando consideró que su antebrazo había sido suficientemente sacudido.

—Claro, inspector Caldas, no faltaba más —dijo, soltando su mano.

El guarda les abrió la puerta descubriendo el hermoso jardín que circundaba el edificio del laboratorio.

—Ha sido un placer —les gritó con entusiasmo al paso del vehículo.

—A seguir bien —sonrió el inspector forzadamente.

—Hay que ver lo que hace la fama, ¿eh, jefe? —comentó Estévez cuando dejaron la barrera atrás.

—¿Qué fama, qué quieres decir?

—No se haga el humilde conmigo, jefe. Ya lo ha visto, en cuanto le ha conocido, nos ha dejado pasar rápido.

— Désolé de vous décevoir –dit Caldas en lui serrant la main, sans comprendre comment le programme pouvait plaire à quelqu'un.

— Je ne suis absolument pas déçu –rétorqua le garde sans lui lâcher la main–. Ravi de vous connaître, inspecteur Caldas.

— Peut-on entrer ? –demanda Leo Caldas quand il considéra que son bras avait été suffisamment secoué.

— Bien sûr, inspecteur Caldas, il ne manquerait plus que ça – il lui lâcha la main.

Le garde leur ouvrit la grille<sup>47</sup>, laissant apparaître le magnifique<sup>48</sup> jardin qui entourait le laboratoire.

— Ce fut un plaisir –leur cria-t-il avec enthousiasme lorsque le véhicule passa.

— Bonne continuation –l'inspecteur eut un sourire forcé.

— Tout ce que peut faire la célébrité, hein chef ? –commenta Estévez quand ils passèrent la barrière.

— Quelle célébrité ? Qu'est-ce tu veux dire ?

— Ne faites pas le modeste avec moi, chef. Vous avez bien vu, dès qu'il vous a reconnu, il nous a vite laissé passer.

---

<sup>47</sup> Plus tôt dans le chapitre, les deux personnages s'arrêtent devant une « reja », c'est-à-dire une « grille » ; donc pour conserver la cohérence du décor, j'ai préféré traduire « puerta » en « grille ».

<sup>48</sup> Toujours plus tôt, on précise que cette grille protège plusieurs hectares, j'ai fait le choix ici d'une amplification de l'adjectif de beauté « hermoso » en « magnifique » pour l'accorder avec son étendu.

—Tampoco me conocen tanto. Además, es una cosa bastante habitual no poner inconvenientes cuando quien quiere pasar es la policía.

—Vamos, inspector, no me negará que al estar en la radio el trato que recibe es completamente diferente. Cuando vamos de incógnito, o voy yo sólo a algún lugar, todos ponen mala cara. En cambio si, al igual que ha sucedido ahora, usted se identifica como el patrullero de las ondas, el trato es mucho más cordial.

—En primer lugar, yo no me he identificado como nada. En segundo, tú no puedes recibir cordialidad si te lías a golpes con la gente sin la menor provocación.

—No me dé lecciones de moral —se defendió Estévez—, aquí cada uno tiene sus métodos de trabajo. Si usted no es consciente de lo que le favorece su popularidad no tiene por qué volver esa ignorancia contra mí. Esto del éxito es cosa suya.

— On ne me reconnaît pas tant que ça. De plus, c'est assez habituel de ne pas avoir d'inconvénients quand celui qui veut passer est un policier.

— Franchement, inspecteur, vous n'allez pas me faire croire qu'être à la radio ne vous donne pas droit à un traitement complètement différent.<sup>49</sup> Quand on est incognito, ou quand je vais seul quelque part, les gens font une sale tête. Par contre si, comme ce qu'il vient de se passer, vous vous identifiez comme le patrouilleur sur les ondes, ils sont<sup>50</sup> beaucoup plus aimables.

— Primo, je ne m'identifie comme rien du tout. Secundo<sup>51</sup>, toi tu ne peux recevoir aucune amabilité si tu cherches la bagarre sans la moindre provocation.

— Ne me faites pas la morale —se défendit Estévez—, ici chacun a sa méthode de travail. Si vous n'êtes pas conscient des faveurs que vous offre votre popularité, vous n'avez pas de raison de retourner cette ignorance contre moi. Le succès, c'est vous que ça regarde.<sup>52</sup>

---

<sup>49</sup> Je suis passée ici par une modulation de syntaxe pour que le personnage conserve une argumentation naturelle et orale en fonction des expressions utilisées en français, et cela sans perdre l'idée que « être à la radio offre un traitement de faveur ».

<sup>50</sup> La transposition du sujet d'un substantif en un pronom me permet de lier « aimables » à « les gens » (cités avant), car d'un point de vue personnel, « aimable » se rapporte plus à des personnes qu'à un traitement.

<sup>51</sup> Ces adverbes latins sont plus souvent utilisés dans des contextes oraux et populaires. Ici on ressent l'agacement de Caldas, et traduire « en primer » et « en segundo » en « primo » et « secundo » me semblait bien traduire cette agacement ainsi qu'appuyer l'oralité.

<sup>52</sup> « Es cosa suya » est fréquent en espagnol, qu'on peut traduire de plusieurs façons en français : « c'est vos affaires », « ça ne concerne que vous »... Par affinité, j'ai choisi « c'est vous que ça regarde ».

—Rafa, déjame en paz —dijo Caldas presintiendo que su ayudante podía estar en lo cierto. Por muy poco orgulloso que estuviese de participar en él, a pesar de los años de servicio ciudadano en el cuerpo de policía, si alguien le conocía era por aquel absurdo programa de radio.

Salieron del coche para dirigirse a la puerta del edificio. Ramón Ríos les esperaba en el umbral.

Ramón Ríos había sido compañero de clase de Leo Caldas. Juntos habían aprendido que existía un pecado más importante que los otros, que un penalti seguido de gol es gol, y que la derivada de una función en un punto representa la pendiente de la recta tangente en el mencionado punto. También, desde el púlpito, don José había enseñado a los alumnos de diez años a decidir en situaciones límite: cuando un terrorista amenaza a la familia de un niño con una ametralladora y pide a ese niño que pise una Sagrada Forma para liberar a los suyos, el niño no tiene que pisarla, pues si el terrorista cumpliera su amenaza y disparase, su familia iría, entera y feliz, al cielo en santo martirio.

— Rafa, fiche-moi la paix –fit Caldas, sentant que son adjoint pouvait être dans le vrai. Il avait beau éprouver peu de fierté à y participer, à part les années de service citoyen dans le corps de la police, si quelqu’un le connaissait, c’était à cause de ce programme absurde à la radio.

Ils sortirent de la voiture et se dirigèrent vers la porte du bâtiment. Ramón Ríos les attendait sur le seuil.

Ramón Ríos avait été un camarade de classe de Leo Caldas. Ils avaient appris ensemble qu’il existait un péché plus important que les autres, qu’un penalty suivi d’un but, c’est bien un but, et que la dérivée d’une fonction en un point représente la pente d’une droite tangente du point mentionné. Aussi, depuis la chaire, le père José avait enseigné aux élèves de dix ans à prendre des décisions face à des situations limites<sup>53</sup> : quand un terroriste menace la famille d’un enfant avec une mitraillette et demande à cet enfant qu’il piétine une hostie pour libérer les siens, l’enfant ne doit pas le piétiner, et si le terroriste va au bout de ses menaces et tire, sa famille irait, corps et âme<sup>54</sup> et heureuse, au ciel en martyr.

---

<sup>53</sup> Il s’agit d’une référence au psychiatre et philosophe allemand Karl Jaspers. Une situation limite désigne le moment où l’individu est confronté à des données existentielles qu’il ne peut modifier, comme la mort, le hasard, la souffrance et la culpabilité (cf Situation limite wikipédia). Il m’a fallu plusieurs tentatives de traduction et de recherches avant de comprendre qu’il s’agissait d’une référence philosophique qui avait déjà sa traduction.

<sup>54</sup> Le mot « entera » ne réfère pas à « familia » physiquement parlant, mais au fait qu’elle s’en ira « entière », donc religieusement, « corps et âme ».



En algunas ocasiones, y siempre que Alba fuese en el lote, Leo había estado de acuerdo con la nada ortodoxa teoría de don José. En otras no.

—Leo, debes de ser el único loco que viene al laboratorio cuando quiere verme —le recibió Ramón Ríos.

—Ya sabes, tiene que haber de todo.

Se saludaron con un abrazo. Aunque con el tiempo hubieran dejado de verse de modo habitual, conservaban un grato poso de la amistad que les había unido en la infancia, cuando, por motivos diferentes, a ambos les costaba demasiado relacionarse con el resto de los niños.

—Esta vez no vengo por una cuestión personal sino por algo relativo a tu trabajo —le dijo Caldas, adelantando sucintamente la razón de su visita.

—¿Mi qué? ¿Estás seguro de encontrarte bien?

—¿No te pagan por venir? —preguntó Leo.

—Pero sólo para no aguantarme en casa —contestó Ríos, y miró la hora en el caro reloj de pulsera de su muñeca izquierda—. Con el día que tenemos, no voy a tardar ni media hora en estar en el barco.

—Tú que puedes —dijo el inspector.

Quelques fois, et toujours quand Alba faisait partie du lot, Leo avait été d'accord avec la théorie orthodoxe du père José. Quelques fois non.

— Leo, tu dois être le seul fou à venir au laboratoire quand il veut me voir –le reçut Ramón Ríos.

— Oh tu sais, il faut de tout.

Ils se saluèrent par une accolade. Même si avec le temps ils avaient cessé de se voir régulièrement, ils entretenaient un beau reste de l'amitié qui les avait unis durant l'enfance, quand, pour des raisons différentes, il était difficile pour eux deux de se lier aux autres enfants.

— Cette fois je ne viens pas pour un motif personnel, mais pour quelque chose en rapport avec ton travail –lui annonça Caldas, anticipant brièvement la raison de sa visite.

— Mon quoi ? Tu es sûr que ça va ?

— Ils ne te payent pas pour venir ? –demanda Leo.

— Mais seulement pour ne pas me supporter à la maison –répondit Ríos, puis il regarda l'heure sur la montre de luxe<sup>55</sup> à son poignet gauche—. Avec le soleil<sup>56</sup> que nous avons, je ne vais pas attendre une demi-heure de plus pour aller sur le bateau.

— Toi, tu le peux –lança l'inspecteur.

---

<sup>55</sup> Explication de la valeur de la montre, dire quelle est « de luxe » affiche bien fait sous entendre qu'elle est chère.

<sup>56</sup> En français nous parlons davantage du soleil pour évoquer une journée magnifique (comme décrit au début du chapitre : « un ciel sans nuage »).

Ramón Ríos señaló a Estévez, que se había quedado absorto contemplando cómo un humeante líquido verde era manipulado por cuatro jóvenes ataviados con bata blanca.

—¿Te has comprado un gorila? —preguntó en voz baja a su antiguo compañero de colegio.

—Es Rafael Estévez, mi nuevo ayudante. No lleva más que unos meses en la ciudad. ¡Rafael! —llamó.

—Menudo bicho, vas bien protegido —murmuró Moncho Ríos guiñándole un ojo de la misma manera pícara que lo hacía desde niño—. Ya había oído que las celebridades radiofónicas necesitan escolta.

—Debe de ser eso —dijo Caldas lacónico.

Estévez se les aproximó y saludó a Ríos:

—¿Qué tal?

—Pues perdiendo bastante pelo. Por lo demás no me quejo.

—Rafael, éste es Ramón Ríos —les presentó Leo Caldas.

—Encantado —dijo Estévez, y señaló a los hombres de la bata blanca—. ¿Qué están haciendo?

—¿Los de la humareda verde? —preguntó Ríos.

Rafael Estévez asintió.

Ramón Ríos signala Estévez, qui était resté absorbé par quatre jeunes, vêtus d'une blouse blanche, qui manipulaient un liquide vert fumant.

— Tu t'es acheté un gorille ? –demanda-t-il à voix basse à son ancien copain d'école.<sup>57</sup>

— C'est Rafael Estévez, mon nouvel adjoint. Il n'est en ville que depuis quelques mois. Rafael ! –hela-t-il.

— Belle bête, t'es bien protégé –murmura Moncho Ríos en lui faisant le même clin d'œil qu'il faisait depuis qu'il était petit-. J'avais entendu que les stars de la radio avaient besoin d'une escorte.

— C'est sûrement ça –dit Caldas, succinct.

Estévez s'approcha d'eux et salua Ríos :

— Comment ça va ?

— Ben je perds mes cheveux. Mais pour le reste je ne me plains pas.

— Rafael, voici Ramón Ríos –lui présenta Leo Caldas.

— Enchanté –fit Estévez, et il pointa les hommes en blouse blanche-. Qu'est-ce qu'ils font ?

— Ceux avec le nuage de fumée vert ? –demanda Ríos.

Rafale Estévez acquiesça.

---

<sup>57</sup> « Colegio » n'est pas « collège » en français, mais plus un terme général comme un dirait en France « l'école ». D'autant plus qu'on apprend que Leo et Ramón se sont connus autour de l'âge de 10 ans, donc en étant plus précis, il parlerait ici de la primaire.

—No tengo ni idea —contestó Ríos como si no hubiera otra respuesta posible a la pregunta formulada por el agente—. Yo sólo entiendo de lo mío, y poco, no te vayas a creer. El listo de la familia era el abuelo Lisardo que fue quien montó todo este tinglado. Ahora, listos como para presumir, solamente nos quedan mi hermano, mi prima y el gato. Y por aquí tampoco hay muchos listos, son bastante mediocres —señaló a un par de empleados que se acercaban por un pasillo—. Los mejores cerebros se marchan a la competencia. Se conoce que, desde que Zeltia cotiza en bolsa, paga mejor que nosotros.

Estévez asintió levemente.

Ramón seguía con su discurso:

—A mí me da alergia el laboratorio, por eso estoy el menor tiempo posible aquí. Muchas veces me salen unas erupciones en el cuerpo que sólo soy capaz de curar con baños de mar y brisa. Estoy convencido de que se trata de una incompatibilidad que el vino tiene con alguna de las sustancias que fabricamos aquí. ¿Quieres saber alguna otra cosa? —preguntó mirando a Rafael Estévez.

—No, gracias —contestó el agente, quien, escuchando el torbellino de razonamientos que Ríos era capaz de generar, había entendido que era más razonable tener la prudencia de no volver a intervenir.

—Me ha comentado Leo que eres de fuera.

—Sí —concedió Estévez—, de Zaragoza. ¿La conoce?

—¿Me hablas de usted por la calva?

— Je n'en ai aucune idée –répondit Ríos comme s'il n'y avait pas d'autre réponse possible à la question formulée par l'agent—. Je ne comprends que ce qui me regarde, et encore, ne vas pas t'imaginer. Le malin de la famille, c'était le grand-père Lisardo, celui qui a monté tout ce bazar. Aujourd'hui, des malins qui peuvent s'en vanter, il nous reste que mon frère, ma cousine et le chat. Et ici, il n'y a pas beaucoup d'intelligents non plus, ils sont plutôt médiocres –il signala deux employés qui s'approchaient dans le couloir—. Les plus gros cerveaux vont chez la concurrence. Tout le monde sait que, depuis que Zeltia est coté en bourse, ils payent mieux que nous.

Estévez hocha légèrement la tête.

Ramón poursuivit son discours :

— Le laboratoire me donne des allergies, c'est pour ça que je passe le moins de temps possible ici. Souvent j'ai des éruptions cutanées sur le corps que je ne peux guérir qu'avec des bains de mer et la brise. Je suis convaincu que c'est une incompatibilité entre le vin et une des substances qu'on fabrique ici. Vous voulez savoir autre chose ? –demanda-t-il en regardant Estévez.

— Non, merci –répondit l'agent, qui, en écoutant le tourbillon de raisonnements que Ríos était capable de débiter, avait compris qu'il était plus judicieux d'avoir la prudence de ne plus intervenir.

— Leo m'a dit que tu n'es pas d'ici.

— Oui –concéda Estévez—, de Saragosse. Vous connaissez ?

— Tu me dis vous à cause de la calvitie ?

—¿Cómo? —preguntó el agente.

—Que me hables de tú, hombre, que soy feo pero no viejo. ¿Ves? —dijo, abriendo mucho la boca—. En este lado aún conservo todos los dientes.

—No te esfuerces, Moncho —intervino Caldas—. Hace semanas que he dejado de pedírselo. Como mucho le dura el tuteo dos frases.

—Como quieras, pero se comienza así y se acaba haciendo la genuflexión doble, como en el colegio.

Moncho Ríos echó a andar por el largo pasillo que salía del vestíbulo.

—Venid —dijo, pidiendo que le acompañasen—, vamos a seguir la charla en la cancha de tenis.

Estévez permanecía en pie, pasmado, mirando al inspector.

—¿Dónde?

—En su oficina —contestó Leo Caldas siguiendo a Ríos.

— Comment ? –demanda l’agent.

— Tutoie-moi, bon sang,<sup>58</sup> je suis moche mais je ne suis pas vieux. Regarde ! –lança-t-il en ouvrant grand la bouche–. Ce côté-ci, j’ai encore toutes mes dents.

— Ne te fatigue pas Moncho –intervint Caldas–. Ça fait des semaines que j’ai arrêté de le lui dire. Son tutoiement dure maximum deux phrases.

— Comme tu veux, mais ça commence comme ça et ça se termine les deux genoux au sol<sup>59</sup> comme à l’école.

Moncho Ríos avança dans le long couloir qui sortait du hall d’entrée.

— Venez –lança-t-il, leur demandant de l’accompagner–, on va finir de papoter sur le court de tennis.

— Où ça ?

— Dans son bureau –répondit Leo Caldas en suivant Ríos.

---

<sup>58</sup> « Hombre » est une interjection très fréquente et spontanée en Espagne, qu’on ne peut évident pas traduire par « homme ». Je me suis adaptée aux interjections françaises et ai choisi de traduire par « bon sang », expression tout aussi spontanée que « hombre » qu’emploie le Français. De plus il s’utilise souvent quand on est exaspéré, comme l’est Ramón.

<sup>59</sup> L’explicitation me semble utile dans ce cas. Dans la religion, la « genuflexión doble » est une façon de saluer le Saint Sacrement (ou tout autre personne ou objet à saluer) en mettant les deux genoux au sol (le droit puis le gauche). Il n’est pas incorrect de traduire par « Genuflexion double », cependant cette tournure est peu parlante et j’ai traduit directement par son explication simplifiée « deux genoux au sol », dont on comprend que c’est un geste de salutation ou de prière.



Ramón Ríos tenía un despacho inmenso forrado con madera de nogal. Una alfombra persa ocupaba casi la totalidad del suelo. A un lado, en la zona de reuniones, ocho sillones de cuero rodeaban una gran mesa de juntas con un moderno teléfono colocado en su centro. Al otro lado del despacho, una pieza de anticuario situada junto a la ventana hacía la función de escritorio. Sobre éste había un periódico deportivo abierto.

—Carallo, para no trabajar, no está mal —bromeó Caldas al entrar.

—Es aparente —admitió Ramón Ríos mirando a su alrededor.

Leo Caldas había sido testigo en muchas ocasiones de las envidias que despertaba en sus compañeros de escuela la naturalidad con la que Ramón Ríos hablaba de su vida opulenta. Él, sin embargo, nunca había albergado aquel sentimiento y, al contrario, valoraba su amistad generosa y fiel.

Ramón Ríos avait un bureau<sup>60</sup> couvert immense en bois de noyer. Un tapis persan occupait la quasi-totalité du sol. D'un côté, dans la partie réunion, huit fauteuils de cuir entouraient une grande table d'assemblée, dont au centre, était placé un téléphone dernier cri.<sup>61</sup> De l'autre côté de la salle, une pièce d'antiquaire, près de la fenêtre, servait de secrétaire.<sup>62</sup> Sur ce dernier était posé un journal sportif ouvert.

— Putain, pour quelqu'un qui ne travaille pas, ce n'est pas trop mal –plaisanta Caldas en entrant.

— C'est voyant –admit Ramón Ríos, en regardant autour de lui.

Leo Caldas avait été témoin, à plusieurs reprises, des envies qu'éveillait chez ses copains d'école la facilité avec laquelle Ramón Ríos parlait de sa vie opulente. Lui, cependant, n'avait hébergé aucun sentiment et, au contraire, valorisait sa généreuse et fidèle amitié.

---

<sup>60</sup> Dans ce paragraphe nous avons « despacho » et « escritorio », qui se traduisent par tous deux par « bureau » ; l'un étant la pièce de travail, l'autre le meuble. Je devais contourner le problème de traduction avec l'aide synonyme et du contexte. Dans ce premier cas, utiliser « bureau » pour parler de la pièce semblait le plus convenable, car il est aussi un terme général. D'autant plus que précédemment Ramón invite Leo et Rafael à venir dans son bureau, donc dans la pièce.

<sup>61</sup> Même exemple que pour la montre de luxe plus tôt, ici le téléphone « dernier cri » sous entend bien qu'il est moderne, à l'image de la montre et du bureau de Ramón.

<sup>62</sup> « Bureau » ayant déjà été utilisé pour traduire « despacho », je ne pouvais le réemployer pour le meuble. Or ici on parle bien d'une pièce « d'antiquaire », donc d'un meuble caractéristique et ancien, c'est pourquoi « secrétaire » a été ma solution pour traduire « escritorio ».

Si había algo de Moncho Ríos que hubiera deseado poseer era su desparpajo atolondrado, tan alejado de la timidez del inspector.

—Sentaos y contadme qué milagro os ha traído por aquí —les pidió Ramón Ríos.

Los policías se acomodaron en dos de las butacas que rodeaban la mesa de reunión, y Leo Caldas esperó en silencio que Ramón Ríos ocupara otro asiento.

—Formol —dijo entonces, escuetamente.

—¿Formol, cómo que formol? —preguntó Ríos—. ¿De qué carallo estás hablando, Leo?

—El formol es un producto de Riofarma y queríamos saber quiénes son vuestros clientes en la ciudad.

Moncho miró a Caldas como si éste se hubiera dirigido a él en una lengua extraña.

—Pues vamos a tener que preguntar —contestó por fin, cuando tuvo la certeza de que su compañero de colegio estaba hablando en serio y de que el formol era el motivo real de la visita.

—Por cierto, Leo, ¿cómo va tu padre? —preguntó Ramón Ríos, tirando del cable del teléfono y atrayéndolo hacia sí.

S'il y avait quelque chose de Moncho Río qu'il aurait voulu posséder, c'était son culot étourdissant, si éloigné de la timidité de l'inspecteur.

— Asseyez-vous et racontez-moi quel miracle vous a amené par ici –leur somma Ramón Ríos.

Les policiers s'installèrent dans deux fauteuils qui entouraient la table de réunion, et Leo Caldas attendit en silence que Ramón Ríos occupe un autre siège.

— Le formol –dit-il alors, sobrement.

— Le formol, comment ça le formol ? –demanda Ríos—. De quelle connerie tu me parles, Leo ?

— Le formol est un produit de Riofarma et nous voulions savoir qui sont vos clients en ville.

Moncho fixa Caldas comme s'il lui avait parlé dans une langue étrangère.

— Et bien on va demander –répondit-il enfin, quand il eut la certitude que son camarade de primaire parlait sérieusement et que le formol était le véritable motif de sa visite.

— D'ailleurs, Leo, comment va ton père ? –demanda Ramón Ríos, qui tirait sur le câble du téléphone pour le ramener vers lui.

—Como siempre, metido en su mundo. Mañana hemos quedado para comer, pero lo cierto es que últimamente no nos vemos demasiado. Lo de mañana es porque tiene que acudir a Vigo para solucionar un papeleo, pero si por él fuera no saldría para nada de la bodega.

—No me extraña. ¿Qué tal el vino de este año?

—Parece que la calidad es de primera, pero el viejo se queja de que la producción está un poco mermada, dice que es porque llovió a destiempo. No sé a qué coño le llama destiempo, pero eso es lo que él cuenta. Creo que lo que en realidad le gusta es quejarse; fíjate que aún estamos en mayo y ya ha vendido más de la mitad de la cosecha.

—Demasiado bien lo vende —aseguró Moncho Ríos—. El año pasado, cuando quise pedirle unas cajas, se había agotado. Y el año anterior tampoco pude llegar a probarlo.

—Ya sabes que despacha el vino en dos patadas —dijo Caldas, como disculpando a su padre.

Ríos asintió:

— Comme d’habitude, dans son monde. Demain nous allons manger ensemble,<sup>63</sup> mais ce qui est sûr, c’est que dernièrement, on ne se voit pas beaucoup. Pour demain, c’est parce qu’il doit se rendre à Vigo pour de la paperasse, mais si cela ne tenait qu’à lui, il ne sortirait à pas du tout de sa cave.

— Ça ne m’étonne pas. Comment est le vin cette année ?

— Il semble de première qualité, mais le vieux se plaint que la production a été un peu réduite, il dit que c’est parce qu’il n’a pas plu quand il le fallait. Je ne sais pas ce que ce bordel veut dire, mais c’est ce qu’il raconte. Je crois surtout que ce qu’il aime, c’est se plaindre ; note qu’on est encore en mai et il a déjà vendu plus de la moitié de son cru.

— Il le vend plutôt bien –assura Moncho Ríos–. L’année dernière, quand j’ai voulu lui commander quelques caisses, tout était épuisé. Et l’année d’avant je n’ai pas pu lui en goûter non plus.

— Tu sais bien qu’il expédie son vin en deux temps trois mouvements –dit Caldas, comme pour disculper son père.

Ríos acquiesça :

---

<sup>63</sup> Dans ce contexte-là, le temps est au passé composé en espagnol, mais le « mañana » se comprend comme « demain » et non « ce matin » (absence d’un démonstratif « ese » ou « este »). On comprend alors qu’ils ont convenu qu’ils mangeraient ensemble le lendemain. C’est pourquoi j’ai modifié le temps verbal et utilisé du futur. De plus, « tiene que acudir » indique bien qu’il doit se rendre à Vigo mais qu’il ne l’a pas encore fait.

—Cuando hables con él dile que de esta cosecha quiero catar unas botellitas. Que me guarde las que pueda. Si hace falta, recuérdale que soy solvente.

Leo sonrió y señaló el teléfono.

—Yo me encargo del vino, tú llama.

Moncho presionó un botón del moderno teléfono activando el altavoz para que los tres pudieran escuchar la conversación. El tono de llamada resonó en la sala con claridad.

Ramón Ríos tuvo que efectuar varias llamadas. En primer lugar, para saber si, tal como su amigo Leo Caldas presumía, producían formol en el laboratorio de su familia. En segundo, para encontrar el departamento que lo elaboraba. Cuando, finalmente, dio con el número correcto, oyeron una voz femenina al otro lado de la línea.

—Soluciones y Concentrados, ¿dígame?

—Buenos días, soy Ramón Ríos.

—Don Ramón, ¡qué sorpresa! —la mujer se trabó al intentar arreglar el comentario que se le había escapado—. Perdone, don Ramón, quise decir...

—No se preocupe, lo extraño habría sido que no le sorprendiera —la tranquilizó Moncho, guiñando un ojo al inspector—. ¿Con quién hablo?

—Con Carmen Iglesias.

— Quand tu le verras,<sup>64</sup> dis-lui que je veux déguster quelques petites bouteilles de ce cru. Qu’il me réserve celles qu’il pourra. S’il y a besoin, rappelle-lui que je suis solvable.

Leo sourit et signala le téléphone.

— Je me charge du vin, toi, appelle.

Moncho appuya sur le bouton du téléphone dernier cri qui activait le haut-parleur, pour que les trois puissent écouter la conversation. La tonalité d’appel résonna dans la salle avec clarté.

Ramón Ríos dut effectuer plusieurs appels. Le premier pour savoir si, comme son ami Leo Caldas le présumait, ils produisaient du formol dans le laboratoire de sa famille. Le deuxième, pour contacter le département qui l’élaborait. Quand, finalement, il tapa le bon numéro, ils entendirent une voix féminine de l’autre côté de la ligne.

— Solutions et Concentrés, j’écoute.

— Bonjour, c’est Ramón Ríos.

— Monsieur Ramón, quelle surprise ! –la femme bafouilla en essayant de corriger le commentaire qui lui avait échappé—. Excusez-moi, monsieur Ramón, je voulais dire...

— Ne vous inquiétez pas, ça aurait été étrange que ça ne vous surprenne pas –la rassura Moncho, adressant un clin d’œil à l’inspecteur—. À qui je parle ?

— À Carmen Iglesias.

---

<sup>64</sup> En français, lorsque l’on doit rencontrer une personne on dit par exemple « quand je la verrai ». Utiliser ici « quand tu lui parleras » donne un ton solennel qu’il n’y a pas dans le texte source.



—Hola, Carmen, quería saber una cosiña acerca de uno de sus productos. ¿Es posible?

—Para eso estamos, don Ramón —contestó la mujer dispuesta a agradar.

—¿Nosotros hacemos formol? —preguntó Ríos.

—¿Cómo que si hacemos formol?

—Tengo entendido que producimos formol en su departamento —explicó Ramón Ríos.

—Producirlo, no, don Ramón, pero efectivamente trabajamos con formaldehído. Lo compramos al fabricante y aquí, en Soluciones y Concentrados, lo tratamos y lo envasamos en función del uso que le vayan a dar los clientes —aclaró Carmen Iglesias.

—Mire, estoy aquí con unos amigos que quieren conocer algunas particularidades al respecto. ¿Le importaría hacerme el favor de ayudarlos?

—Por supuesto, don Ramón.

—Ahora le paso, Carmen, pero antes déjeme decirle que tiene usted una voz muy... —Moncho Ríos se detuvo un instante buscando la palabra adecuada— atrayente.

—Gracias, don Ramón —dijo la mujer, divertida.

Caldas se acercó al teléfono.

—Buenos días, Carmen, soy el inspector Leo Caldas.

— Bonjour Carmen, je voulais savoir une petite chose<sup>65</sup> à propos d'un de vos produits. C'est possible ?

— Nous sommes là pour ça, monsieur Ramón –répondit la femme, disposée à être agréable.

— Nous faisons du formol ? –questionna Ríos.

— Comment ça nous faisons du formol ?

— J'ai cru entendre que nous produisions du formol dans ce département –expliqua Ramón Ríos.

— Le produire, non, monsieur Ramón, mais nous travaillons effectivement avec du formaldéhyde. Nous l'achetons au fabricant et ici, dans Solutions et Concentrés, nous le traitons en fonction de l'usage qu'en feront les clients –éclaira Carmen Iglesias.

— Écoutez, j'ai, ici, avec moi des amis qui veulent connaître quelques particularités à ce sujet. Pourriez-vous me faire le plaisir de les aider ?

— Bien sûr, monsieur Ramón.

— Je vous le passe, Carmen, mais avant permettez-moi de vous dire que vous avez une voix très... –Moncho Ríos s'arrêta un instant cherchant le mot adéquat– attirante.

— Merci, monsieur Ramón –fit la femme, amusée.

Caldas s'approcha du téléphone.

— Bonjour, Carmen, je suis l'inspecteur Leo Caldas.

---

<sup>65</sup> « iña » accolé à « cosa » est la marque du diminutif galicien, dérivé du « inha » portugais. N'ayant pas de suffixe français à coller à « chose », on rajoute « petit » devant celui-ci.

—¿El de la radio? —la voz de Carmen permitió entrever cierta emoción.

—¿Se da cuenta? —tuvo tiempo de decir Estévez antes de que el inspector lo fulminara con la mirada.

Leo Caldas recibió las felicitaciones de la mujer, quien le explicó que en Soluciones y Concentrados no se perdían una emisión de *Patrulla en las ondas*.

El inspector, tan pronto tuvo oportunidad, se ciñó a aquello que le había llevado hasta el laboratorio:

—Carmen, ¿cabría la posibilidad de conocer el nombre de los clientes que les compren formol?

—¿En todas las concentraciones? —preguntó ella.

—¿Todas las concentraciones? —dijo Caldas, mirando a Ramón Ríos en busca de una aclaración.

Moncho Ríos se encogió de hombros y se acercó al teléfono.

—Carmen, ¿haría el favor de explicarnos al inspector Caldas y a mí qué es eso de las concentraciones? —pidió a su empleada.

—Es sencillo, don Ramón, cada solución de formaldehído es un producto diferente con usos distintos —aclaró amablemente—. Tenemos desde soluciones de formaldehído diluido al ocho por ciento para los fabricantes de papel o curtidos hasta formol al treinta y siete por ciento, que es lo que se suele enviar a los hospitales, pasando por...

— Celui de la radio ? —la voix de Carmen permit de distinguer une certaine émotion.

— Vous voyez ? —eut le temps de dire Estévez avant que l'inspecteur ne le foudroie du regard.

Leo Caldas reçut les félicitations de la femme, qui lui expliqua qu'à Solutions et Concentrés ils ne perdaient aucune émission de *Patrouille sur les ondes*.

L'inspecteur, dès qu'il en eut l'occasion, se concentra sur ce qui l'avait amené jusqu'au laboratoire :

— Carmen, est-il possible d'avoir le nom des clients qui vous achètent de formol ?

— Dans toutes les concentrations ? —demanda-t-elle.

— Toutes les concentrations ? —dit Caldas, regardant Ramón Ríos, à la recherche d'une explication.

Moncho Ríos haussa les épaules et s'approcha du téléphone.

— Carmen, feriez-vous la faveur d'expliquer à l'inspecteur Caldas et à moi ce que sont ces concentrations ? —demanda-t-il à son employée.

— C'est simple, monsieur Ramón, chaque solution de formaldéhyde est un produit différent avec des usages distincts — éclaira-t-elle aimablement—. Nous avons, depuis des solutions de formaldéhyde, dilué à quatre-vingt pourcents pour les fabricants de papiers ou le tannage jusqu'au formol à trente-six pourcents, qu'on envoie habituellement aux hôpitaux, en passant par...

—Busco este último, Carmen —la cortó Leo Caldas—. ¿Hay posibilidad de saber a qué centros se suministra formol al treinta y siete por ciento? Me interesan principalmente los clientes de Vigo.

—Claro, inspector —le confirmó Carmen Iglesias—. Lo mejor es que hable directamente con Isidro Freire, el responsable de zona. Él es quien se encarga de las ventas en Vigo de nuestros productos, formaldehído incluido.

—¿Sería abusar si le pidiera que me transfiriera la comunicación con el señor Freire? —preguntó el inspector.

—No abusaría en absoluto, inspector Caldas, pero Isidro Freire tenía que hacer una visita y hace un momento que le he visto salir. No ha debido de darle tiempo ni a llegar al coche. Si quiere puedo llamar yo misma al móvil del señor Freire y pedirle que le espere.

—Si no tiene inconveniente...

—Por supuesto que no, inspector Caldas. Ahora mismo hago esa llamada.

—Muchas gracias, es usted muy amable.

—De nada, inspector. Ahora, si no les importa, les dejo para llamar al señor Freire antes de que se marche.

—Solamente otra cosiña, Carmen —la detuvo Moncho Ríos, que perdía pelo pero no oportunidades.

—Usted dirá, don Ramón.

—C'est celui que je cherche, Carmen –la coupa Leo Caldas—. Il y a moyen de savoir à quels centres vous administrez le formol à trente-six pourcents ? Les clients de Vigo m'intéressent principalement.

— Bien sûr, inspecteur –lui confirma Carmen Iglesias—. Le mieux est que vous parliez directement avec Isidro Freire, le responsable de la zone. C'est lui qui se charge des ventes de nos produits à Vigo, formaldéhyde inclus.

— Abuserais-je si je vous demandais de me transférer l'appel vers monsieur Freire ? –sollicita l'inspecteur.

— Vous n'abuseriez pas du tout, inspecteur Caldas, mais Isidro Freire avait une visite et je l'ai vu sortir il y a un moment. Il n'a pas dû avoir le temps d'arriver à la voiture. Si vous voulez, je peux appeler moi-même sur le portable de monsieur Freire et lui demander de vous attendre.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient...

— Absolument pas, inspecteur Caldas. Je compose à l'instant le numéro.

— Merci beaucoup, vous êtes très aimable.

— De rien, inspecteur. Maintenant, si ça ne vous dérange pas, je vous laisse pour appeler monsieur Freire avant qu'il ne parte.

— Une autre petite chose Carmen –l'interrompit Moncho Ríos, que perdait ses cheveux mais pas une occasion.

— Je vous écoute, monsieur Ramón.

—Me preguntaba cuántos años tiene la dueña de esa deliciosa voz.

—Gracias, don Ramón, voy a cumplir veintisiete.

Por la entonación melosa de la mujer, Leo Caldas comprendió que el comentario de su amigo no le había molestado lo más mínimo.

Moncho Ríos despidió a los policías con la mano, desconectó el altavoz y descolgó el auricular del teléfono.

—Carmen, respóndame a una curiosidad: ¿le gusta navegar?

— Je me demandais quel âge à la propriétaire de cette délicieuse voix.

— Merci, monsieur Ramón, je vais avoir vingt-sept ans.

À l'intonation mielleuse de la femme, Leo Caldas comprit que le commentaire de son ami ne l'avait pas dérangée le moins du monde.

Moncho Ríos leva la main pour dire au revoir aux policiers, déconnecta le haut-parleur et décrocha le combiné du téléphone.

— Carmen, simple curiosité : vous aimez naviguer ?



**Desafinar. 1.** Desentonar la voz o un instrumento apartándose de la debida entonación. **2.** Decir algo, inoportuno, en una conversación.

[...] Caldas atravesó la calle del Príncipe, cruzó la Puerta del Sol y pasó bajo un arco que en otro tiempo había sido una de las puertas de la ciudad vieja. Descendió por el empedrado dejando a la derecha la biblioteca universitaria y la casa episcopal. Tomó la calleja que llevaba a la concatedral, en dirección opuesta al templo, y bajó por la calle Gamboa. En el número 5 estaba el Grial.

Desde fuera podría haber pasado por una taberna inglesa, con listones de madera oscura enmarcando la pequeña fachada blanca. Los marcos de la puerta y de las ventanas de cristal biselado eran de la misma madera. La entrada, cubierta por un tejadillo de pizarra a dos aguas, hacía una visera sobre la acera.

Por dentro, el Grial era amplio, con una barra larga a la derecha y una docena de mesas dispuestas por el resto del local. Casi todas estaban ocupadas, la mayoría por grupos de cuatro o más personas.

**Fausser. 1.** Chanter faux ou jouer faux en s'écartant de la bonne intonation **2.** Manquer d'égards envers quelqu'un en disant, par exemple, quelque chose d'inopportun dans une conversation.

[...] Caldas longea<sup>66</sup> la rue Príncipe, traversa la Puerta del Sol et passa sous un arc qui, autrefois, avait été une des portes de la vieille ville. Il descendit par la rue<sup>67</sup> pavée, laissant à sa droite la bibliothèque universitaire et la maison épiscopale. Il s'engagea dans la ruelle qui menait à la co-cathédrale, à l'opposé du temple, puis emprunta la rue Gamboa. Au numéro cinq se trouvait le Grial.

De l'extérieur, cela pouvait passer pour une taverne anglaise, avec des lattes de bois sombres entourant une petite façade blanche. Les encadrements de la porte et des fenêtres, en verre biseauté, étaient du même bois. L'entrée, couverte par une marquise en ardoise à deux pans, faisait une visière sur le trottoir.

À l'intérieur, le Grial était spacieux avec un long comptoir à sa droite et une douzaine de tables disposées dans le bar. Elles étaient presque toutes occupées, majoritairement par des groupes de quatre personnes ou plus.

---

<sup>66</sup> Modulation. « Atravesar » et « cruzar » ont la même traduction française « traverser », mais ils sont chacun une nuance. « Cruzar » est plus « traverser » une rue dans sa largeur, pour passer d'un trottoir à un autre par exemple, comme on traverse aussi la route. Tandis que « atravesar » est « traverser » dans le sens longer, on parcourt la totalité de la rue dans sa longueur, d'où ma traduction de « longea » pour éviter la répétition et/ou l'omission du verbe.

<sup>67</sup> J'ajoute ici la précision « le rue » car en français on ne peut juste « descendre le pavé », ici l'auteur sous entend que Caldas passe par une rue pavée.

De las paredes colgaban las imágenes de muchos de los grandes del jazz. En los altavoces sonaba Cole Porter.

Caldas se acercó a la barra abarrotada. En cuanto pudo, pidió vino, con la intención de no mezclar alcoholes. Vio, al fondo, la tarima del escenario. El irlandés, sentado en una banqueta, estaba afinando el contrabajo. Junto a él, un piano negro sobre el que descansaba un micrófono. [...]

Terminada la actuación, Leo Caldas, Iria Ledo y Arthur O'Neal se sentaron en la mesa más apartada de la barra. Le contaron que Luis Reigosa era un hombre bueno además de un músico excelente y que no vivía más que para el saxofón. Pasaba las tardes en el conservatorio y las noches allí, en el Grial.

Estuvieron hablando un rato de vaguedades hasta que Caldas preguntó:

—¿Saben si Reigosa era homosexual?

—¿Cómo no lo íbamos a saber? —fue Iria quien contestó, y Leo Caldas sintió un ligero rubor—. Estábamos casi todos los días juntos. Luis no era de los que se escondían. No hacía bandera de su condición, pero si alguien le hacía esa pregunta no tenía problema en contestar con sinceridad. ¿Le vio los ojos?

—¿Los ojos? —el inspector era incapaz de olvidarlos desde la visita al apartamento de Toralla.

On avait accroché aux murs les photos de beaucoup des grands noms du jazz. Dans les enceintes jouait Cole Porter.

Caldas s'approcha du comptoir bondé. Quand il le put, il demanda du vin, avec l'intention de ne pas mélanger les alcools. Au fond, il vit l'estrade. L'Irlandais, assis sur une banquette, accordait sa contrebasse. Près de lui, un piano noir sur lequel reposait un micro. [...]

La représentation terminée, Leo Caldas, Iria Ledo et Arthur O'Neal s'assirent à la table la plus éloignée du comptoir. Ils lui racontèrent que Luis Reigosa était un homme bon en plus d'être un excellent musicien, et qu'il ne vivait que pour le saxophone. Il passait ses après-midi au conservatoire et ses nuits ici, au Grial.

Ils demeurèrent un moment à parler de choses et d'autres jusqu'à ce que Caldas demanda :

— Vous savez si Reigosa était homosexuel ?

— Comment ne pouvait-on pas le savoir ? —ce fut Iria qui répondit, et Leo Caldas sentit une légère honte—. On était presque tous les jours ensemble. Luis n'était pas de ceux qui se cachaient. Il n'exposait pas son homosexualité, mais si quelqu'un lui posait une question, il n'avait aucun problème à répondre avec sincérité. Vous avez vu ses yeux ?

— Ses yeux ? —l'inspecteur était incapable de les oublier depuis la visite dans l'appartement de Toralla.

—Los de Luis —le aclaró Iria Ledo, como si fuese necesario—. Sus ojos eran un imán para hombres y mujeres, no podría pasarse la vida disimulando. ¿Tiene importancia con quién se acostara?

—Lo mataron en la cama —explicó Caldas.

—No nos habían dicho nada.

Arthur no llegaba a comprender el origen de aquel crimen.

—Luis era un tipo normal —afirmó con su marcado acento—. No se metía con nadie ni nadie tenía motivos para hacerle daño.

—Pero se lo hicieron.

—Lo sabemos. Fuimos nosotros a reconocer el cadáver —Iria hablaba con congoja—. Luis tenía el sufrimiento dibujado en la cara.

Leo pensó que, por suerte, no le habían visto el resto del cuerpo.

—¿Fueron a reconocerlo ustedes?

—La otra alternativa era dejar que fuera su madre —contestó la pianista—. Pobre mujer, en el entierro llegué a pensar que se iba con él.

O'Neal hizo una mueca amarga al rememorar la escena del entierro.

—Luis quería que lo incineraran —se lamentó.

—¿Reigosa hablaba de su muerte?

— Ceux de Luis –l’éclaira Iria Ledo, comme si c’était nécessaire—. Ses yeux étaient un aimant à hommes et à femmes, il n’aurait pas pu<sup>68</sup> passer sa vie à faire semblant. Quelle importance cela a avec qui il pouvait bien coucher ?

— On l’a tué au lit –expliqua Caldas.

— On ne nous avait rien dit.

Arthur n’arrivait pas à comprendre l’origine de ce crime.

— Luis était un type normal –affirma-t-il avec son accent prononcé—. Il ne cherchait d’ennui à personne et personne n’avait de raison de lui faire du mal.

— Mais on lui en a fait.

— Nous le savons. Nous avons été reconnaître le corps –Iria parlait avec angoisse—. Luis avait la douleur dessinée sur le visage.

Leo pensa que, par chance, ils n’avaient pas vu le reste du corps.

— Vous êtes allés reconnaître le corps ?

— L’autre alternative était de laisser sa mère le faire –répondit la pianiste—. Pauvre femme, à l’enterrement, j’en suis arrivée à penser qu’elle s’en allait avec lui.

O’Neal fit une moue en se rappelant la scène de l’enterrement.

— Luis voulait qu’on l’incinère –regretta-t-il.

— Reigosa parlait de sa mort ?

---

<sup>68</sup> Pour que la phrase garde du sens, j’ai dû changer le conditionnel présent « podría » qui aurait été incohérent en français, en conditionnel passé « aurait pas pu ».

—¿Recuerda que somos músicos, inspector? Pasamos muchas noches en este bar, los tres: Art, Luis y yo. Hay ocasiones en que se bebe, se habla y se imaginan cosas. Por hablar, sin más. Una boda, un viaje, un entierro..., cosas. Luis había comentado en alguna ocasión que quería que le incineraran y que lanzáramos sus cenizas a la mar con el pájaro..., con Charlie Parker, haciendo la banda sonora.

Caldas asintió.

—¿Por qué no lo hicieron como él les había pedido? —preguntó después.

—¿Habría ido usted con ese cuento a su madre? Luis es... —Iria Ledo corrigió al instante—, Luis era su único hijo. Bastante disgusto le había dado al marcharse a vivir a Vigo. Se había criado sin padre, ya sabe...

El inspector sabía a qué se refería. En el mundo rural gallego no era extraño ni estaba mal visto que una mujer de cierta edad tuviera hijos sola. Una vieja sin descendencia estaba condenada a poco menos que la mendicidad al no poder trabajar la tierra. Se entendía con naturalidad que decidiera tener un hijo que le ayudase en el futuro. A pesar de ello, Reigosa había preferido otros planes para sí mismo.

—¿Saben si tenía pareja? —preguntó Leo Caldas, mirando a la pálida mujer.

—¿Luis? No, que yo sepa.

— Vous souvenez vous que nous sommes musiciens, inspecteur ? Nous passons plusieurs nuits dans ce bar, nous trois : Art, Luis et moi. Parfois, on boit, on parle et on imagine des choses. Pour parler, simplement. Un mariage un voyage, un enterrement... des choses. Luis avait commenté une fois qu'il voulait qu'on l'incinère et qu'on lance ses cendres à la mer avec l'oiseau..., avec Charlie Parker en musique de fond.

Caldas acquiesça.

— Pourquoi vous n'avez pas fait comme il vous avait demandé ? —questionna-t-il ensuite.

— Vous auriez été raconter ça à sa mère ? Luis est... —Iria Ledo se corrigea immédiatement—, Luis était son fils unique. Cela lui avait fait un choc qu'il s'en aille vivre à Vigo. Il avait grandi sans père, vous savez...

L'inspecteur savait à quoi elle se référait. Dans le monde rural galicien il n'était pas étrange, ni mal vu qu'une femme d'un certain âge ait des enfants seule. Une vieille femme<sup>69</sup> sans descendance était condamnée à un peu moins que la mendicité car elle ne pouvait pas travailler la terre. On comprenait naturellement qu'elle décidait d'avoir un fils qui l'aiderait plus tard. Malgré cela, Reigosa avait préféré d'autres plans pour lui.

— Vous savez s'il avait quelqu'un ? —interrogea Leo Caldas, regardant la femme livide.

— Luis ? Non, pas que je sache.

---

<sup>69</sup> J'ai rajouté ici le substantif « femme », qualifiée par « vieille », car l'adjectif seul à une connotation péjorative en français, même si cela inclus la répétition.



Un tanto sorprendida, Iria Ledo buscó al irlandés, que también lo negó.

—Luis contaba lo que él quería que supiéramos y nosotros no preguntábamos más. Puede que hubiera alguien con quien se viera con más frecuencia, pero de existir alguien realmente importante nos habría hablado de ello. ¿No crees?

Arthur O'Neal movió la cabeza afirmativamente y la vela que había en el centro de la mesa produjo curiosos reflejos en su cabello rojizo.

La mujer continuó:

—Sabíamos que algunas veces, después de tocar, iba a un pub en el Arenal, pero no recuerdo el nombre. Art, ¿sabes cuál digo?

—¿El Idílico?

—Sí, el Idílico, creo que es ése. Puede que allí encuentre algo que le interese. Iba algunas noches, pero no imagino a Luis Reigosa llevando una doble vida, inspector. Bastante tenía con la suya.

El irlandés, que en el transcurso de la charla había liquidado dos enormes jarras de cerveza, se excusó para ir al cuarto de baño. Leo permaneció sentado junto a la mujer, y sacó un nuevo cigarrillo que encendió acercándolo a la llama de la vela.

—Otra cosa: me sorprendió la casa de Reigosa. ¿Se gana tanto con la música?

—¿Tanto, inspector? Cada uno se apaña con lo que tiene.

Un tantinet surprise, Iria Ledo chercha l'Irlandais, qui ne le savait pas non plus.

— Luis racontait ce qu'il voulait que nous sachions et nous ne demandions pas de plus. Il est possible qu'il voyait quelqu'un plus fréquemment, mais qu'il existe quelqu'un de réellement important, il nous en aurait parlé. Tu ne crois pas ?

Arthur O'Neal hocha la tête affirmativement et la bougie au centre de la table produit un curieux reflet sur son visage rougi.

La femme continua :

— Nous savions que quelques fois, après le concert, il allait dans un bar à l'Arenal, mais je ne me souviens plus du nom. Art, tu vois lequel c'est ?

— L'Idílico ?

— Oui, L'Idílico, je crois que c'est ça. Vous pourrez trouver là-bas quelque chose qui vous intéressera. Il y allait quelques nuits, mais je n' imagine pas Luis Reigosa mener une double vie, inspecteur. Il en avait bien assez avec la sienne.

L'Irlandais, qui au cours de la conversation avait descendu deux énormes chopes de bière, s'excusa pour aller aux toilettes. Leo resta assis près de la femme, et sortit à nouveau une cigarette qu'il alluma en s'approchant de la flamme de la bougie.

— Autre chose : l'appartement de Reigosa m'a surpris. On gagne aussi bien avec la musique ?

— Aussi bien, inspecteur ? Chacun fait avec ce qu'il a.

—Pero lo que cobraba aquí y un sueldo de profesor suplente en el conservatorio no parece suficiente para poder vivir en un dúplex de Toralla.

—Luis no tenía que ahorrar, inspector Caldas. El formar una familia estaba lejos de sus planes. [...]

— Mais ce qu’il touchait ici, plus son salaire de professeur remplaçant au conservatoire ne paraît pas suffisant pour vivre dans un duplex à Toralla.

— Luis n’avait pas besoin d’économiser, inspecteur Caldas. Fonder une famille ne faisait pas partie de ses plans. [...]

**Claro.** 1. Bañado de luz. 2. Limpio, puro, desembarazado. 3. Transparente y terso. 4. Más ensanchado o con más espacios e intermedios de los regular. 5. Dicho de un color: no subido o no muy cargado de tinte. 6. Dicho de un sonido: neto y puro y de timbre agudo. 7. Inteligible, fácil de comprender. 8. Evidente, cierto, manifiesto.

Caldas caminó bajo la lluvia impenitente. Pasaban de las once de la noche cuando concluyeron las declaraciones de la señora Zuriaga e Isidro Freire.

El inspector decidió acudir al bar del casco viejo por tercera vez. No quería acercarse a la soledad de su casa. Necesitaba olvidar el rostro desconcertado de Dimas Zuriaga cuando, con los ojos turbios, había aceptado sus disculpas.

Leo Caldas empujó la puerta del Grial, buscó apoyo en la barra y miró hacia el escenario donde los músicos se disponían a comenzar la actuación.

La pequeña mujer de piel clara le saludó levantando la cabeza, colocó las manos pálidas sobre el piano, aproximó la boca al micrófono y susurró:

Someday he'll come along  
the man I love  
and he'll be big and strong  
the man I love.

**Clair.** 1. Baigné de lumière. 2. Propre, pure, débarrassé. 3. Transparent et lisse. 4. Plus ample ou avec plus d'espaces et d'intermédiaires que la moyenne. 5. Se dit d'une couleur non vive et peu chargée en encre. 6. Se dit d'un son net, pur et d'un timbre aigu. 7. Intelligible, facile à comprendre. 8. Évident, certain, manifeste.

Caldas marcha sous la pluie impénitente. Il était onze heures du soir passé quand les déclarations de madame Zuriaga et d'Isidro Freire s'achevèrent.

L'inspecteur décida de se rendre au bar du vieux bourg pour la troisième fois. Il ne voulait pas s'approcher de la solitude de sa maison. Il avait besoin d'oublier le visage déconcerté de Dimas Zuriaga quand, les yeux troublés, il avait accepté ses excuses.

Leo Caldas poussa la porte du Grial, chercha appui contre le comptoir et regarda vers la scène où les musiciens se disposaient à commencer la représentation.

La petite femme à la peau claire le salua d'un signe de tête, posa ses mains pâles sur le piano, approcha sa bouche du micro et susurra :

Someday he'll come along  
the man I love  
and he'll be big and strong  
the man I love.

# **ANNEXE**

**Oscuro.** 1. Que carece de luz o claridad. 2. Se dice del color que casi llega a ser negro, y del que se contrapone a otro más claro de su misma gama. 3. Desconocido o poco conocido, y por ello generalmente dudoso. 4. Confuso, falto de claridad, poco comprensible. 5. Incierto.

La línea de luces de la costa, el resplandor de la ciudad, la espuma blanca batiendo en el rompiente... No importaba que estuviera oscuro y la lluvia empapara los cristales. Quienes acudían a su casa por primera vez hablaban siempre de las vistas, como por obligación.

Luis Reigosa escogió un CD del estante, lo colocó en el equipo de música y sirvió las bebidas en unas copas anchas cuyos bordes había frotado antes con la cáscara de un limón. No sospechó que eran las últimas que servía.

Escucharon el bramido del viento cuando bajaron abrazados a la habitación. Desde el salón, Billie Holiday les regalaba *The man I love*.

Someday he'll come along  
the man I love  
and he'll be big and strong  
the man I love.



**Sintonía.** 1. Armonía, adaptación o entendimiento entre dos o más personas o cosas. 2. Hecho de estar sintonizados dos sistemas de transmisión y recepción. 3. Igualdad de tono o frecuencia entre dos sistemas de vibraciones. 4. Música que señala el comienzo o el final de una emisión.

«Municipales tres, Leo cero.»

Leo Caldas se liberó de la opresión de los auriculares, encendió un cigarrillo y miró por la ventana.

Los niños perseguían palomas por los jardines bajo la vigilancia atenta de sus madres, que hablaban en corro, y de los pájaros, que esperaban a tenerlos cerca para alzar el vuelo. Se ajustó nuevamente los cascos cuando una mujer llamó para denunciar el pub situado en el bajo de su vivienda. El ruido, decía, en ocasiones les impedía dormir hasta la salida del sol. Se quejaba de los gritos, la música a todo volumen, los bocinazos de los coches, la doble fila, los cánticos, las peñas, los ornes que regaban las paredes, y los vidrios rotos en el suelo, que constituían una amenaza para su pequeño. Caldas dejó que la mujer se desahogara, sabiendo que fácilmente podría proporcionarle algo más que consuelo.

—Voy a pasar una nota a la policía municipal para que midan los decibelios y comprueben si se cumplen los horarios de cierre —dijo, anotando la dirección del pub en el cuaderno.

Debajo escribió: «Municipales cuatro, Leo cero.»

La sintonía del programa les acompañó hasta que Rebecca colocó sobre el cristal un nuevo cartel rotulado en trazos negros. Leo Caldas dio una calada rápida a su cigarrillo y lo dejó apoyado en equilibrio sobre el borde del cenicero.

—Ángel, buenas tardes —saludó Santiago Losada al oyente que esperaba al otro lado del hilo telefónico.

—Bienvenido sea el dolor si es causa de arrepentimiento —dijo despacio el hombre, pronunciando claramente cada palabra.

—¿Cómo? —preguntó el locutor, tan sorprendido como Caldas por aquella insólita frase.

—Bienvenido sea el dolor si es causa de arrepentimiento —repetió, con la misma voz pausada que había utilizado en la primera ocasión.

—Disculpe, Ángel. Está usted en contacto con *Patrulla en las ondas* —le recordó Losada—. ¿Quiere realizar alguna pregunta al inspector Caldas?

El oyente cortó la comunicación dejando al locutor sin respuesta, maldiciendo para sí.

—A la gente le encanta escucharse por la radio —se justificó ante el policía, aprovechando los consejos publicitarios.

Leo Caldas sonrió pensando que el fatuo Losada tenía bien merecido que le bajasen los humos de vez en cuando.

—A unos más que a otros —mascullo.

En otra llamada, un anciano, vecino de un barrio en las afueras de la ciudad, se quejaba porque la luz verde de un semáforo para peatones próximo a su vivienda no permanecía encendida el tiempo suficiente para permitirle cruzar la calle. Leo anotó la localización del semáforo en el cuaderno. Informaría a la policía municipal.

«Cinco a cero, sin contabilizar la llamada del loco.»

Pese a tener desactivado el volumen, la pantalla del teléfono móvil del inspector se iluminó sobre la mesa, advirtiéndole de la existencia de llamadas perdidas.

Comprobó que eran tres, todas de Estévez, y decidió no contestar. Estaba cansado y no deseaba prolongar la jornada más de lo imprescindible. Se verían en la comisaría o, con suerte, al día siguiente.

Dio una profunda calada que agoró el cigarrillo, aplastó

la colilla en el cenicero y se embutió los auriculares para escuchar a Eva, quien relató cómo unas apariciones de carácter sobrenatural, unos espectros abominables, se presentaban en su hogar cada noche de modo sistemático.

Leo se preguntó si Losada no contemplaría crear una sección titulada *Locura en las ondas* donde acoger a los iluminados que con tanta asiduidad contactaban con el programa. Pudo confirmarlo cuando el locutor subrayó el nombre y el teléfono de la mujer en su agenda.

Algunas llamadas después, finalizaba la emisión ciento ochocientos de *Patrulla en las ondas*. Leo Caldas leyó el resultado final en su cuaderno de tapas negras: «Municipales nueve, locos dos, Leo cero».

**Ambigüedad.** 1. Posibilidad de que algo pueda entenderse de varios modos o de que admita distintas interpretaciones.  
2. Incertidumbre, duda o vacilación.

El inspector entró en la comisaría y se internó por el pasillo que formaban las dos hileras de mesas. Con frecuencia, caminando entre los ordenadores alineados, había tenido la sensación de encontrarse en la redacción de un periódico en lugar de en una comisaría de policía.

Estévez se puso en pie al verle aparecer y le siguió moviendo su humanidad de más de un metro noventa.

Leo Caldas atravesó la puerta de cristal esmerilado de su despacho y echó un vistazo a las diferentes pilas de papeles amontonadas sobre su mesa. Sabiendo que sólo se trataba de una media verdad, se jactaba de ser capaz de localizar cada cosa en aquel aparente desorden de notas y documentos. Se dejó caer en su silla de cuero negro, cansado tras una larga jornada de trabajo, y suspiró sin saber por dónde empezar.

Rafael Estévez irrumpió disipando sus dudas.

—Inspector, ha llamado el comisario Soto. Quiere que vayamos a esta dirección —dijo, agitando un papel—. Los de la brigada ya están allí.

—Rafa, entre el comisario y tú no me dejáis ni sentarme. ¿Alguna información acerca de lo que ha sucedido?

—No. Le he dicho que estaba usted en la emisora con el mamón ese de las ondas y me he ofrecido a ir yo, pero ha preferido que le esperara.

—Déjame ver.



Caldas leyó la dirección, arrugó el papel y lo dejó sobre la mesa.

—Mierda —musitó, cerrando los ojos y recostándose en la silla.

—¿No piensa ir, jefe? —preguntó Estévez.

Leo Caldas chasqueó la lengua.

—Espera un poco, ¿quieres?

—Claro —contestó Estévez, todavía poco familiarizado con las maneras de su superior.

Rafael Estévez había recalado en Galicia pocos meses atrás. Su traslado se debía, según se rumoreaba en comisaría, a un castigo que alguien le había impuesto en su Zaragoza natal. El agente había aceptado sin especial desagrado trabajar en Vigo, aunque había algunas cosas a las que le costaba costando más tiempo del previsto acostumbrarse. Una era lo impredecible del clima, en variación constante, otra la continua pendiente de las calles de la ciudad, la tercera era la ambigüedad. En la recia mente aragonesa de Rafael Estévez las cosas eran o no eran, se hacían o se dejaban de hacer, y le suponía un considerable esfuerzo desentrañar las experiencias cargadas de vaguedades de sus nuevos conciudadanos.

Su primera toma de contacto con la genuina conducta local había tenido lugar a los tres días de llegar, cuando el comisario Soto le ordenó tomar declaración a un adolescente al que habían sorprendido vendiendo marihuana a sus compañeros de instituto.

—¿Nombre? —había preguntado Estévez, dispuesto a rematar la tarea con prontitud.

—¿Mi nombre? —preguntó el chico.

—Claro, chaval, no vas a decirme el mío.

—Ya —concedió el joven traficante.

—Pues dime tu nombre.

—Francisco.

El agente Estévez tecleó el nombre del muchacho.

—¿Francisco algo?

—Francisco nada.

—¿No tienes apellidos?

—Ah, Martín Fabero, Francisco Martín Fabero.

Rafael Estévez, sentado ante el ordenador, trató los apellidos a la pantalla y colocó el cursor en el siguiente espacio en blanco del informe de la declaración.

—¿Domicilio?

—¿Mi domicilio? —preguntó el joven.

Rafael Estévez alzó la vista.

—¿Crees que quiero que me digas el mío? ¿Te parece que hemos venido a jugar a las adivinanzas?

—No, señor.

—Pues a ver si acabamos de una vez. ¿Cuál es tu domicilio? Estévez hizo una pausa aguardando una respuesta del chico, al que la pregunta parecía exigir una profunda reflexión.

—¿Se refiere a donde vivo normalmente? —consultó al fin.

—¿Tú vendes los porros o te los fumás de seis en seis? Pues claro que me refiero al lugar en que resides normalmente. Se trata de poder localizarle.

—Ah, pues depende...

—¿Cómo que depende? Tendrás una casa, como todo el mundo. A no ser que vivas en la calle, como los gatos.

—No, no señor. Vivo con mis padres.

—Pues dime su dirección —rugió Estévez.

—¿La dirección de mis padres?

—Mira, chaval, que te quede algo bien claro: aquí el que hace las preguntas soy yo. ¿Entiendes eso?

—Sí, señor.

—Pues ahora que lo has comprendido me vas a decir dónde vives tú y dónde vive tu mierda de familia. ¿Me has comprendido? —le advirtió, acalorado.

El chico miraba sin llegar a entender el motivo de la creciente excitación del enorme policía.

—Pregunta si me has comprendido —le hostigó Estévez.

—Sí, señor —balbuceó el joven.

—Pues entonces vamos a terminar de una vez, que no tengo toda la mañana. ¿Dónde coño vives? Y dime el lugar en

que vivís normalmente, no me vayas a dar la dirección del burdel donde tu padre pasa la tarde el día de cobro.

Tras un silencio, el muchacho se avino a decir:

—¿Quiere la dirección de aquí o la de la aldea, señor?

—Chaval... —se contruvo Rafael Estévez.

—Vera —se apresuró a aclararle el detenido—, es que de lunes a viernes estamos aquí, en la ciudad, pero los viernes por la tarde cargamos el coche y nos vamos a la aldea. Le puedo dar una dirección o la otra.

El joven acabó la explicación esperando nuevas instrucciones del policía. Estévez le observaba sin pestañear.

—¿Señor?

El agente apartó el ordenador y levantó medio metro del suelo al joven sujetándolo por las solapas de la chaqueta. Echó mano de su pistola reglamentaria y apuntó a la boca del espantado chico.

—¿Ves esta pistola, chaval? ¿La ves, pedazo de mamarra-chó?

El joven, con los pies colgando en el aire y el cañón a dos centímetros de su cara, asintió angustiado.

—Pues si no me dices dónde vives de una puta vez te arranco todos los dientes a culatazos y te los meto uno a uno por el culo. ¿Está claro?

La entrada del comisario, que desde detrás del cristal comprobaba la desenvoltura del recién llegado en los interrogatorios, impidió al agente cumplir su amenaza. Sin embargo, no evitó que aquel episodio desencadenase en la comisaría múltiples conjeturas relativas a la vigorosa personalidad de Rafael Estévez, ni que se acrecentaran las habladurías respecto a los motivos por los que había sido destinado a Vigo.

Con el fin de mantenerlo bajo vigilancia estrecha, el impetuoso agente había sido asignado al inspector Leo Caldas. Sin embargo, y a pesar de frecuentar al tranquilo inspector, Rafael Estévez se encontraba desde entonces en un constante estado de alerta. Algo en su interior rechazaba la incapacidad singular de los gallegos para llamar a las cosas

por su nombre. Consideraba esta actitud una manía, y se negaba a reconocer que pudiera tratarse de una característica local.

Leo Caldas leyó de nuevo la dirección en el papel: «Dúplex 17/18, ala norte, Torre de Toralla».

—Vamos antes de que se haga de noche —dijo, poniéndose en pie—. Te va a gustar el paseo.



*Juglar. Artista que en la Edad Media recitaba piezas literarias, generalmente acompañándose de instrumentos musicales.*

Rafael Estévez entró en el coche silbando una melodía que le acompañaba desde hacia varias semanas. Leo Caldas se recostó en el asiento contigo, bajó unos centímetros la ventanilla y cerró los ojos.

—Tengo que ir hacia las playas, ¿verdad, inspector? —preguntó el agente, cuyo conocimiento de la compleja geografía local mejoraba pero que aún no se manejaba con soltura entre el denso tráfico de la ciudad.

Caldas abrió los ojos para indicarle:

—Sí, es la isla situada frente al puerto de Canido, el primero después de las playas. No tiene pérdida.

—Ah, esa isla con una torre muy alta. Ya sé dónde es.

—Pues dale —dijo el inspector, cerrando de nuevo los párpados.

A lo largo de la avenida que recorría el litoral, dejaron a la derecha el moderno puerto pesquero, cuyos terrenos se habían ganado al mar en rellenos sucesivos de la ría. Varios barcos regresaban a sus amarres sobrevolados por cientos de gaviotas en busca de alguna sardina para cenar.

A la izquierda, en la parte opuesta al mar, bordearon el antiguo puerto del Berbés, donde se había iniciado la actividad marinera de la ciudad a finales del siglo XIX. Sus arcadas graníticas, bajo las cuales se descargaba la pesca en otros tiempos, habían sido alejadas de la orilla por las continuas ampliaciones portuarias.

La bajamar rezumaba, y sus aromas intensos se colaban en el vehículo con el aire que entraba por la ventanilla. Rafael Estévez inspiró profundamente. Le agradaba aquel olor penetrante, casi nuevo para él. Contempló el paisaje, la orografía intrincada de las rías que le había seducido desde el principio. La mar que había conocido antes, en los lejanos veranos de su niñez a orillas del Mediterráneo, se ensanchaba hasta perderse en el horizonte. En Galicia, sin embargo, lenguas de tierra verde daban paso a rías de color cambiantes protegidas de los embates del Atlántico por islas perfiladas de arena blanca.

Siguiendo la avenida, circularon ante los astilleros que insinuaban el armazón de buques futuros para tomar después la vía de circunvalación, llamada así aunque nada circunvalara, hasta arribar a la altura de las primeras playas.

Tras varias jornadas de lluvia, la tarde benévola había llenado de gente la playa de Samil, y por su paseo de piedra volvían a cruzarse perros, chándales y bicicletas. Sobre la mar, el cielo se teñía del color rojizo que presagiaba el anochecer.

En el campo de fútbol del polideportivo municipal situado junto a la playa se enfrentaban dos equipos infantiles. Por la ventanilla a medio bajar se colaban los gritos con que acompañaban su acecho a la pelota. El coche rodeó el enrejado del recinto y encará encabritado la curva cerrada que la carretera hacía sobre la desembocadura del río Lagares. La velocidad excesiva lanzó a Leo Caldas sobre el asiento del conductor. Abrió los ojos, se recolocó en su sitio, y permaneció unos instantes observando a los niños. En la siguiente curva, cuando los de la camiseta naranja se acercaban a la portería de los de azul, el inspector los perdió de vista. La fuerza centrífuga lo propulsó contra la puerta del vehículo.

—¡Carallo, Rafael!

—¿Qué pasa, inspector?

—¿No puedes conducir como todo el mundo?

Rafael Estévez levantó el pie del acelerador. A los pocos segundos comenzó a oírse el pitido agudo del teléfono móvil de Caldas.



—Pa el suyo, jefe —dijo Estévez cuando consideró que había sonado excesivas veces.

El inspector leyó el nombre del comisario en la pantalla de su teléfono y descolgó.

—*Leo, ¿te han dado el mensaje?* —el comisario Soto se mostraba tan impaciente como de costumbre.

—*Estamos en camino —le confirmó el inspector.*

—*¿Vas con Estévez?*

—*Sí —corroboró Caldas—. ¿No tenía que haber venido?*

—No tenía que haber nacido —contestó el comisario Soto cortando la comunicación.

El coche avanzó por la sinuosa carretera en recorrido paralelo al perfil de la costa. Tras dejar atrás varias urbanizaciones, alcanzó la playa del Vao. Frente a ella apareció la isla.

Toralla era una isla pequeña. Unas pocas mansiones, playas y naturaleza en menos de veinte hectáreas frente a la zona residencial más exclusiva de la ría. Sin embargo, lo más peculiar de aquel pequeño paraíso era que, durante los años de esplendor del feísmo urbanístico, se había construido en ella una torre de veinte plantas rompiendo la originaria armonía que la isla había conservado hasta entonces. Caldas siempre había pensado que, de haberla edificado cinco siglos antes, la visión de aquella mole habría bastado para espantar a Francis Drake y devolverlo con sus filibusteros a Inglaterra.

Abandonaron la carretera y pusieron rumbo al puente de acceso. Estévez detuvo el vehículo a la entrada de éste.

—*¿Hay que cruzar el puente, inspector?* —preguntó.

—*Ño, vamos mejor a nado* —respondió el inspector sin abrir los ojos.

Rafael Estévez, rumiando entre dientes, hizo avanzar el coche por los doscientos metros de puente. Al oeste, el con-traluz producía un fulgor dorado sobre la mar que dificultaba la visión. Al este, en cambio, se percibía con detalle la rí-bera iluminada por un sol casi tendido sobre el agua.

Dejaron a un lado las escaleras metálicas que descendían hasta una playa, la mayor de las dos de Toralla. Las rocas

que la protegían, descubiertas por el reflujo de la marea, aparecían veladas por un manto verde de algas.

Una barrera, junto a una garita de vigilancia, cortaba el acceso de los vehículos al resto de la isla.

—*¿Esto no es público, inspector?* —preguntó Estévez.

—*Hasta aquí sí* —contestó Caldas.

Un guarda salió de la garita con una libreta en la mano y quiso saber adónde se dirigían. Tan pronto Estévez le mostró la placa, el guarda levantó la barrera franqueándoles el paso.

El coche atravesó el puesto de vigilancia y continuó a lo largo de una pequeña vía, dejando a un lado una hilera de chalets y al otro un bosque de pinos, cuyo fresco aroma se mezclaba, sin ahogarlo, con el de la mar que los rodeaba. Cuando la carretera se bifurcó en dos ramales, tomaron el de la derecha. Bordenaron el bosque y apareció ante ellos la torre inmensa, que arrancó a Estévez un silbido de admiración.

—*Menudo rascacielos, inspector. Desde lejos no parecía tan grande.*

—*Espero que tenga buenos cimientos* —murmuró Leo Caldas, quien albergaba la convicción de que el suelo firme era el mejor lugar para apoyar unos zapatos.

La mayoría de los apartamentos de aquel prodigio de mal gusto se ocupaban sólo en verano y, bajo la enorme edificación, el estacionamiento estaba casi vacío. Caldas identificó el furgón de la unidad de inspección ocular entre los pocos coches aparcados. Pensó que la cosa debía de ser seria si todavía estaban allí. Al salir del vehículo, Estévez miró la torre. Tuvo que echar atrás el cuello para contemplarla entera. Lanzó otro silbido y se encaminó tras su jefe hacia el portal del edificio. Las veinte plantas estaban dispuestas en tres alas: norte, sur y este. Leo Caldas calculó que habría alrededor de diez viviendas en cada una de ellas. Pensó que seiscientos apartamentos constituirían un negocio inmobiliario demasiado próspero como para denegar la licencia de construcción a aquel atentado urbanístico.

Leyó en el papel: «Dúplex 17/18, ala norte».



Se guiaron por el letrero indicador de esa ala, entraron en uno de los ascensores y Caldas pulsó el botón marcado con el número 17. Al salir del ascensor, el inspector encará bríosamente un pequeño tramo de escaleras. Rafael Estévez le imitó haciendo retumbar el piso.

Identificaron la puerta por el precinto de la unidad de inspección ocular que restringía el paso. Leo Caldas, asiendo por un extremo, lo despegó y abrió la puerta. Estévez entró en la casa detrás de su jefe, y antes de cerrar fijó de nuevo al marco el precinto de la UIDC.

Accedieron directamente a un salón amplio con la totalidad de la pared frontal ocupada por un enorme ventanal sin cortinas. La luz insada de la puesta de sol inundaba la estancia de originales matices rojizos. La perspectiva que se vislumbraba era magnífica: las islas Cies dominaban el frente, a la izquierda se extendía la costa de una orilla de la ría, y a la derecha la de la otra, la península del Morrazo, que entraba en la mar como una pétrea gárgola.

Rafael Estévez se acercó inmediatamente al ventanal para contemplar mejor el panorama. Caldas no.

La zona de estar comprendía dos sofás y una mesa baja de vidrio. En lugar de una televisión, el espacio situado frente a los sofás estaba ocupado por un moderno equipo de música. Leo Caldas reconoció varios altavoces en las pequeñas cajas metálicas distribuidas por los rincones de la sala. Unos estantes de obra repletos de discos compactos llenaban la pared posterior.

Adornada en su centro por una cestilla de flores secas y rodeada por cuatro sillas de alto respaldo, la mesa de comedor se ubicaba en la parte más alejada de la ventana. En la pared opuesta a la estantería colgaban dos grabados. Uno representaba un jarrón decorado con escenas amorosas, y el otro el friso de alguna construcción clásica. Junto a las litografías, suspendidos en la misma pared, se alineaban seis saxofones.

Clara Barcia, una de las agentes de la UIDC, recogía las impresiones digitales de unas copas abandonadas sobre la mesa del salón.

—Hola, Clara —saludó, acercándose a ella.

—Buenas tardes, inspector Caldas —contestó la chica irguiéndose—. Estoy terminando de registrar las huellas.

—No te levantes, por favor —Caldas acompañó la frase con un gesto de su mano, y miró a su alrededor—. ¿Qué tenemos? —Asesinato, inspector —le informó ella—. Bastante feo.

Caldas asintió.

—¿Tú cómo vas?

—Estoy recogiendo bastantes muestras —dijo, señalando las bolsitas transparentes que había ido colocando en orden al pie de la pared—, pero nunca se sabe.

—¿Estás sola?

—No, hemos venido los cuatro —contestó, refiriéndose al equipo completo de la UIDC—, pero desde hace bastante rato solamente quedamos el doctor Barrio y yo. Él está en la planta inferior, en el dormitorio. Por aquí.

Clara Barcia dejó sobre la mesa la copa que estaba examinando, se puso en pie, y les indicó el camino descendiendo por una escalera de caracol. Leo Caldas la siguió.

—¿Usted no baja, agente? —Clara Barcia se dirigió a Estévez entre los listones de la escalera.

Leo se giró y vio a su adjunto contemplando el panorama desde el mirador del salón. Le sorprendía que el oficial implaceable capaz de atemorizar al más duro delincuente pudiera deleitarse como un jugador admirando un paisaje.

Estévez bajó de tres ágiles brincos los peldaños de la escalera y colocó su corpachón tras el del inspector. La agente les facilitó dos pares de guantes de látex.

—¿Dónde está el cadáver? —preguntó Caldas.

—Aquí dentro, en la cama —contestó Clara Barcia, abriendo la puerta de la única habitación del apartamento.

Rafael Estévez, luchando con los guantes que se resistían a deslizarse sobre sus manazas, abrió la boca por primera vez desde su entrada en la casa.

—¡La madre que me parió!



Hallazgo. 1. Descubrimiento, invento o encuentro. 2. Lo que se halla, en especial si es de importancia.

El rostro horrorizado del hombre revelaba el sufrimiento que había padecido. Tenía las manos atadas al cabecero con una tela blanca, y su cuerpo desnudo estaba retorcido en una postura forzada. Una sábana lo tapaba desde la cintura hasta los pies.

Leo Caldas arrugó el rostro en un acto reflejo, cerrando las fosas nasales para repeler el golpe fétido de la carne putrefacta. Lo relajó al momento, al percatarse de que el cadáver era demasiado reciente para expeler olor a muerte.

Guzmán Barrio, el médico de la unidad forense que estaba realizando la exploración del cuerpo, se volvió al notar que entraban en la habitación.

—He tenido que comenzar sin vosotros, Leo —dijo señalando el reloj que se adivinaba bajo el guante.

—Lo siento, Guzmán —se disculpó el inspector—. Me han entretenido en la emisora hasta última hora. ¿Conoces a Rafael Estévez? —preguntó, girándose hacia su ayudante.

—Hemos coincidido en alguna ocasión en la comisaría —confirmó el doctor.

—¿Cómo va la disección? —preguntó Rafael.

—Va yendo.

—Ya —dijo Estévez. Luego añadió en voz baja—: Aquí siempre tan explícitos.

El inspector Caldas se acercó a la cama y escrutó las manos del muerto, fuertemente anudadas al cabecero. Eran

grandes pero delicadas, y presentaban un tono azulado que contrastaba con los brazos blancuzcos por la ausencia de sangre en la venas. De las marcas profundas en las muñecas se deducía que había intentado desatarse empleando hasta las últimas fuerzas.

—¿Sabemos quién es? —preguntó.

Fue Clara Barcia quien contestó:

—Luis Reigosa, treinta y cuatro años. Natural de Buen. Se dedicaba a la música de manera profesional. Tocaba el saxofón. Conciertos, clases, todo eso... —explicó—. Vivía solo, tenía alquilado este apartamento desde hace un par de años. Caldas experimentó un conocido sobresalto interior al escuchar aquella semblanza concisa.

Hasta su incorporación a la policía, el único cadáver que Leo Caldas había visto de cerca era el de su madre en el interior del ataúd. Ni siquiera había pedido verla, se había limitado a asenir cuando alguien sugirió la posibilidad de despedirse de ella. De repente fue alzado del suelo y se encontró en los brazos de alguien, como levitando, encaramado a la caja de madera oscura en la que reposaba el cuerpo inerte de su madre amortajada. Confundido, había mirado el rostro recubierto por una pátina extraña que le pareció de cera, y algunas de sus lágrimas habían estallado en el cristal que cerraba el féretro durante aquellos segundos escasos que recordaba como si hubiesen durado una eternidad. Su madre tenía los ojos cerrados, muy hundidos en sus cuencas, y los labios pálidos apenas se destacaban del resto de la cara, tan distintos de la tonalidad con que ella se había acicalado incluso en los últimos días de su enfermedad.

Durante años, esa imborrable imagen de cera le había visitado en sueños. También había recordado con frecuencia a su padre sentado en una esquina del velatorio, con el rostro devastado por el dolor, sin derramar una lágrima.

En la academia, tiempo después, cuando todavía era un aspirante a policía, asiduamente había oído advertencias al



respecto de la crudeza de hallarse en primer plano ante una muerte violenta. Leo Caldas se había sentido temeroso pero expectante ante aquel futuro primer encuentro cara a cara con la muerte, incapaz de prever cuál sería su reacción.

La ocasión de comprobarlo había tenido lugar muy pronto, cuando en una de sus primeras guardias nocturnas había acompañado a un agente veterano al parque donde había aparecido apuñalado un vagabundo. No sin cierta sorpresa, comprobó que el encuentro con el cadáver de aquel desconocido no le producía impresión alguna. Ni siquiera dudó al acercarse. Desde aquella primera vez, los muertos anónimos eran para Leo Caldas poco más que objetos sin dueño. Cuando se hallaba en la escena de un crimen se abstraía sin esfuerzo del hecho de que los restos hubiesen contraído el aliento de una vida, independientemente de que se tratase de un cadáver en descomposición o de un cuerpo todavía caliente. Se concentraba en obtener las pistas que pudieran ayudarle a determinar los motivos del fallecimiento, en buscar las piezas revueltas del puzle que debía recomponer. Sin embargo, era al revelársele la identidad de los muertos cuando sentía un estremecimiento íntimo; como si conociendo los nombres o algunos rasgos, aunque imprecisos, de sus vidas permitiese que aparecieran, junto a la materia de observación criminal, los seres humanos.

—¿Has dicho que vivía solo? —preguntó Caldas, que por el estado del cuerpo advertía que no llevaba demasiado tiempo sin vida.

La agente Barcia asintió.

—¿Cómo hemos sabido de su muerte? —preguntó extrañado por la rapidez con que habían dado con el cadáver.

—Fue el guarda del puente quien nos avisó —respondió Clara Barcia—. El cadáver lo descubrió la mujer de la limpieza. Viene al piso dos veces por semana. La pobre señora apareció en la garita con un ataque de ansiedad tembando por la impresión que le había producido el hallazgo. Le tuvieron que inyectar un sedante, así que va a ser necesario es-

perar hasta mañana para hablar con ella. El agente Ferro ha tomado nota de todo. Debe de estar ya en la central redactando el informe.

—¿Caldas asintió. Lamentaba haber llegado tarde, sobre todo siendo la emisión de *Patrulla en las ondas* la causa de la demora.

—¿Cuándo calculas que le mataron? —inquirió el inspector. —¿Por la noche —aseguró Barrio—. Por la temperatura —Ayer por la hora de la muerte entre las siete y las doce de la noche de ayer. Hasta hacerle la autopsia no puedo concretar más.

—Si no me necesitan, yo vuelvo a lo mío —dijo Clara. La agente salió del dormitorio y desapareció por la escalera de caracol. Leo permaneció en pie ante el muerto. No podía dejar de mirar sus ojos. Eran de un azul muy claro, estaban abiertos y parecían observarle con horror.

—¿Sabemos cómo murió? —interrogó Rafael Estévez dirigiéndose al doctor.

—¿Reigosa? —preguntó Guzmán Barrio.

—No, Lady Di —le cortó Rafael.

—No le hagas caso, Guzmán, Rafael es así de simpático —intervino Leo Caldas, reprendiendo a su ayudante con una mirada censuradora—. ¿Ya sabes cómo murió?

—La causa exacta todavía no la sé. Puedo asegurarte que esto tuvo mucho que ver —contestó, retirando la sábana que hasta entonces había ocultado el abdomen del muerto—, pero no soy capaz de ser mucho más preciso.

—¿Me cago en la leche! ¿Qué es eso que tiene ahí? —exclamó Estévez llevándose las manos a sus testículos y alejándose del cadáver.

—En eso estaba cuando entrasteis —dijo el médico—. Aún no sé con certeza de qué se trata.

El cuerpo del muerto mostraba una tumefacción enorme en la piel. El hematoma comenzaba en la mitad del abdomen y se extendía por las dos piernas. En una de ellas, la inquietante negrura llegaba hasta la rodilla.

De tan arrugada como aparecía la piel en toda la zona,



Caldas tenía la sensación de hallarse ante cuero curtido en lugar de estar contemplando piel humana. Nunca antes había visto algo semejante. El doctor Barrio, a juzgar por el estupor con que examinaba el cuerpo, tampoco.

—Perdón, doctor, ¿ha dicho que el fiambre se llamaba Reigosa? —preguntó Estévez, acercándose a verlo mejor.

—Eso parece —concedió el médico.

—¿Y dónde tiene la picha este señor Reigosa, si no es indiscreción?

Barrio apoyó las pinzas en una pequeña protuberancia en medio del dantesco hematoma.

—¿Qué supones que es esta parte más negra?

Estévez se inclinó sobre la zona señalada por el doctor.

—¿Eso? —consultó sorprendido.

El doctor asintió, y Rafael Estévez miró incrédulo a su superior.

—¿Ha visto, inspector? Éste necesitaba las pinzas del doctor hasta para ir a mear.

Leo Caldas se acercó para inspeccionar mejor el cuerpo. Verdaderamente, las tumefacciones que había visto hasta entonces producían sensación de hinchazón. Si aquello era un sexo hinchado, no imaginaba el tamaño originario del pene de Reigosa. Le recordaba la monda vacía de un pequeño perche: oscura y arrugada. Distinguió, negros como el resto, los testículos del saxofonista. Tenían el aspecto y el tamaño de dos uvas pasas. Se volvió hacia el médico, demandando más información.

—Me estoy volviendo loco tratando de adivinar el medio utilizado para deteriorarlo hasta este límite, pero no logro saber qué ocurrió. He pensado en fuego u otra forma de calor, pero luego he reparado en que la piel no aparece quemada, ¿veis? —dijo el doctor mientras movía el minúsculo miembro de Reigosa de un lado a otro—. Está todo cuarteado de un modo muy extraño. No he encontrado heridas ni sangre... Estoy por pensar que le vertieron algún tipo de sustancia abrasiva.

—Tuvo que sufrir dolores atroces —dijo Caldas, imaginan-

do la escena planteada por Guzmán Barrio—. ¿Nadie escuchó nada? Por pocos vecinos que haya a estas alturas del año, alguien debió de oír sus gritos.

Barrio señaló un pedazo de cinta adhesiva y una húmeda esfera blanca colocados sobre la mesilla de noche, junto a la cama.

—Cuando lo encontramos tenía la boca tapada con esto —le explicó—. Le introdujeron la bola de algodón casi hasta la garganta, luego le sellaron los labios con la cinta. No existe modo de decir nada con todo esto en la boca.

Permanecieron callados, mirando al saxofonista muerto.

—Debí de ser horrible. ¿Has visto sus ojos? —el doctor Barrio rompió el silencio, queriendo saber si el inspector estaba tan impresionado como él.

Leo Caldas asintió y volvió a reparar en aquellos ojos que le habían conmovido desde el primer momento. De cerca, el impacto que producían era aún mayor. Mostraban el sufrimiento al que Reigosa había sido sometido con tanta crueldad, un tormento sordo sin siquiera la posibilidad de gritar para aliviarlo. Recordaba haber leído una frase de Camus que decía algo así como que el ser humano nace, muere y no es feliz. A pesar de no conocerla, intuyó que aquella había sido la vida del hombre que yacía en la cama, lívido de muerte.

—Nunca había visto unos ojos así —dijo el inspector señalando la cara de Reigosa—. ¿No te parecen irreales?

—Sí —aseguró el doctor Barrio—, tanto que en un primer momento creí que eran lentes de contacto, pero son naturales. Tenía los ojos de ese color, como si fueran de agua.

La habitación de Reigosa era grande, limpia, llena de luz rojiza como el resto de la casa. Sobre el cabecero, en la pared, colgaba una lámina enmarcada, una reproducción del cuadro de Hopper *Habitación de hotel*. Caldas recordaba la pintura original. La había visto con Alba en el Museo Thyssen de Madrid. Le había deslumbrado la soledad de la mujer sentada en la cama, su belleza serena y su gesto triste. Ante la lámina, Caldas recuperó la sensación de que el pintor ha-



bía profanado su intimidad al sorprenderla vestida con aquel camisón rosa y la maleda a medio deshacer. Se preguntaba si ellos, como Hopper, no estaban violando la intimidad de Reigosa.

La pared opuesta la ocupaba una cristalera. No era tan grande como la del salón, pero ofrecía vistas similares. Caldas no se acercó.

Sobre la mesilla de noche, al otro lado del lecho, descansaba una fotografía enmarcada del muerto sosteniendo en sus manos un saxofón. Era el único retrato que Leo Caldas había visto en la casa.

Junto a la foto había dos libros colocados uno encima del otro. El de arriba, con una marca de lectura en una de sus más de setecientas páginas, era *Leciones sobre la filosofía de la historia*. Caldas lo tomó en sus manos enguantadas y leyó en la contraportada el nombre del autor: «Georg Wilhelm Friedrich Hegel (Stuttgart, 1770-Berlin, 1831)».

Estévez se le acercó desde atrás.

—*Leciones sobre la filosofía de la historia* —leyó—. Hay que tener insomnio para leer eso en la cama sin quedarse dormido. ¿No le parece, inspector?

—Puede que lo tuviera precisamente para eso —contestó lacónicamente Leo Caldas.

El inspector lanzó otra mirada al cadáver, que permanecía atado al cabecero con los genitales descubiertos y horriblemente magullados. Pensó que era una muerte indigna de un músico aficionado a la filosofía. Dejó el grueso volumen de Hegel en la mesilla de noche y echó mano del otro libro: *El perro de terracota* de Andrea Camilleri.

No eran los únicos ejemplares que había en la estancia. En la pared más alejada de la puerta se alineaban varias repisas de madera repletas de libros. Caldas recordaba las palabras de su padre cuando insistía en que a un hombre se le podía conocer por lo que bebe y por lo que lee. Le sorprendió encontrar casi exclusivamente novelas de género policiaco en la librería del músico: Montalbán, Ellroy, Chandler, Hammett... —La secuencia de los hechos parece sencilla —pensó en voz

alta Guzmán Barrio, quien continuaba examinando el cuerpo inerte de Luis Reigosa—. Unos tragos en el salón, bajan al dormitorio, sexo a discreción y, cuando el tipo está más confiado, su amante lo ata, lo amordaza y lo liquida. Me pregunto por qué diablos no utilizaría un método más simple para acabar con él. Esto —dijo, señalando el abdomen desfigurado de Reigosa—, lo que le hayan hecho, tuvo que resultar mucho más complejo, más aparatoso.

—¿Dice usted que echó un polvo con eso? —intervino Rafael Estévez, apuntando con su mano al pene diminuto del muerto.

—Rafa, hazme un favor: ve a dar una vuelta por el salón a ver qué encuentras —le pidió Caldas, señalando la puerta del dormitorio.

Cuando Estévez desapareció escaleras arriba, el inspector se volvió hacia el médico.

—Guzmán, ¿crees de verdad que mantuvo relaciones? —preguntó, sabiendo que de ser así se abriría la principal vía de investigación.

El doctor hizo oscilar su cabeza en un movimiento ambiguo, un balanceo que no llegaba a significar un sí ni un no.

—No puedo estar seguro, pero en una primera exploración parece posible. Al menos, no considero que sea algo que pese a la apariencia de su miembro deba descartar —explicó, señalando los genitales de Luis Reigosa—. De cualquier modo, para confirmar una cosa u otra tengo que hacerle un examen completo en la sala de autopsias. Pásate por allí mañana, si quieres. Hoy todavía no se puede descartar ninguna posibilidad —concluyó el médico.

En el reconocimiento preliminar, Guzmán Barrio no había encontrado marcas de violencia, más allá de las situadas en la zona genital y en la piel de las muñecas. El doctor sólo atribuía las primeras al asesino. Consideraba, al igual que el inspector, que las rozaduras de las manos habían sido producidas por el propio Reigosa en un esfuerzo desesperado por soltarse.

Guzmán Barrio había apuntado a un crimen pasional y



todos los indicios parecían confirmarlo. La estancia no presentaba el desorden que habitualmente sucede a una pelea, y tomaba vigor la teoría de que el muerto no había sido atado a la fuerza. El inspector pensaba que Reigosa conocía al asesino, o al menos que éste no había despertado sus sospechas. Era lógico pensar que no se habría dejado atar si hubiese presentado el peligro.

—¿Tendrás algo por la mañana?—preguntó Leo impaciente.

—¿Puedes pasar hacia el mediodía?

El inspector se acercó a la mesilla de noche y observó la fotografía ubicada sobre ella. Desmontó el marco de madera y liberó el retrato. En él, Reigosa sonreía acariciando el saxofón, como si fueran una pareja de adolescentes enamorados. Los ojos azules del músico muerto, casi transparentes contemplados al natural, aparecían de un color gris muy claro en la fotografía en blanco y negro.

—Guzmán, me llevo esto—dijo, guardándose el retrato en el bolsillo interior de su chaqueta.

Antes de abandonar el piso inferior, Leo se acercó a inspeccionar el cuarto de baño. Era de mármol blanco, con grifos de diseño y una gran bañera de hidromasaje. Las paredes, también blancas, estaban limpias y colocadas en su sitio. Pensando que no era poco lujo para un saxofonista de club, subió de vuelta al salón. De haber cabellos en el suelo, restos de orina en el retrete o cualquier otro rastro que pudiera ayudarles a identificar al asesino, no escaparía al trabajo metódico de la UIDC.

En el piso superior, Estévez miraba por la ventana mientras Clara Barcia había trasladado su búsqueda sistemática de rastros a la alfombra. Había encendido todas las luces y colocado unos hilos dividiéndola en cuadros. Las muestras recogidas en cada uno de ellos eran introducidas en bolsas y marcadas convenientemente.

Caldas reparó en los vasos que reposaban sobre la mesa baja. Las bebidas corroboraban la idea de que Luis Reigosa había tenido compañía conocida o, cuando menos, no lo habían tomado por sorpresa. Acercó la nariz a una de las copas

y aspiró nítidamente el aroma seco y penetrante de la ginebra. Se fijó en el cristal, intentando encontrar marcas de los labios, y distinguió un leve resto rosáceo de carmín en el borde.

—¿Has visto si también hay huellas en las botellas?—preguntó a la agente de la UIDC.

—Están en la cocina, inspector—dijo Clara, asintiendo.

Leo Caldas buscó la cocina sin éxito.

—Es ésta—Clara Barcia se levantó, recorrió la puerta que Leo había supuesto de un armario, y una pequeña cocina se asomó al salón—. Se llaman cocinas americanas. Si no se guisa demasiado están bien, porque casi no ocupan espacio.

Caldas se acercó, pero Clara Barcia lo detuvo.

—Perdone, inspector. Hay bastantes huellas en la cocina que aún no he tenido tiempo de examinar.

—Por supuesto—dijo, retirándose para permitir a Clara cerrar de nuevo la puerta. Conocía su meticulosidad a la hora de inspeccionar las zonas sensibles de un crimen, y no le molestó que una agente de menor rango refrenara su curiosidad. Al contrario, internamente celebraba contar con la competencia de Clara Barcia en la investigación. Valoraba su capacidad de observación y su ilimitada paciencia para recuperar hasta el rastro más nimio.

El inspector se acercó a los saxofones que se alineaban colgados en la pared. El más antiguo era el mismo que sostenía Luis Reigosa en la fotografía que ahora albergaba el bolsillo interior de su chaqueta. Caldas le pasó el dorso de la mano por el frío lomo metálico, como dándole el pésame.

En la estantería de obra del salón se apiaban cientos de discos compactos, prácticamente todos de jazz, sobre cinco grandes baldas. Los de la repisa superior eran de vocalistas femeninas, y los que ocupaban las tres siguientes constituían una colección admirable dedicada por completo a saxofonistas. Junto a muchos nombres desconocidos, el inspector descubrió otros que le resultaban muy familiares, como Sonny Rollins, Lester Young o Charlie Parker.

En el estante inferior se habían dispuesto multitud de partituras. Leo Caldas escogió una al azar, que resultó ser *Stella*



by *Starlight* para saxo tenor, de Victor Young. Conocía aquella pieza, la tenía en casa en una versión de Stan Getz.

Pese a no comprender el lenguaje musical, pasó las hojas desgastadas del cuaderno mirando los símbolos que se retorcían sobre las líneas del pentagrama, y tarareó para sí la melodía. Recordaba con añoranza las tardes de domingo bautizadas por Alba como “de letras y música” en las que algunos de aquellos intérpretes les habían hecho compañía mientras ellos, en pijama, leían recostados en el sofá.

—¿Ha visto los discos, jefe? —preguntó Rafael Estévez, todavía plantado ante el mirador.

Caldas asintió.

—Nuestro amigo del micropene a la parilla debía de ser marica, ¿no cree?

—¿A qué viene eso?

—No me malinterprete, jefe. A mí me da igual con quién se acueste cada uno, estamos en un país libre.

—No hace falta que te excuses —dijo el inspector animándole a continuar.

—Pues sólo tiene que ver todos esos discos tan raritos, los cuadros de allí enfrente o el que hay colgado encima de la cama para darse cuenta de que el músico perdía aceite —expuso el agente.

Caldas devolvió al estante inferior la partitura que aún sostenía en la mano:

—Hombre, sólo por eso...

—¿Sólo por eso? —repitió Estévez—. ¿Y qué esperaba usted, inspector, el póster de un efebo enseñando las pelotas?

El inspector se percató de que su ayudante no había visto las marcas de carmin en las copas, pero prefirió callarse en lugar de contradecirle cuando vio a la agente Barcia observando de reojo a Estévez.

—Déjalo, Rafa —mascullo, presintiendo que, si le daba oportunidad de ahondar en su razonamiento, se acrecentarían entre sus compañeros las murmuraciones sobre su personalidad.

Clara Barcia terminó de escrutar uno de los cuadros

que sus hilos formaban en el suelo y se acercó a la siguiente fracción de alfombra, la más próxima al equipo musical. Al agacharse, pulsó involuntariamente el interruptor de la candelera. Una voz cálida de mujer sonó desde todos los rincones del salón.

Day in, day out,

That same old voodoo follows me about.

La joven buscó sin éxito el interruptor que detendría la música.

—Perdón, perdón —se excusó, ruborizada por su torpeza. —Por mí puedes dejarla —dijo Caldas, restando importancia al asunto.

—¿Qué es? —gruñó Estévez.

—Billie Holiday —dijo el inspector yendo hasta el equipo de música y subiendo el volumen. Clara sonrió y se arrodilló de nuevo en el cuadrado que los hilos delimitaban en la alfombra.

That same old pounding in my heart,  
whenever I think of you.

And baby I think of you  
day in and day out.

Estévez volvió a la ventana, hacia el paisaje que le había permitido olvidar los genitales del muerto.

—¿Sabe qué es lo que más me gusta de esta torre, inspector?

—¿Que desde aquí no se ve la torre? —contestó Caldas, sin acercarse a la ventana.

Estévez se quedó callado, y Billie Holiday volvió a llorar.

When there it is, day in, day out.



**Retraer.** 1. Llevar hacia dentro o hacia atrás, ocultar o apartar.  
2. Convencer o disuadir de algo. 3. Apartarse del trato con los demás. 4. Dejar de exteriorizar alguien sus sentimientos.

La claridad de la mañana entraba por una ventana llenando de luz la sala de la comisaría. Aquel 13 de mayo tocaba verano. Rafael Estévez repasaba sentado los papeles que tenía en la mano. La mujer, callada, le miraba desde el otro lado de la mesa.

—María de Castro Raposo, vecina de Canido, Vigo, viuda, sesenta y cuatro años.

—Escasos —matizó ella.

—¿Eso es más de sesenta y cuatro o menos de sesenta y cuatro? —preguntó Estévez.

El inspector Caldas, que permanecía en pie escrutando el contenido de una carpeta, terció:

—Rafael, por favor, céntrate en la declaración.

El enorme ayudante obedeció tras dar un suspiro profundo.

—María, usted ha declarado que ayer, 12 de mayo, llegó a casa de don Luis Reigosa como todos los días, a eso de las tres de la tarde, y abrió la puerta con su llave. Según consta en su declaración, la mencionada llave se la habría facilitado el propio señor Reigosa hace unos dos años, fecha aproximada en que usted comienza a trabajar para él.

El agente hizo una pausa para requerir la conformidad de la mujer. Ella le devolvió una señal con la cabeza que el agente interpretó como un asentimiento.

—Ascendió al piso superior, que es el que usted suele limpiar en primer lugar —continuó leyendo Estévez—, ¿esto es así?



—Según. Unas veces sí y otras veces no.

—Ya —dijo Rafael Estévez mirando fijamente a la mujer—.

¿Pero generalmente limpia usted el piso superior en primer lugar?

—Muchas veces sí.

Estévez comenzaba a acalorarse.

—Señora, vamos a ver si nos aclaramos usted y yo. ¿Limpió en primer lugar el piso superior de la casa el día que encontró muerto a don Luis Reigosa?

—Ya le he contestado que sí, agente. Le entiendo igual si no me levanta la voz —añadió, llevándose una mano a la oreja—.

—¿Acaso estoy levantando yo la voz? —Estévez buscó al inspector con la mirada

Leo Caldas pidió a su ayudante que bajara el tono. No dejaba de sorprenderle la facilidad con que el agente perdía los estribos, sin apenas necesidad de incitarlo.

—A ver si podemos avanzar —Estévez se volvió a sus papeles—. Fue una media hora después de entrar en la vivienda, al abrir la puerta del dormitorio para proceder a limpiarlo, cuando encontró al fallecido señor Reigosa amordazado y atado al cabecero de su cama. En ese momento usted salió de la casa para pedir auxilio.

El agente hizo una nueva pausa para mirar a la mujer y obtener su confirmación.

—¿Fue así? —preguntó.

María de Castro parecía tener más interés por el suelo, hacia el que había desviado la vista, que por la cuestión que le planteaba el policía.

—¿Fue así? —volvió a preguntar Estévez elevando la voz.

La mujer le miró en silencio.

—Que si fue así como sucedió —repite Estévez, dispuesto a no continuar hasta haber obtenido una respuesta.

—Más o menos —contestó María de Castro.

—¿Más o menos qué? ¿Sucedio o no sucedio como le estoy diciendo? —se empeñó en saber Estévez, cada vez más impaciente.

—Pudo ser aproximadamente como dice usted —dijo, al fin, María de Castro.

—¿Cómo que pudo ser aproximadamente? Ésta es su declaración —Estévez buscó el primer párrafo en la hoja, lo señaló airadamente y leyó—: ¿Es usted María de Castro Raposo, vecina de Canido, Vigo, viuda?

—Agente... —le reprendió Caldas.

—Inspector, sólo pretendo que la señora me diga si fue así, coño. Ni que le estuviera haciendo preguntas con truco.

—Fue, fue. Más o menos fue como pone ahí —dijo María.

—Pues dígalos de una maldita vez, es lo único que le estoy pidiendo.

La mujer se encogió de hombros.

—Entonces, también confirma que salió de la casa en busca del conserje y, al no encontrarlo, acudió a la garita situada a la entrada de la isla para avisar al guarda que vigila el acceso desde el puente —continuó Estévez, dejando caer los papeles sobre la mesa al concluir—. ¿Es así?

Un leve balanceo de cabeza fue toda la respuesta que obtuvo, pero el policía interpretó el ademán afirmativamente y preguntó:

—María, ¿vio algo en la casa que le pareciera fuera de lo normal?

—¿Fuera de lo normal?

—Sí, sí, fuera de lo normal —repite Estévez, irritado—. Al margen de encontrarse al señor Reigosa muerto, quiero decir. ¿Vio en la casa algo atípico, extraño, raro, curioso, alguna cosa que le llamara la atención? ¿Vio algo así?

—Pues no sé —dudó María de Castro—. Que me llamara la atención, lo que se dice llamar... pues pienso que no.

Rafael Estévez se dio la vuelta buscando a su superior, que continuaba de pie, con la espalda apoyada en la pared más alejada de la mesa.

—Inspector, cuando esta señora me dice «pienso que no», ¿quiere decir «no»?

—Efectivamente —contestó ella.

Estévez se volvió hacia la mujer, que le sostuvo la mirada



apenas unos segundos y luego desvió la vista con desdén hacia la ventana.

—Va a ser mejor que continúe usted, jefe —se rindió el agente, poniéndose en pie.

El inspector asintió y dio unos pasos por la sala sosteniendo la carpeta en una mano y el segundo cigarrillo del día en la otra. Como la mujer no reparaba en su presencia, se acercó a la ventana interponiéndose entre ella y la luz de la mañana.

—María, esto de aquí es el informe lofoscópico —dijo con voz pausada, mostrándole la carpeta.

—¿El qué?

—El informe de las impresiones digitales. La técnica que nos permite registrar las huellas que se localizan en un determinado lugar.

La mueca en la cara de María de Castro traslucía que aquella aclaración no había sido suficiente:

—Ya.

—¿Recuerda que ayer le tomaron las huellas dactilares?

—Algo recuerdo —dijo la mujer.

—Como las huellas son únicas para cada persona, ahora podemos determinar con certeza quiénes han estado en un lugar e identificar las cosas que ha tocado cada uno.

—¿Y? —María de Castro parecía convencida de que aquella charla poco tenía que ver con ella.

—Y las suyas aparecen en varios lugares de la casa —le informó Leo Caldas.

—¿Las mías? —se sorprendió la mujer.

—Sus huellas, María, las de los dedos de sus manos, aparecieron en casa del fallecido Luis Reigosa —aclaró el inspector moviendo sus propios dedos.

—Trabajo allí —dijo ella—, no sé si será por eso... —Caldas prefirió continuar como si no hubiese oído la respuesta.

—El caso es que los vasos estaban llenos de huellas suyas, María —dijo suavemente.

—¿Los vasos?

—¿No sabe a qué vasos me refiero? —preguntó el inspector Caldas.

—Saber, sé de muchos vasos —contestó vagamente María de Castro.

—Me refiero concretamente a los que estaban sobre la mesa del salón de la casa del señor Reigosa —le aclaró el policía—. ¿Recuerda ahora los vasos a los que estamos aludiendo?

La mujer se frotó la barbilla:

—Unos vasos... No sé.

Leo Caldas se acercó a ella.

—Los vasos de ginebra con sus huellas dactilares claramente marcadas en el cristal, María —dijo, elevando ligeramente el volumen de su voz—. Unas huellas que estropearon el resto de impresiones que allí pudiéramos encontrar.

María de Castro dio un respingo.

—¡Ah, los vasos! —recordó de repente—. Tomé un buche para calmar los nervios. Ya sabe, por el espanto tan tremendo de encontrar al señorito Luis en aquellas circunstancias. ¿No ha oído antes a su compañero decir que fui yo quien descubrió el cuerpo?

—María, es improbable que se encuentre de nuevo en un barullo como este, pero si por alguna extraña casualidad tiene que pasar por ello en otra ocasión, haga el favor de no tocar nada. Si necesita darle al frasco baje a un bar, pero alrededor de un muerto deje todo como esté.

—Yo solamente...

Caldas no permitió que se excusara.

—Ocultó usted las únicas muestras útiles que teníamos de la persona que compartió las últimas horas de la vida de Reigosa. ¿Se da cuenta de la importancia que eso puede llegar a tener? —preguntó volviendo la vista al informe, haciendo que María de Castro Raposo se retrajera buscando la seguridad del respaldo de la silla.

En la inspección del domicilio de Luis Reigosa se habían encontrado bastantes huellas dactilares, pero el informe lo-



foscópico confirmaba que la mayor parte de ellas pertenecían al muerto o a María de Castro Raposo.

La única muestra diferente que se había recogido en la casa era una impresión dactilar estampada en la base de uno de los vasos de cristal de la mesa del salón. Lamentablemente, las manos de la mujer que estaban interrogando la habían dañado en gran parte y, aunque habían podido salvar un fragmento de la huella, no era una porción suficiente para poder cotejarla con las de los archivos informáticos de la central de policía. Los ordenadores no trabajaban con parotes. Les ocurría lo mismo que a Rafael Estévez: querían todo o nada, para ellos no existían las medias tintas.

En el caso de tener un sospechoso tendrían que comparar manualmente sus huellas dactilares con la pequeña porción útil que habían rescatado del vaso, siempre que consiguieran la orden judicial para recogerlas.

Lo que más sorprendía al inspector de aquel informe era que en el dormitorio no se hubiese encontrado ninguna huella, pues confirmaba que el asesino se había tomado la molestia de borrar cualquier rastro antes de abandonar la vivienda. Le impresionaba que alguien se hubiera detenido a limpiar la alcoba mientras Luis Reigosa, todavía vivo, permanecía tumbado en la cama, amordazado y con las manos atadas al cabecero. Había que tener muchas agallas para no sentirse intimidado por los atormentados ojos azules del moribundo.

—¿Van a acusarme por dar un trago de nada, inspector? —preguntó María de Castro, al saber que había dañado una prueba.

Caldas negó con la cabeza y dejó el informe sobre la mesa.

—Entonces, ¿puedo irme ya? —preguntó aliviada.

La mujer echó mano del bolso que descansaba en el suelo, junto a su silla, y lo colocó sobre la mesa, esperando la indicación del inspector para abandonar la sala. Habiendo confirmado que no iba a ser sancionada, intentó salvaguardar su mancillada integridad moral:

—Además, solamente bebí el resto que quedaba en el fondo de una de las copas.

—Dígame que había huellas suyas en los dos vasos —pidió Estévez a su jefe.

—Quizá bebí de los dos. No me acuerdo de todo, tengo casi sesenta y cuatro años —se excusó.

—Está bien —dijo Caldas, dando por zanjada la cuestión e indicando a la mujer que se marchara.

En cambio, Rafael Estévez, cuya cadena genética no llevaba incorporada la paciencia gallega de su superior, fue incapaz de callarse:

—También han encontrado sus huellas en la botella de ginebra y en las del resto de licores que había en la cocina.

—Soy la mujer de la limpieza. Mi trabajo consiste en recoger cada cosa y limpiarla —contestó María de Castro ofendida—. ¿Ha probado usted a limpiar algo sin tocarlo, agente?

El enorme policía se acercó agresivamente a la mesa en la que todavía se sentaba la mujer.

—Señora, a mí usted no me va a tocar las narices —le advirtió, con el dedo índice extendido.

Caldas apartó a su subordinado y pidió a la aterrada mujer que se marchara. Tuvo que ayudarla a incorporarse, pues un escalofrío la había achicado hasta hacerla prácticamente desaparecer bajo la mesa.

Tan pronto se levantó, María de Castro obedeció al inspector. Salíó de la habitación apresuradamente, sin perder al agente Estévez de vista en ningún momento.

—¿Tú estás bien de la cabeza? —dijo Caldas, una vez que la señora hubo cerrado la puerta tras de sí—. ¿Qué pretendes, que nos expedienten a los dos?

—Es que, si no llevo a parar los pies a la vieja, lo mismo intenta convencernos de que es abstemia —intentó justificarse Estévez.

—Da igual, Rafa. Por mucho que la hostigues, las huellas ya no se van a arreglar. ¿Quieres comenzar a ser práctico? No se trataba más que de confirmar la declaración de esa mujer.



—¿Y usted qué cree, la ha confirmado o no?

—A su manera —dijo el inspector.

—A su manera, ¿qué?

—A su manera, Rafa —contestó Leo Caldas secamente—. Hay que saber escuchar.

El inspector apagó su cigarrillo, recogió el informe y salió en dirección a su despacho, dejando a Rafael Estévez en la sala. Por el camino recibió una llamada a su teléfono móvil. Guzmán Barrio, el forense de la UIDC, tenía las primeras conclusiones.

Veneno. 1. Sustancia que produce en el organismo graves trastornos o la muerte. 2. Lo que es nocivo para la salud.  
3. Aquello que produce daño moral.

—¿Formaldehído? —preguntó Caldas.

—Sí, formaldehído. También se conoce como formol.

—¿Formol? ¿Pero eso no es un conservante?

—En efecto, uno de sus usos más importantes es el de agente conservador. Para eso se diluye en agua en un porcentaje alrededor del treinta y siete por ciento. En soluciones menores se usa como desinfectante líquido.

—¿Entonces? —preguntó Caldas, sin entender qué tenía que ver la explicación del doctor con el asesinato del músico.

—El formol —continuó el doctor— es un producto peligroso, un gas muy tóxico. Ejerce una considerable acción irritante y alérgica —Guzmán Barrio hizo una pausa—. Incluso tiene un componente que puede resultar cancerígeno.

—Doctor, ¿está usted insinuando que le pusieron los huevos a remojo en formol hasta que contrajo un cáncer genital? —interrogó Estévez, incrédulo.

—No —contestó Barrio—. Nadie ha hablado de meterle nada en formol.

Caldas también dejaba entrever ciertas dudas.

—Perdona, Guzmán, pero no sé a dónde pretendes llegar. Si no le vertieron formol en la piel, ¿qué fue lo que le hicieron?

—Se lo inyectaron —dijo el médico.

—¿Cómo? —Leo no estaba seguro de lo que acababa de oír.

—Alguien inyectó formol en los genitales de Reigosa. Formol al treinta y siete por ciento.



—¡Dios! —exclamó Estévez—. ¿Es eso posible, doctor?

—Exactamente aquí —Guzmán Barrio se acercó a la camilla sobre la que reposaba el cadáver de Reigosa, descubrió la sábana que ocultaba su cuerpo desnudo y estiró la piel del pene del muerto—. Este puntito es la marca que dejó la aguja. ¿Veis el orificio?

—Coño, ni lo veo ni lo quiero ver —bramó Estévez, que dobló su corpachón por la mitad y, encogido, caminó hacia la puerta—. ¡Les importa que salga a tomar el aire? Luego ya me cuenta el inspector las novedades.

Rafael Estévez abandonó la sala dejando a su jefe y al doctor ante el cuerpo desnudo de Reigosa. Leo Caldas se acercó para observar la minúscula perforación que había señalado Barrio. Le desagradó volver a contemplar el espantoso aspecto del miembro del saxofonista.

—No entiendo nada, Guzmán. ¿No habíamos quedado en que el formol es un conservante?

—El formol deja los tejidos secos, Leo. Si introduces un cuerpo en formol, éste no se deteriora, ¿me sigues? Por el contrario, si lo que introduces es el formol en el interior de un cuerpo, el formol absorbe todo el líquido que ese cuerpo contenga —el doctor aspiró con fuerza—. ¡Fffiffffh!

—¡Carallo! —susurró Caldas, al notar que un cierto estremecimiento recorría su interior.

—Al inyectárselo, todo se encogió —Guzmán Barrio continuaba sus explicaciones—. Una vez introducido, nada escapa al efecto secante del formol. Ni capilares, ni tejidos... Nada. No olvidéis que la mayor parte del cuerpo, casi el ochenta por ciento, está compuesta de agua, y que ahí abajo —dijo señalando los genitales del músico— no tenemos un solo hueso que pueda contener mínimamente la retracción.

Leo Caldas permaneció unos instantes en silencio, contemplando el sorprendente efecto que el formaldehído había producido en la región abdominal de Luis Reigosa.

—Guzmán, ¿quién le hizo esto sabía que iba a matarlo?

—¿Tú qué crees? —contestó Barrio, asintiendo a la gallega.

—¿No se le pudo escapar la situación de las manos? —pre-

guntó el inspector, que no imaginaba una mente capaz de idear semejante modo de matar.

—No —aseguró Barrio, meneando la cabeza—. Mi opinión es que tenía conocimiento, al menos, para intuir el desenlace que se produjo. Si alguien diseñó una ejecución como ésta, mediante una inyección tóxica, tendría que tener las nociones médicas suficientes para saber que no se puede sobrevivir con los vasos principales tan deteriorados. Esto es digno de Calígula.

Caldas escuchaba asombrado las explicaciones que Guzmán Barrio le daba. Utilizar aquella fórmula para liquidar a alguien hacía pensar en una amante vengativa, pero le parecía demasiado cruel incluso en el caso de un asesinato con implicaciones personales.

—El formol tiene un componente isquémico, por lo que al inyectarlo produjo unos dolores agudísimos —continuó el doctor Barrio, que parecía impresionado por sus propias conclusiones—. Para que te hagas una idea, son dolores similares a los que padece un diabético cuando pierde una pierna, un choque séptico tremendo por eliminación de toxinas. Imagínate eso en una zona de tantos vasos sanguíneos como los genitales masculinos, que tienen capacidad para triplicar su tamaño por el caudal de sangre que les llega. Yo pienso que fue una tortura cruel y planeada.

—Ya —Caldas prefería no imaginarse la escena y no prestaba demasiada atención a los detalles que el doctor le contaba.

—En el caso de que lo hubieran encontrado con vida, habría sido necesaria la amputación testicular y del pene. Este pobre hombre se vería obligado a orinar a través de una talla vesical que saldría desde la mitad del abdomen o, aún peor, por unos catéteres implantados directamente en los riñones. Barrio detuvo la disertación para observar con mayor detalle el hematoma enorme que cubría casi un tercio del cuerpo de Reigosa.

—En realidad, pienso que no se habría salvado ni aunque hubiésemos llegado al minuto de la intoxicación, Leo. La fe-



moral está demasiado cerca, y mira cómo han quedado las piernas. Ni en el mismo momento habríamos podido hacer otra cosa que rezar por él viendo cómo se retorció de dolor. Creo que no habría habido modo de salvarlo.

Leo prefería apartarse de las cuestiones más escabrosas del suceso. Sabía, por experiencia, que la implicación personal sesgaba la investigación y anulaba parte de su eficacia de cazador. Se centraba en buscar un hilo del que tirar para desmenuñar la enredada madeja en que se estaba convirtiendo el caso.

—¿Y qué me dices de la hora de la muerte?

—Que fue entre las diez y las doce de la noche de antaño, eso lo sé con seguridad.

Leo Caldas observó el cuerpo exánime de Luis Reigosa con su horrenda negrura abdominal al aire. Continuaba dando vueltas al método extraño que habían utilizado para darle muerte.

—Guzmán, ¿quién puede tener acceso al formol? —preguntó.

—¿En un centro sanitario? Pues un médico, una enfermera, un bedel, un estudiante... —Barrio hizo girar sus antebrachos en el aire, indicándole que cualquier otra figura hospitalaria que imaginara también cabía en la enumeración.

Caldas no entendía que un producto capaz de producir un efecto como el que mostraba el cuerpo del saxofonista estuviera al alcance de la mano de todo aquel que quisiera acercarse a buscarlo:

—Al menos, si es tan tóxico como dices, debería existir un control bastante estricto del empleo que se le da.

—No creo. No es difícil encontrarlo, y eso que sólo estamos hablando de los hospitales. Si no me equivoco, se usa en muchas otras aplicaciones además de como conservante clínico.

Guzmán Barrio salió de la sala, y al poco rato volvió con un vademécum de química aplicada en las manos.

—Aquí está: «Formaldehído». Se utiliza también en la industria de los fertilizantes, de las pinturas, de los adhesivos,

de los abrasivos... —Barrio cerró el libro—. Como puedes comprobar es bastante común.

A Leo le vino a la memoria la secuencia de una película que había visto tiempo atrás. La protagonista era una enfermera obesa que mantenía secuestrado a un escritor en un refugio de montaña, durante un invierno nevado. La mujer le obligaba a escribir un libro que fuera de su agrado, y cada vez que abandonaba la casa en busca de provisiones,ataba al novelista a la cama para impedir que huyese aprovechando su ausencia. En una ocasión, la enfermera había regresado antes de tiempo sorprendiendo al escritor tratando de deshacerse de sus ataduras. Como castigo, y para asegurarse de que no volvía a intentar escapar, la gorda enfermera le había partido un tobillo golpeándole con una gran maza de madera en el lugar preciso para fracturárselo.

—¿En qué piensas? —le preguntó Guzmán Barrio.

Caldas abandonó la evocación para volver a la realidad.

—En que no creo que un fabricante de adhesivos o de pinturas conozca las consecuencias de inyectar formol en un pene —dijo.

—Yo tampoco. De hecho, yo mismo he tenido serias dudas sobre el efecto del formol aplicado al interior de un cuerpo vivo —le confesó Guzmán Barrio—. También tengo la impresión de que tuvo que ser alguien con conocimientos médicos muy precisos.

—¿Personal de un hospital?

Barrio meneó la cabeza dándole a entender que no estaba totalmente de acuerdo.

—La mayoría de los trabajadores de cualquier hospital no conoce ni remotamente que el formol inyectado sea un veneno que produzca este tipo de toxemia —explicó—. Me inclinaría a pensar en algún especialista, en alguien que esté en contacto con la sustancia, habituado a trabajar o experimentar con ella a diario. Aunque si lo pienso bien, me doy cuenta de que los hospitales están llenos de tarados.

—No sabes lo que me tranquiliza —dijo Leo Caldas, recordando a la sádica enfermera de la película.



—Hablo en serio. Si la gente conociera el perfil psicológico de algunos de mis colegas, iría a curarse directamente a una carnicería.

—Habrá de todo.

—No creas —contestó el médico.

—Está bien —aquello no aportaba nada y el inspector no deseaba abandonar la sala de autopsias sin un hilo del que tirar—. ¿Sabes quién os lo suministra?

—¿El formol?

Caldas asintió pensando que Estévez, de estar presente, no habría dudado en contestar al doctor algún disparate.

—En este servicio forense, el abastecimiento de formaldehído se encarga a Riofarma, porque es el laboratorio que está más próximo.

—¿Se fabrica aquí? —preguntó sorprendido Caldas, para quien el nombre de Riofarma resultaba familiar.

—El que yo traigo, sí —le confirmó Barrio—. Pero el formol se produce en muchos laboratorios. Ya te he advertido que es una elaboración de uso bastante común. Como todos son más o menos parecidos, yo preferí comprarlo en la tierra y, al mismo tiempo, ahorrarme los portes. En general todos hacemos lo mismo con ese tipo de productos.

Leo Caldas pensó que, al menos, tenía algo nuevo.

—Muchas gracias por la información —dijo, a modo de despedida—. ¿Cuándo terminas?

—Yo doy la autopsia por concluida. Solamente falta enviar el informe al juzgado y a la comisaría, y llamar a la familia para decirles que pueden venir a recoger el cuerpo —aclaró el médico—. Creo que querían enterrarlo hoy mismo.

—¿Sabes dónde?

Barrio le dijo que no.

—¿Quieres que lo pregunte y te llame al móvil para confirmártelo?

—Gracias —asintió—. Y tenme al tanto si hay alguna novedad.

Leo Caldas caminó hacia la puerta. Al salir al pasillo, evocó otra imagen de la película protagonizada por la enfer-

mera gorda, que avanzaba por el corredor con una jeringuilla enorme en la mano.

—¡Leo, Leo! —la puerta de la sala de autopsias se abrió y Guzmán Barrio le pidió que retrocediera.

—¿Hay algo más? —quiso saber Caldas al volver a la sala.

—Sí, perdona, con tanta elucubración acerca del formol casi olvido contarte el resto —se atropelló Barrio—. Tengo algo más y, si no me engaño, creo que puede resultar relevante para tu investigación —le anunció—. ¿Recuerdas que ayer te adelantaba que Reigosa podía haber mantenido relaciones sexuales antes de que lo mataran?

El inspector contestó afirmativamente, esperando con ansiedad las conclusiones que el médico tenía que hacer al respecto.

—Pues no pude dar con ninguna prueba que me permitiera deducir que Luis Reigosa se hubiera acostado con alguien la noche en que murió —le informó Guzmán Barrio—, pero quería preguntarte algo: ¿sabes si era homosexual?

—¿Reigosa?

—Durante la exploración encontré indicios que podrían apuntar en esa dirección.

—¿Estás seguro? —preguntó Leo Caldas, viendo cómo la enfermera gorda de la jeringuilla se caía de su lista de sospechosos.

—Sólo digo que parece razonable sospecharlo, Leo. Ya sabes que el ignorante afirma mientras el sabio duda y reflexiona.

El inspector se alejó recordando lo que Rafael Estévez había dicho sobre la orientación sexual del saxofonista en el piso dieciocho de la torre de Toralla.

En algunas ocasiones, pensó, el ignorante afirmaba y tenía razón.



**Solvente.** 1. Que tiene recursos suficientes para pagar sus deudas. 2. Que es capaz de cumplir con su obligación, cargo, etc., y particularmente, capaz de cumplirlos con eficacia.

Luis Reigosa era saxofonista de jazz, estaba soltero y vivía solo. Su madre residía en una pequeña casa a la orilla de la vecina ría de Pontevedra, en la villa marinera de Buen, de donde también era originario el muerto. No tenía padre ni hermanos conocidos. Según los guardas que custodiaban la entrada a la isla de Toralla, pese a ser hombre de horarios nocturnos, era tranquilo. Tocaba el saxofón con su banda cuatro noches por semana en el Grial, un local situado a la entrada del casco viejo de la ciudad. El conjunto lo integraban tres componentes incluyendo al propio Reigosa. Los otros dos eran el contrabajista irlandés Arthur O'Neal y la pianista Iria Ledo. Asimismo, el muerto impartía clases como profesor suplente en el conservatorio municipal de Vigo.

Estévez conducía en silencio en aquel día hermoso, claro y limpio, sin una sola nube en el cielo azul. Leo Caldas pasó las curvas repasando la memoria del caso que había preparado el agente Ferro de la UIDC. Las hojas grapadas del informe recogían las consideraciones previas, las impresiones de algunos vecinos, las del portero, las de María de Castro y las del vigilante de la entrada a la isla que tenía turno de guardia la noche del crimen. El vigilante recordaba haber visto entrar el coche de Reigosa con el músico en su interior, pero no recordaba que hubiera alguien más en el coche. En todo caso, tenían por norma no identificar a los invitados que acompañaban a los vecinos. Había visto salir el vehícu-

lo unas horas después, de madrugada. Echaba la culpa a la oscuridad y a la lluvia de aquella noche, pero había supuesto que era Luis Reigosa quien conducía.

El coche aún no había aparecido.

También figuraban en la memoria el análisis lofoscópico y las primeras inspecciones realizadas en el apartamento. El informe forense descartaba que Reigosa hubiese sido arado y amordazado una vez muerto y fijaba el momento del crimen alrededor de las once de la noche del 11 de mayo. No era el análisis más exhaustivo que Leo Caldas había leído y apenas aportaba novedades, pero era mejor que no tener nada. Faltaban las conclusiones de Clara Barcia, que aún iban a demorarse un par de días. Leo confiaba en que su minuciosidad a la hora de escudriñar la escena pudiera abrir nuevos caminos que posibilitaran el esclarecimiento del crimen, pero por el momento no encontraba demasiadas columnas sobre las que asentar la investigación. Hizo un recuento mental de todo lo que tenía: la pequeña porción de una hue-lla dactilar de imposible confrontación con las de los archi-vos policiales, un producto químico de uso común como arma homicida, y la certeza de que el asesino tenía un conocimiento médico bastante profundo. También que, probablemente, se trataba de un hombre. De un hombre homosexual.

Leo Caldas sacó del bolsillo de su chaqueta el retrato que había tomado del dormitorio de Reigosa. Volvió a tener la impresión de que estaba pasando por alto algún detalle importante. No podía identificarlo, pero una pequeña lucecita brillaba en su interior susurrándole que alguna pieza no encajaba en aquel puzzle. Conocía aquella sensación y se fiaba de su instinto. Estaba seguro de que, por pequeño que fuera, lo que ahora se escondía en algún rincón de su cabeza terminaría por mostrarse de un modo repentino más tarde o más temprano.

Echó la cabeza hacia atrás, devolvió la fotografía al bolsillo y cerró los ojos.



Porriño estaba en el valle que formaba el río Louro en su búsqueda del padre Miño. Era una población pequeña, a unos diez kilómetros de Vigo, hacia el interior. Por allí pasaban las autopistas que se dirigían al sur, hacia Portugal, y al este, a Madrid. La villa estaba creciendo con la misma celeridad con que menguaban las montañas de granito que la rodeaban.

Pocos años atrás, aprovechando la pujanza económica de las canteras, se había promovido la construcción de un gran parque industrial en la comarca. Los precios razonables del suelo, las buenas comunicaciones y la laxa política fiscal del ayuntamiento habían atraído a muchas empresas de Vigo.

Los policías dejaron atrás las primeras naves y abandonaron la autopista. Por una carretera comarcal llegaron hasta una reja alta que protegía varias hectáreas de terreno. Sobre la puerta de la entrada, en letras sobrias, estaba escrito un nombre: «Riofarma».

El edificio del laboratorio conservaba el sabor de las empresas antiguas, un cierto aroma a ministerio. La piedra con que estaba construido le confería una nobleza y una solidez de las que carecían las estructuras nuevas del polígono industrial. La sociedad permanecía en manos de la familia de Lisardo Ríos, el hombre que la había fundado décadas atrás.

—Buenos días —los detuvo el guarda acercándose al coche. Estévez buscó ayuda en el asiento contiguo.

—Nos está esperando don Ramón Ríos. Soy el inspector Caldas, de la comisaría de Vigo.

—¿El inspector Leo Caldas?

—Sí —corroboró.

—¿Es usted el inspector Leo Caldas, el patrullero de las ondas?

—El patrullero en persona —le confirmó Estévez asintiendo escandalosamente.

—Leo Caldas... No puedo creerlo, no me pierdo uno solo de sus programas. En la radio de la caseta siempre está sin-

tonizada Onda Vigo —el guardia introdujo medio cuerpo por la ventanilla y le tendió la mano—. Fíjese lo que engaña la radio, inspector, por la voz me parecía que debía de ser usted un hombre de más edad.

—Siento decepcionarle —dijo Caldas estrechándole la mano, sin llegar a entender cómo podía gustar a alguien el programa.

—No me decepciona en absoluto —le contestó el guarda sin soltar su mano—. Encantado de conocerle, inspector Caldas.

—¿Podemos pasar? —preguntó Leo cuando consideró que su abrazo había sido suficientemente sacudido.

—Claro, inspector Caldas, no faltaba más —dijo, soltando su mano.

El guarda les abrió la puerta descubriendo el hermoso jardín que circundaba el edificio del laboratorio.

—Ha sido un placer —les gritó con entusiasmo al paso del vehículo.

—A seguir bien —sonrió el inspector forzadamente.

—Hay que ver lo que hace la fama, ¿eh, jefe? —comentó Estévez cuando dejaron la barrera atrás.

—¿Qué fama, qué quieres decir?

—No se haga el humilde conmigo, jefe. Ya lo ha visto, en cuanto le ha conocido, nos ha dejado pasar rápido.

—Tampoco me conocen tanto. Además, es una cosa bastante habitual no poner inconvenientes cuando quien quiere pasar es la policía.

—Vamos, inspector, no me negará que al estar en la radio el trato que recibe es completamente diferente. Cuando vamos de incógnito, o voy yo sólo a algún lugar, todos ponen mala cara. En cambio si, al igual que ha sucedido ahora, usted se identifica como el patrullero de las ondas, el trato es mucho más cordial.

—En primer lugar, yo no me he identificado como nada. En segundo, tú no puedes recibir cordialidad si te llamas golpes con la gente sin la menor provocación.

—No me dé lecciones de moral —se defendió Estévez—, aquí cada uno tiene sus métodos de trabajo. Si usted no es cons-



ciente de lo que le favorece su popularidad no tiene por qué volver esa ignorancia contra mí. Eso del éxito es cosa suya.

—Rafa, déjame en paz —dijo Caldas presintiendo que su ayudante podía estar en lo cierto. Por muy poco orgulloso que estuviese de participar en él, a pesar de los años de servicio ciudadano en el cuerpo de policía, si alguien le conocía era por aquel absurdo programa de radio.

Salieron del coche para dirigirse a la puerta del edificio. Ramón Ríos les esperaba en el umbral.

Ramón Ríos había sido compañero de clase de Leo Caldas. Juntos habían aprendido que existía un pecado más importante que los otros, que un penalti seguido de gol es gol, y que la derivada de una función en un punto representa la pendiente de la recta tangente en el mencionado punto. También, desde el púlpito, don José había enseñado a los alumnos de diez años a decidir en situaciones límite: cuando un terrorista amenaza a la familia de un niño con una ametralladora y pide a ese niño que pise una Sagrada Forma para liberar a los suyos, el niño no tiene que pisarla, pues si el terrorista cumpliera su amenaza y disparase, su familia iría, entera y feliz, al cielo en santo martirio. En algunas ocasiones, y siempre que Alba fuese en el lote, Leo había estado de acuerdo con la nada ortodoxa teoría de don José. En otras no.

—Leo, debes de ser el único loco que viene al laboratorio cuando quiere verme —le recibió Ramón Ríos.

—Ya sabes, tiene que haber de todo.

Se saludaron con un abrazo. Aunque con el tiempo hubieran dejado de verse de modo habitual, conservaban un grato poso de la amistad que les había unido en la infancia, cuando, por motivos diferentes, a ambos les costaba demasiado relacionarse con el resto de los niños.

—Esta vez no vengo por una cuestión personal sino por algo relativo a tu trabajo —le dijo Caldas, adelantando sucintamente la razón de su visita.

—¿Mi qué? ¿Estás seguro de encontrarte bien?

—¿No te pagan por venir? —preguntó Leo.

—Pero sólo para no aguantarme en casa —contestó Ríos, y miró la hora en el caro reloj de pulsera de su muñeca izquierda—. Con el día que tenemos, no voy a tardar ni media hora en estar en el barco.

—Tú que puedes —dijo el inspector.

Ramón Ríos señaló a Estévez, que se había quedado absorto contemplando cómo un humeante líquido verde era manipulado por cuatro jóvenes ataviados con bata blanca.

—¿Te has comprado un gorila? —preguntó en voz baja a su antiguo compañero de colegio.

—Es Rafael Estévez, mi nuevo ayudante. No lleva más que unos meses en la ciudad. ¡Rafael! —llamó.

—Menudo bicho, vas bien protegido —murmuró Moncho Ríos guiñándole un ojo de la misma manera pícara que lo hacía desde niño—. Ya había oído que las celebridades radiofónicas necesitan escolta.

—Debe de ser eso —dijo Caldas lacónico.

Estévez se les aproximó y saludó a Ríos:

—¿Qué tal?

—Pues perdiendo bastante pelo. Por lo demás no me quejo.

—Rafael, éste es Ramón Ríos —les presentó Leo Caldas.

—Encantado —dijo Estévez, y señaló a los hombres de la bata blanca—. ¿Qué están haciendo?

—¿Los de la humareda verde? —preguntó Ríos.

Rafael Estévez asintió.

—No tengo ni idea —contestó Ríos como si no hubiera otra respuesta posible a la pregunta formulada por el agente—. Yo sólo entiendo de lo mío, y poco, no te vayas a creer. El listo de la familia era el abuelo Lisardo que fue quien montó todo este tinglado. Ahora, listos como para presumir, solamente nos quedan mi hermano, mi prima y el gato. Y por aquí tampoco hay muchos listos, son bastante mediocres —señaló a un par de empleados que se acercaban por un pasillo—. Los mejores cerebros se marchan a la competencia. Se conoce que, desde que Zeita cotiza en bolsa, paga mejor que nosotros. Estévez asintió levemente.



Ramón seguía con su discurso:

—A mí me da alergia el laboratorio, por eso estoy el menor tiempo posible aquí. Muchas veces me salen unas erupciones en el cuerpo que sólo soy capaz de curar con unas erupciones de mar y brisa. Estoy convencido de que se trata de una incompatibilidad que el vino tiene con alguna de las sustancias que fabricamos aquí. ¿Quieres saber alguna otra cosa? —preguntó mirando a Rafael Estévez.

—No, gracias —contestó el agente, quien, escuchando el torbellino de razonamientos que Ríos era capaz de generar, había entendido que era más razonable tener la prudencia de no volver a intervenir.

—Me ha comentado Leo que eres de fuera.

—Sí —concedió Estévez—, de Zaragoza. ¿La conoce?

—¿Me hablas de usted por la calva?

—¿Cómo? —preguntó el agente.

—Que me hables de tú, hombre, que soy feo pero no viejo. ¿Ves? —dijo, abriendo mucho la boca—. En este lado aún conservo todos los dientes.

—No te esfuerces, Moncho —intervino Caldas—. Hace semanas que he dejado de pedirselo. Como mucho le dura el tuteo dos frases.

—Como quieras, pero se comienza así y se acaba haciendo la genuflexión doble, como en el colegio.

Moncho Ríos echó a andar por el largo pasillo que salía del vestíbulo.

—Venid —dijo, pidiendo que le acompañasen—, vamos a seguir la charla en la cancha de tenis.

Estévez permanecía en pie, pasmado, mirando al inspector.

—¿Dónde?

—En su oficina —contestó Leo Caldas siguiendo a Ríos.

Ramón Ríos tenía un despacho inmenso forrado con maderera de nogal. Una alfombra persa ocupaba casi la totalidad del suelo. A un lado, en la zona de reuniones, ocho sillones de cuero rodeaban una gran mesa de juntas con un moderno teléfono colocado en su centro. Al otro lado del despacho, una

pieza de anticuario situada junto a la ventana hacía la función de escritorio. Sobre éste había un periódico deportivo abierto, de Carallo, para no trabajar, no está mal —bromeó Caldas al entrar.

—Es aparente —admitió Ramón Ríos mirando a su alrededor.

Leo Caldas había sido testigo en muchas ocasiones de las envidias que despertaba en sus compañeros de escuela la naturalidad con la que Ramón Ríos hablaba de su vida opulenta. El, sin embargo, nunca había albergado aquel sentimiento y, al contrario, valoraba su amistad generosa y fiel. Si había algo de Moncho Ríos que hubiera deseado poseer era su desprejuicio atolondrado, tan alejado de la timidez del inspector.

—Sentaos y contadme qué milagro os ha traído por aquí —les pidió Ramón Ríos.

Los policías se acomodaron en dos de las butacas que rodeaban la mesa de reunión, y Leo Caldas esperó en silencio que Ramón Ríos ocupara otro asiento.

—Formol —dijo entonces, escuetamente.

—¿Formol, cómo que formol? —preguntó Ríos—. ¿De qué carallo estás hablando, Leo?

—El formol es un producto de Riofarma y queríamos saber quiénes son vuestros clientes en la ciudad.

Moncho miró a Caldas como si éste se hubiera dirigido a él en una lengua extraña.

—Pues vamos a tener que preguntar —contestó por fin, cuando tuvo la certeza de que su compañero de colegio estaba hablando en serio y de que el formol era el motivo real de la visita.

—Por cierto, Leo, ¿cómo va tu padre? —preguntó Ramón Ríos, tirando del cable del teléfono y atrayéndolo hacia sí.

—Como siempre, metido en su mundo. Mañana hemos quedado para comer, pero lo cierto es que últimamente no nos vemos demasiado. Lo de mañana es porque tiene que acudir a Vigo para solucionar un papaleo, pero si por él fuera no saldría para nada de la bodega.

—No me extraña. ¿Qué tal el vino de este año?



—Parece que la calidad es de primera, pero el viejo se queja de que la producción está un poco mermada, dice que es porque llovió a destiempo. No sé a qué cono le llama destiempo, pero eso es lo que él cuenta. Creo que lo que en realidad le gusta es quejarse; fíjate que aún estamos en mayo y ya ha vendido más de la mitad de la cosecha.

—Demasiado bien lo vende —aseguró Moncho Ríos—. El año pasado, cuando quise pedirle unas cajas, se había agotado. Y el año anterior tampoco pude llegar a probarlo.

—Ya sabes que despacha el vino en dos patadas —dijo Caldas, como disculpando a su padre.

Ríos asintió:

—Cuando hables con él dile que de esta cosecha quiero catar unas botellitas. Que me guarde las que pueda. Si hace falta, recuérdale que soy solvente.

Leo sonrió y señaló el teléfono.

—Yo me encargo del vino, tú llama.

Moncho presionó un botón del moderno teléfono activando el altavoz para que los tres pudieran escuchar la conversación. El tono de llamada resonó en la sala con claridad. Ramón Ríos tuvo que efectuar varias llamadas. En primer lugar, para saber si, tal como su amigo Leo Caldas presu-  
mía, producían formol en el laboratorio de su familia. En segundo, para encontrar el departamento que lo elaboraba. Cuando, finalmente, dio con el número correcto, oyeron una voz femenina al otro lado de la línea.

—Soluciones y Concentrados, ¿dígame?

—Buenos días, soy Ramón Ríos.

—Don Ramón, ¡qué sorpresa! —la mujer se trabó al intentar arreglar el comentario que se le había escapado—. Perdóname, don Ramón, quise decir...

—No se preocupe, lo extraño habría sido que no le sorprendiera —la tranquilizó Moncho, guiñando un ojo al inspector—. ¿Con quién hablo?

—Con Carmen Iglesias.

—Hola, Carmen, quería saber una cosita acerca de uno de sus productos. ¿Es posible?

—Para eso estamos, don Ramón —contestó la mujer dispuesta a agradar.

—¿Nosotros hacemos formol? —preguntó Ríos.

—¿Cómo que si hacemos formol?

—Tengo entendido que producimos formol en su departamento —explicó Ramón Ríos.

—Producirlo, no, don Ramón, pero efectivamente trabajamos con formaldehído. Lo compramos al fabricante y aquí, en Soluciones y Concentrados, lo tratamos y lo envasamos en función del uso que le vayan a dar los clientes —aclaró Carmen Iglesias.

—Mire, estoy aquí con unos amigos que quieren conocer algunas particularidades al respecto. ¿Le importaría hacerme el favor de ayudarlos?

—Por supuesto, don Ramón.

—Ahora le paso, Carmen, pero antes déjeme decirle que tiene usted una voz muy... —Moncho Ríos se detuvo un instante buscando la palabra adecuada— atrayente.

—Gracias, don Ramón —dijo la mujer, divertida.

Caldas se acercó al teléfono.

—Buenos días, Carmen, soy el inspector Leo Caldas.

—¿El de la radio? —la voz de Carmen permitió entrever cierta emoción.

—¿Se da cuenta? —tuvo tiempo de decir Estévez antes de que el inspector lo fulminara con la mirada.

Leo Caldas recibió las felicitaciones de la mujer, quien le explicó que en Soluciones y Concentrados no se perdían una emisión de *Patrulla en las ondas*.

El inspector, tan pronto tuvo oportunidad, se ciñó a aquello que le había llevado hasta el laboratorio:

—Carmen, ¿cabría la posibilidad de conocer el nombre de los clientes que les compran formol?

—¿En todas las concentraciones? —preguntó ella.

—¿Todas las concentraciones? —dijo Caldas, mirando a Ramón Ríos en busca de una aclaración.

Moncho Ríos se encogió de hombros y se acercó al teléfono.



—Carmen, ¿haría el favor de explicarnos al inspector Caldas y a mí qué es eso de las concentraciones? —pidió a su empleada.

—Es sencillo, don Ramón, cada solución de formaldehído es un producto diferente con usos distintos —aclaró amablemente—. Tenemos desde soluciones de formaldehído diluido al ocho por ciento para los fabricantes de papel o curtidors hasta formol al treinta y siete por ciento, que es lo que se suele enviar a los hospitales, pasando por...

—Busco este último, Carmen —la cortó Leo Caldas—. ¿Hay posibilidad de saber a qué centros se suministra formol al treinta y siete por ciento? Me interesan principalmente los clientes de Vigo.

—Claro, inspector —le confirmó Carmen Iglesias—. Lo mejor es que hable directamente con Isidro Freire, el responsable de zona. Él es quien se encarga de las ventas en Vigo de nuestros productos, formaldehído incluido.

—¿Sería abusar si le pidiera que me transfiriera la comunicación con el señor Freire? —preguntó el inspector.

—No abusaría en absoluto, inspector Caldas, pero Isidro Freire tenía que hacer una visita y hace un momento que le he visto salir. No ha debido de darle tiempo ni a llegar al coche. Si quiere puedo llamar yo misma al móvil del señor Freire y pedirle que le espere.

—Si no tiene inconveniente...

—Por supuesto que no, inspector Caldas. Ahora mismo hago esa llamada.

—Muchas gracias, es usted muy amable.

—De nada, inspector. Ahora, si no les importa, les dejo para llamar al señor Freire antes de que se marche.

—Solamente otra cosa, Carmen —la detuvo Moncho Ríos, que perdía pelo pero no oportunidades.

—Usted dirá, don Ramón.

—Me preguntaba cuántos años tiene la dueña de esa deliciosa voz.

—Gracias, don Ramón, voy a cumplir veintisiete. Por la entonación melosa de la mujer, Leo Caldas com-

prendió que el comentario de su amigo no le había molestado lo más mínimo.

Moncho Ríos despidió a los policías con la mano, desconectó el altavoz y descolgó el auricular del teléfono.

—Carmen, respóndame a una curiosidad: ¿le gusta navegar?

**Desafinar.** 1. Desentonar la voz o un instrumento apartándose de la debida entonación. 2. Decir algo indiscreto, inoportuno, en una conversación.

Caldas atravesó la calle del Príncipe, cruzó la Puerta del Sol y pasó bajo un arco que en otro tiempo había sido una de las puertas de la ciudad vieja. Descendió por el empedrado dejando a la derecha la biblioteca universitaria y la casa episcopal. Tomó la calleja que llevaba a la concatedral, en

dirección opuesta al templo, y bajó por la calle Gamboa. En el número 5 estaba el Grial.

Desde fuera podría haber pasado por una taberna inglesa, con listones de madera oscura enmarcando la pequeña fachada blanca. Los marcos de la puerta y de las ventanas de cristal biselado eran de la misma madera. La entrada, cubierta por un tejadillo de pizarra a dos aguas, hacía una visera sobre la acera.

Por dentro, el Grial era amplio, con una barra larga a la derecha y una docena de mesas dispuestas por el resto del local. Casi todas estaban ocupadas, la mayoría por grupos de cuatro o más personas. De las paredes colgaban las imágenes de muchos de los grandes del jazz. En los altavoces sonaba Cole Porter.

Caldas se acercó a la barra abarrotada. En cuanto pudo, pidió vino, con la intención de no mezclar alcoholes. Vio, al fondo, la tarima del escenario. El irlandés, sentado en una banqueta, estaba afinando el contrabajo. Junto a él, un piano negro sobre el que descansaba un micrófono.



días juntos. Luis no era de los que se escondían. No hacía bandera de su condición, pero si alguien le hacía esa pregunta no tenía problema en contestar con sinceridad. ¿Le vio los ojos?

—¿Los ojos? —el inspector era incapaz de olvidarlos desde la visita al apartamento de Toralla.

—Los de Luis —le aclaró Iria Ledo, como si fuese necesario—. Sus ojos eran un imán para hombres y mujeres, no podría pasarse la vida disimulando. ¿Tiene importancia con quién se acostara?

—Lo mataron en la cama —explicó Caldas.

—No nos habían dicho nada.

Arthur no llegaba a comprender el origen de aquel crimen.

—Luis era un tipo normal —afirmó con su marcado acento—. No se metía con nadie ni nadie tenía motivos para hacerle daño.

—Pero se lo hicieron.

—Lo sabemos. Fuimos nosotros a reconocer el cadáver —Iria hablaba con congoja—. Luis tenía el sufrimiento dibujado en la cara.

Leo pensó que, por suerte, no le habían visto el resto del cuerpo.

—¿Fueron a reconocerlo ustedes?

—La otra alternativa era dejar que fuera su madre —contestó la pianista—. Pobre mujer, en el entierro llegué a pensar que se iba con él.

O'Neal hizo una mueca amarga al rememorar la escena del entierro.

—Luis quería que lo incineraran —se lamentó.

—¿Reigosa hablaba de su muerte?

—¿Recuerda que somos músicos, inspector? Pasamos muchas noches en este bar, los tres: Art, Luis y yo. Hay ocasiones en que se bebe, se habla y se imaginan cosas. Por hablar, sin más. Una boda, un viaje, un entierro..., cosas. Luis había comentado en alguna ocasión que quería que le incineraran y que lanzáramos sus cenizas a la mar con el pájaro..., con Charlie Parker, haciendo la banda sonora.

Caldas asintió.

Terminada la actuación, Leo Caldas, Iria Ledo y Arthur O'Neal se sentaron en la mesa más apartada de la barra. Le contaron que Luis Reigosa era un hombre bueno además de un músico excelente y que no vivía más que para el saxofón. Pasaba las tardes en el conservatorio y las noches allí, en el Grial.

Estuvieron hablando un rato de vaguedades hasta que Caldas preguntó:

—¿Saben si Reigosa era homosexual?

—¿Cómo no lo íbamos a saber? —fue Iria quien contestó, y Leo Caldas sintió un ligero rubor—. Estábamos casi todos los

—¿Por qué no lo hicieron como él les había pedido? —preguntó después.

—¿Habría ido usted con ese cuento a su madre? Luis es... —Iria Ledo corrigió al instante—, Luis era su único hijo. Bastante disgusto le había dado al marcharse a vivir a Vigo. Se había criado sin padre, ya sabe...

El inspector sabía a qué se refería. En el mundo rural gallego no era extraño ni estaba mal visto que una mujer de cierta edad tuviera hijos sola. Una vieja sin descendencia estaba condenada a poco menos que la mendicidad al no poder trabajar la tierra. Se entendía con naturalidad que decidiera tener un hijo que le ayudase en el futuro. A pesar de ello, Reigosa había preferido otros planes para sí mismo.

—¿Saben si tenía pareja? —preguntó Leo Caldas, mirando a la pálida mujer.

—¿Luis? No, que yo sepa.

Un tanto sorprendida, Iria Ledo buscó al irlandés, que también lo negó.

—Luis contaba lo que él quería que supiéramos y nosotros no preguntábamos más. Puede que hubiera alguien con quien se viera con más frecuencia, pero de existir alguien realmente importante nos habría hablado de ello. ¿No crees? Arthur O'Neal movió la cabeza afirmativamente y la vela que había en el centro de la mesa produjo curiosos reflejos en su cabello rojizo.

La mujer continuó:

—Sabíamos que algunas veces, después de tocar, iba a un pub en el Arenal, pero no recuerdo el nombre. Art, ¿sabes cuál digo?

—¿El Idílico?

—Sí, el Idílico, creo que es ese. Puede que allí encuentre algo que le interese. Iba algunas noches, pero no imagino a Luis Reigosa llevando una doble vida, inspector. Bastante tenía con la suya.

El irlandés, que en el transcurso de la charla había liquidado dos enormes jarras de cerveza, se excusó para ir al cuarto de baño. Leo permaneció sentado junto a la mujer, y

sacó un nuevo cigarrillo que encendió acercándolo a la llama de la vela.

—Otra cosa: me sorprendió la casa de Reigosa. ¿Se gana tanto con la música?

—¿Tanto, inspector? Cada uno se apaña con lo que tiene. —Pero lo que cobraba aquí y un sueldo de profesor suviente en el conservatorio no parece suficiente para poder vivir en un dúplex de Toralla.

—Luis no tenía que ahorrar, inspector Caldas. El formar una familia estaba lejos de sus planes.



**Claro.** 1. Bañado de luz. 2. Limpio, puro, desembarazado. 3. Transparente y terso. 4. Más ensanchado o con más espacios e intermedios de lo regular. 5. Dicho de un color: no subido o no muy cargado de tinte. 6. Dicho de un sonido: neto y puro y de timbre agudo. 7. Inteligible, fácil de comprender. 8. Evidente, cierto, manifiesto.

Caldas caminó bajo la lluvia impenitente. Pasaban de las once de la noche cuando concluyeron las declaraciones de la señora Zuriaga e Isidro Freire.

El inspector decidió acudir al bar del casco viejo por tercera vez. No quería acercarse a la soledad de su casa. Necesitaba olvidar el rostro desconcertado de Dimas Zuriaga cuando, con los ojos turbios, había aceptado sus disculpas.

Leo Caldas empujó la puerta del Grial, buscó apoyo en la barra y miró hacia el escenario donde los músicos se disponían a comenzar la actuación.

La pequeña mujer de piel clara le saludó levantando la cabeza, colocó las manos pálidas sobre el piano, aproximó la boca al micrófono y susurró:

Someday he'll come along  
the man I love  
and he'll be big and strong  
the man I love.

# **BIBLIOGRAPHIE**



## **I- Ouvrages**

- VILLAR, Domingo, Ojos de agua, Ediciones Siruela, Madrid, 2006.
- VILLAR, Domingo, La Plage des noyés, trad. D. Lepreux, Liana Levi, Paris, 2011.
- El Pequeño Espasa, Espasa-Calpe, Madrid, 1989.
- Larousse espagnol, Dictionnaire Compact Plus, Larousse, Paris, 2008.
- Petit Larousse en couleurs, Larousse, Paris, 1988.
- Petit Larousse de la médecine, Larousse, Paris, 1994.
- JASKARZEC, Pierre, Le mot juste, édition augmentée, ed. Libro, 2011.
- JASKARZEC, Pierre, Le français est un jeu, édition augmentée, ed. Libro, 2013.

## II- Sites Internet

### a) Confection du corpus et informations supplémentaires

- <https://daysiramirez.files.wordpress.com/2011/03/villar-domingo-ojos-de-agua.pdf>

(Fichier PDF en ligne du roman *Ojos de Agua*)

- <http://www.estudioenescarlata.com/fichalibro.php?id=978-84-9841-670-1>

(Fiche d'informations sur le prochain roman de l'auteur)

- <http://www.lavozdegalicia.es/noticia/vigo/2013/02/26/escritor-domingo-villar-ultima-cuento-amor-vigo/00031361898229971855584.htm>

(Article de journal en ligne sur le troisième roman de l'auteur à venir)

### b) Références

- [https://fr.wikipedia.org/wiki/Karl\\_Jaspers](https://fr.wikipedia.org/wiki/Karl_Jaspers)

(Recherches sur Karl Jaspers et les situations limites)

- [https://fr.wikipedia.org/wiki/Le%C3%A7ons\\_sur\\_la\\_philosophie\\_de\\_1%27histoire](https://fr.wikipedia.org/wiki/Le%C3%A7ons_sur_la_philosophie_de_1%27histoire)

(Recherches sur l'ouvrage allemand)

- [http://www.museothyssen.org/en/thyssen/ficha\\_obra/1062](http://www.museothyssen.org/en/thyssen/ficha_obra/1062)

(Recherches sur *Chambre d'Hôtel* d'Edward Hooper)

- [http://www.allocine.fr/film/fichefilm\\_gen\\_cfilm=6432.html](http://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=6432.html)

(Recherches d'informations sur le film *Misery*)

- [https://www.youtube.com/watch?v=rWvxsQCqi\\_M](https://www.youtube.com/watch?v=rWvxsQCqi_M)

(Site utilisé pour écouter les différents chanteurs et saxophonistes de jazz)

### c) Aides à la traduction

- <http://www.rae.es/recursos/diccionarios/drae>

(Dictionnaire en ligne de la Real Academia Española)

- <http://www.larousse.fr/dictionnaires/espagnol-francais>  
(Dictionnaire en ligne Larousse espagnol-français)
- <http://www.wordreference.com/>

d) Aides à la compréhension

- [https://es.wikipedia.org/wiki/Fe%C3%ADsmo\\_\(arquitectura\\_gallega\)](https://es.wikipedia.org/wiki/Fe%C3%ADsmo_(arquitectura_gallega))  
(Site pour comprendre le « feísmo »)
- [https://www.ceremoniaire.net/guide/rite\\_renove/reverences.html](https://www.ceremoniaire.net/guide/rite_renove/reverences.html)  
(Site religieux pour comprendre les termes techniques)

e) Aides au français

- <http://www.cnrtl.fr/portail/>  
(Centre Nationale des Ressources Textuelles et Littéraires)
- <http://conjugueur.reverso.net/conjugaison-francais.html>
- [https://fr.wikibooks.org/wiki/Proc%C3%A9d%C3%A9s\\_de\\_traduction\\_de\\_l'anglais\\_en\\_français](https://fr.wikibooks.org/wiki/Proc%C3%A9d%C3%A9s_de_traduction_de_l'anglais_en_français)  
(Les différents procédés de traduction)

f) Sites spécialisés

- <http://www.police-scientifique.com/les-metiers/Les-techniciens-en-identification-criminelle>
- <http://www.police-scientifique.com/les-metiers/aspts/>
- <http://www.soins-infirmiers.com/sondage-vesical.php>
- [http://www.allodocteurs.fr/maladies/cancer/cancer-de-la-vessie/vivre-avec-une-stomie-urinaire\\_6932.html](http://www.allodocteurs.fr/maladies/cancer/cancer-de-la-vessie/vivre-avec-une-stomie-urinaire_6932.html)